U d'/of OTTAWA
39003002297439

A Sa Magnificence

Le Professeur Carlo Turazza

Recteur de l'Université

de Padoue

CAUSERIES

SUR

LES ORIGINES

ET SUR

LE MOYEN AGE LITTÉRAIRES

Ceci humble hommage

de l'Auteur.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L. Gautier

Février 1875. Paris

CHARTRES. IMP. DURAND FRÈRES, RUE FULBERT.

CAUSERIES

SUR

LES ORIGINES

ET SUR

LE MOYEN AGE LITTÉRAIRES

DE

LA FRANCE

PAR

L. GARREAUD

Ancien professeur à l'Institut Impérial et Royal des filles d'officiers,
et à l'Académie Orientale de Vienne,
Membre de la Société des langues modernes de Berlin, etc., etc.

TOME PREMIER.

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

—

1884

Universitäts
BIBLIOTHECA

PQ
151
.937
1884
v.1

A LA CHÈRE ET VÉNÉRÉE MÉMOIRE DE NOBLE DAME

ANTOINETTE DE HARRUCKER

Directrice en chef de l'Institut Impérial et Royal
des Filles d'Officiers à Hernals.

Pendant cinquante-six ans, elle se dévoua avec une tendresse, une intelligence et un patriotisme sans égal à l'éducation et au bonheur des jeunes filles placées sous sa direction.

Sa Majesté l'Empereur François-Joseph honora une si belle vie, en décernant à Madame de Harrucker la croix d'or du Mérite (avec la couronne) et en lui conférant les lettres de noblesse.

Elle écrivit en français plusieurs livres d'instruction, protégea, guida, encouragea l'auteur et plusieurs générations de professeurs, dans la carrière de l'enseignement.

Dans le cœur de tous, resteront ineffaçables les traits, les exemples, le bon et grand souvenir de celle qu'on appelait :

MAMAN HARRUCKER

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/causeriessurleso01garr

PRÉFACE

Les origines et le moyen âge littéraires de la France ont des parties très obscures, très arides, peu abordables et peu abordées. La pensée de les rendre plus accessibles, de les *vulgariser*, a fait adopter ici le titre de *Causeries*. Cette forme a permis à l'auteur de placer son travail dans un cadre moins sévère, de donner à son style plus de couleur, et à ses idées un cours plus libre que ne le comporterait le genre purement didactique.

Toutefois, le désir de plaire ne nous a pas fait négliger le devoir d'instruire. Il suffit de proclamer les autorités, sur lesquelles nous nous sommes appuyé pour montrer la solidité de nos matériaux.

C'est ainsi que dans la première partie, tout en restant original pour l'ensemble, nous n'avons guère été, dans les détails, qu'un abréviateur de J.-J. Ampère. Nous avons fortement soutenu les deux autres parties, en leur donnant

pour fonds les travaux des meilleurs auteurs, tels que Nisard, Littré, Géruzez, Loiseau, Michelet, Henri Martin et autres écrivains, dont les noms seuls sont pour un ouvrage la plus sérieuse des garanties.

Destiné, dès le principe, aux familles et aux instituts de l'Allemagne, ce livre, qui découvre la marche du génie français, contribuera sans doute à donner, à la nation la mieux faite pour apprécier les choses de l'esprit, une connaissance toujours plus exacte et plus complète des ressources et des qualités intellectuelles de la France.

On commence par se connaître, on en vient à se comprendre, on finit par s'aimer.

Telles ont été nos intentions, tels nos efforts. A nos projets devenus un livre il ne manque plus que des lecteurs. Essayons.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES

CHAPITRE Ier.

INTRODUCTION

SOMMAIRE. — I. Nécessité de remonter aux origines de la langue et de la littérature françaises, si l'on veut comprendre l'époque classique. — Les cinq périodes de l'histoire littéraire de la France. — Division de cet ouvrage en trois parties. — II. Objet de la première partie : les origines. Celtes, Ibères, Grecs, Romains, Germains, le Christianisme.

§ Ier.

Nécessité de remonter aux origines de la langue et de la littérature françaises, si l'on veut comprendre l'époque classique. — Les cinq périodes de l'histoire littéraire de la France. — Division de cet ouvrage en trois parties.

Celui qui, du sommet des Alpes, veut assister au lever de l'aurore, doit s'acheminer la veille. Il gravit la montagne aux ardeurs du midi, parvient à la cime vers le crépuscule, et peut déjà prendre une première impression

du spectacle incomparable que le lendemain fera surgir à ses yeux, en contemplant les sites qui, par milliers, se profilent encore sur les pourpres du soir. Peu à peu les lignes flottent, se brisent, se confondent dans la brume, et finissent par s'évanouir dans la nuit. Le matin arrive, et tout à coup, sur le bleu foncé du firmament, l'aiguille d'un glacier étincelle, un autre pic flamboie, un troisième s'allume. La flamme saute, vole, se communique de proche en proche. Le cercle entier s'embrase; en un instant l'horizon ne forme plus qu'une sombre couronne, dont seuls les fleurons scintillent. Cependant, la masse des monts et les gouffres de la vallée sont encore enfoncés dans les ténèbres; mais patience, à l'arrière-plan le soleil monte, et fait à pas de géant son ascension sur le revers des Alpes. En quelques minutes il a franchi les derniers escarpements, et alors sa lumière découlant comme un flot le long des versants, roule, ondule, ruisselle à torrent, pénètre dans les intervalles des forêts, filtre dans l'eau argentée des lacs et submerge la plaine. Graduellement, chaque point de vue se détaille, chaque groupe se détache, se découpe, chaque aspect renaît, se reforme,éclate, resplendit jusqu'à l'instant magique où tout jaillit comme par explosion.

Or, que prétendons-nous faire entendre par cette longue comparaison tant *ensoleillée?*

Nous voulons simplement dire que, si quelqu'un entreprend de connaître l'histoire littéraire de la France, et désire, arrivé au point culminant de notre littérature, au XVII^e^ siècle par exemple, embrasser l'ensemble grandiose et varié que met à découvert le génie français, alors à son apogée; celui-là, disons-nous, doit, comme le touriste

des Alpes, se mettre en marche la veille. Car il ne saisira, ni dans ses détails, ni dans son étendue, la splendeur universelle de ce moment créateur, s'il n'a remonté à travers les temps qui l'ont précédé.

Il faudra donc entrer dans la voie au plein soleil de la civilisation grecque et romaine dans les Gaules, assister au déclin de ce vieil astre qui avait éclairé le monde antique et qui, au Ve siècle, s'endort fatigué dans les lueurs sanglantes de l'invasion barbare. On devra s'enfoncer dans la nuit épaisse du VIIe et du VIIIe siècle, nuit pendant laquelle les divers éléments qui s'éveilleront plus tard s'assoupissent, sommeillent. s'amalgament, se réparent, se réorganisent.

Déjà l'avènement de Charlemagne fait poindre dans notre pays la première lueur d'une renaissance littéraire. Ce ne sont toutefois que les voiles blanchissantes de l'aube, le demi-jour de notre moyen âge avec ses penseurs isolés et sublimes; génies altiers qui, sur les hauteurs solitaires qu'ils ont habitées, ont brillé dans ces âges obscurs, comme le glacier qui seul s'illumine, alors que la nuit enveloppe le reste de la nature. Enfin, au XVIe siècle, la Renaissance évoque l'âme de cette civilisation ensevelie depuis mille ans. La pierre du tombeau se soulève, tout va reparaître, tout va revivre; c'est plus qu'une renaissance, c'est une résurrection. Jusqu'au XVIIe siècle la lumière monte au ciel des intelligences, et depuis elle poursuit sa glorieuse carrière. Elle a ses nuages, ses obscurcissements, ses éclipses même; cependant, jusqu'à l'heure présente, elle se maintient à son zénith. Il est tard, sans doute; mais quoi qu'on en dise il fait encore grand jour.

C'est ainsi que dans l'ordre intellectuel, aussi bien que dans l'ordre physique, rien ne se produit sans intermédiaires, rien ne se fait par surprise. Il n'y a pas de coup de dés, pas de coup de théâtre. Tout est préparé, gradué, progressif; tout s'enchaîne, s'engendre, se succède, procède l'un de l'autre, comme la fleur de sa tige. Aussi ne peut-on cueillir l'une sans l'autre, ou du moins ce n'est plus cueillir, cela s'appelle arracher.

Un grand fait domine l'histoire littéraire : c'est la transformation du génie antique, impérial, romain, païen, lequel devient le génie nouveau, féodal et chrétien. Or cette transformation ne s'est pas accomplie en un jour. « Le monde nouveau n'est pas venu se mettre à la place du monde ancien, comme on met une statue sur un piédestal à la place d'une autre statue [1] ».

C'est donc une erreur de croire qu'entre la littérature du moyen âge et la littérature française de nos temps, il n'y a rien de commun. C'est également un vice de méthode d'enseigner notre histoire littéraire comme si la connaissance du moyen âge n'était en aucune façon le préambule obligé de notre littérature moderne.

Assurément l'on raccourcit singulièrement la route, en sautant à pieds joints par-dessus les temps préliminaires, pour tomber d'un bond à la Renaissance et au XVII[e] siècle; en revanche, on allonge bien autrement les explications nécessaires, pour faire mesurer quel a dû être le parcours qui aboutit à un terme si élevé, et pour donner l'idée des évolutions, des mouvements, qui ont communiqué aux

1 J.-J. Ampère. *Histoire littéraire de la France,* Préface.

lettres françaises une physionomie si diverse, une organisation si complexe, et qui ont produit un résultat si complet. S'il y a une nécessité absolue de prendre connaissance des périodes pendant lesquelles la Gaule, qui devint la France, entre en possession des nombreux facteurs de notre nationalité et de notre littérature; nous osons ajouter que, pour la langue elle-même et pour ceux qui l'emploient, cette étude est d'une utilité tout aussi incontestable.

En effet, notre grand fleuve littéraire n'est pas descendu jusqu'à nous sans charrier du limon et des pierres; c'est en remontant le courant que nous retrouverons la limpidité et la pureté des sources. De plus, nos écrivains des premiers temps sont encore bien inconnus ; cependant que de trésors ne tiennent-ils pas en réserve jusqu'à ce que leurs légitimes héritiers viennent les réclamer! Enfin, les langues anciennes, mères de la nôtre, peuvent encore lui fournir des aliments généreux, propres à la rajeunir et à la raviver.

Or, bien que l'esprit français semble posséder, autant que nul autre, l'élasticité et la souplesse, la qualité précieuse des métamorphoses et des tours imprévus, pour notre littérature, comme pour tout le reste, sonnera l'heure fatale de la vieillesse et de la caducité. Même, n'avons-nous pas, avant la guerre, dans un discours sur le style de M. Ernest Renan [1], entendu l'éminent professeur de littérature à l'Université de Berlin soutenir qu'une langue arrivée à ce degré de perfection avait atteint le comble de l'art, était parvenue à ce faîte d'où elle doit désormais et

1 C'était à l'apparition du livre *Saint Paul*.

fatalement descendre? C'est à nous de détourner ce funeste présage, en prolongeant l'époque de la maturité par la sobriété et le régime. Une littérature âgée, tantôt, de quatre siècles n'est plus jeune. D'abord, elle ne fera que sage de se rappeler la parole de La Rochefoucauld : « La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, les plaisirs de la jeunesse. »

Mais à coup sûr le vrai moyen d'entretenir notre langue en une perpétuelle vigueur, c'est de rester fidèle à l'esprit et aux règles qui l'ont faite ce qu'elle est, et dans ce but, de nous renouveler, de nous retremper sans cesse aux sources mêmes de notre jeunesse; nous voulons dire dans le commerce de nos vieux auteurs et dans l'étude de nos origines. C'est ainsi que l'on se refait en revenant respirer l'air *natal*.

Pour déterminer le plan de cet ouvrage, on a considéré que l'esprit humain a ses heures comme le jour, qu'il a ses saisons comme l'année et ses âges comme l'homme. Voilà comment, dans le développement de la littérature française, nous distinguerons : outre une période de formation, une enfance, une adolescence, une jeunesse et un âge mûr.

Or, quand on écrit l'histoire d'un individu, on ne le prend pas tout fait, tout formé. On recherche ses origines; il est curieux de connaître comment se combinent, dans un même sujet, les dons héréditaires et les facultés originales, les effets du sang et ceux du génie personnel. On décrit les penchants, les jeux et les naïfs essais de l'enfant, les débuts de l'adolescent dans le monde, les élans et les fougues de la jeunesse; et souvent ce récit n'est pas la partie la moins instructive de sa biographie. Ne sait-on pas d'avance que

la vie tout entière sera l'écho, le reflet de l'éducation première!

Qu'il nous soit permis de procéder de même en racontant la vie intellectuelle de la France. Nous la prendrons à ses commencements et diviserons notre travail en trois parties, lesquelles correspondent aux trois phases par lesquelles l'esprit français a passé jusqu'au XVI^e^ siècle.

La première partie a pour objet la culture littéraire de la Gaule, depuis les âges les plus reculés jusqu'aux temps de Charlemagne. C'est l'histoire de nos origines intellectuelles, l'époque de la formation. La seconde partie comprendra l'intervalle qui sépare Charlemagne du XII^e^ siècle. C'est la période de la croissance, les jours printaniers de l'enfant. La troisième partie, qui s'étend du XII^e^ au XVI^e^ siècle, racontera les essais, les aspirations, les travaux de l'adolescent, dernière phase de développement, qui aboutit à toute la jeunesse de la grande renaissance.

§ 2.

Objet de la première partie. — Les origines littéraires de la France depuis les âges les plus reculés jusqu'aux temps de Charlemagne. — Celtes, Ibères, Grecs, Romains, Germains, le Christianisme.

Nous nous proposons dans cette première partie de reconnaître et de signaler, dans leurs manifestations intellectuelles et littéraires, les divers éléments, les événements et les influences, qui sont entrés en combinaison ou qui ont eu une action dans la formation de l'esprit français.

Nous rencontrerons cinq peuples qui se sont établis en

Gaule : les Ibères, les Celtes, les Grecs de Marseille, les Romains et les Germains. Chacun de ces peuples a eu sa langue, ses institutions et son génie, lesquels ont laissé une empreinte plus ou moins forte sur l'organisation de la France moderne. Nous passerons en revue ces caractères et indiquerons brièvement la part plus ou moins grande qu'ils ont eue dans le développement de notre littérature. En outre, nous nous trouverons en face du plus grand fait de l'histoire du monde, l'établissement du Christianisme. Nous constaterons l'action civilisatrice de l'Évangile sur notre société et sur sa formation intellectuelle.

En un mot, nous avons à exposer comment s'est opérée la transfusion du monde antique dans le monde moderne.

Nous donnerons une attention particulière aux Celtes, parce que, au-dessous des influences diverses des races et des langues dont l'organisation a fait la littérature française ce qu'elle est, la nation celtique est l'élément primitif, qui n'a pas été détruit, mais seulement modifié.

Les principales influences étrangères sont : les traditions de la Grèce et de Rome, les enseignements du Christianisme et les mœurs apportées par l'invasion germanique.

« Mais sous ces courants étrangers qui s'unissent bientôt en un grand fleuve, est le sol même qui se creuse pour les contenir, je veux dire la *race celtique*, race primitive, antérieure à la double conquête romaine et germanique, à la double civilisation hellénique et chrétienne et dont le caractère persévérera sous tant de modifications diverses » [1].

C'est de cette race que nous allons d'abord parler.

1 Demogeot, *Histoire de la Littérature française*, ch. I[er].

CHAPITRE II.

LES CELTES.

Sommaire. — § 1er. Importance de l'influence celtique sur la formation de la littérature française. — § 2. Races et populations celtiques. — § 3. Rapports du caractère celtique avec notre caractère national. — § 4. Ces rapports sont saisissants dans les écrits des auteurs anciens. — § 5. La littérature et la langue françaises reproduisent ces traits du caractère celtique. — § 6. L'originalité de la littérature et de la langue françaises est de ne pas en avoir.

§ 1er.

Importance de l'influence celtique sur la formation de la littérature française.

Toutes les races du monde antique ont contribué à former et à doter notre France : Ibères, Phéniciens, Celtes, Grecs, Romains, Germains, d'autres encore, ont apporté leur pierre à l'édifice que le ciment de Rome a solidifié, et dont le génie du christianisme a élevé et couronné le faîte. Mais la base qui a tout reçu, tout accepté, c'est le peuple celtique. Or, cet élément primitif a laissé une telle empreinte sur l'esprit français, et par conséquent sur toute la littérature française, qui est la manifestation de cet esprit, que, si l'on veut bien pénétrer et comprendre le développement littéraire de notre pays, si l'on veut suivre la marche de la pensée nationale, s'en expliquer les évolutions, il est

indispensable d'avoir des idées nettes, sinon complètes, sur l'histoire, le caractère, les institutions et la langue des Celtes. Ces notions une fois acquises, on sera à même de juger et de déterminer quelle a été l'influence celtique sur la formation de la langue et de l'esprit français.

Nous nous étendrons assez longuement sur cet objet, D'autant plus complaisamment, que la plupart des abrégés d'histoire littéraire négligent le côté celtique. De concert avec les auteurs les plus estimés, chacun répète que le génie romain plane *exclusivement* sur tout l'ensemble de la littérature française.

Il est évident que les Français ne sont plus des Gaulois, pas plus que le chêne n'est le gland dont il est sorti. Mais nous sommes convaincu que le génie romain est impuissant à expliquer le génie français. A la rigueur, si l'on tient à retrouver pour notre littérature des lettres de noblesse dans une généalogie classique, il nous semble que l'on pourrait aller chercher notre type originel dans l'élégante et spirituelle Athènes, plutôt que dans la majesté et la gravité romaines.

Les Grecs et les Romains ont été nos éducateurs et nos régents. Ils ont discipliné, enrichi, ennobli nos qualités natives. Ils nous ont *élevés*, dans toute la haute signification du terme, mais ils ne nous ont pas inspirés de leur souffle, ni créés à leur image et à leur ressemblance; ils n'ont pas été les auteurs de notre être intellectuel. Ceci était réservé aux Celtes dont nous procédons.

Dans ces chapitres donc, après avoir rapporté sommairement l'histoire des Celtes, nous essaierons d'indiquer comment, du tempérament celtique, découle le caractère

français ; comment la religion des Gaulois a frayé la voie à la religion de la France qui s'est appelée l'*Eglise gallicane ;* comment la poésie des bardes celtiques a eu son retentissement dans le cours de notre histoire littéraire ; comment enfin la langue celtique a influé sur la langue littéraire de la France.

Nous ne serons pas absolu ; nous ferons plus tard toutes nos restrictions en faveur du latin. Si nous forçons un peu la note en ce moment, ce n'est que pour mieux nous faire entendre.

En tous cas, pour nous justifier dans notre dessein et nous encourager dans notre marche, nous avons comme chef de file les meilleures autorités de l'Allemagne.

N'est-ce pas Arnold Heeren qui a écrit ces lignes : « Pour bien comprendre l'histoire de la nation française, il est essentiel de la considérer comme issue de la race celtique. C'est ainsi *seulement* que l'on peut s'expliquer son caractère, si différent de celui des Allemands. »

§ 2.

Histoire des Celtes. — Races et populations celtiques.

On ne peut ici entrer dans les dissertations et les distinctions auxquelles donnent lieu les origines celtiques. Le champ ouvert à l'étude d'une race dont nous rencontrons partout les vestiges est immense et plein de promesses. L'on conçoit assez que la science se soit jetée sur cette pâture offerte à son avidité, et que les érudits soient souvent

tombés dans ce que les Allemands appellent la *Celtomanie*, c'est-à-dire la manie de voir du Celte en tout et partout.

Nous n'avons, nous, qu'à tirer des conquêtes de la science les conclusions qui touchent à l'objet qui nous occupe, en avertissant le lecteur de faire toutes ses réserves dans un objet que la critique et l'histoire modifient et précisent tous les jours.

César constate l'existence de trois peuples dans la Gaule : les Aquitains ou Ibères, et deux autres nations qu'il appelle les Celtes et les Gaulois. Cette distinction de Celtes et de Gaulois est erronée. Outre les Ibères, il n'y avait en Gaule que des Celtes.

Après les Ibères, les Celtes paraissent avoir été les premiers habitants de la Gaule. Les plus anciens souvenirs les y trouvent établis, ainsi que dans la Grande-Bretagne, l'Irlande, les montagnes d'Ecosse, les îles Hébrides et l'île de Man.

D'autres tribus celtiques pénétrèrent plus tard dans le pays, et cela, par deux invasions successives. La première eut lieu du VII^e^ au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ. Elle se mêla aux Galls, et non seulement se répandit dans la Gaule, mais encore passa la mer, et occupa une partie de la grande île située en face (l'Angleterre), refoulant les Galls qui les y avaient précédés, en Irlande et dans la Haute-Ecosse. Ce fut de l'une de ces tribus et de son chef nommé *Brit* ou *Britain*, que la Grande-Bretagne et la Bretagne française prirent la dénomination qu'elles ont gardée.

Antérieurement la Bretagne française s'appelait Armorique ; en celte, *Ar Mor* (sur la mer).

Les Celtes de cette première invasion étaient plus posés,

plus réfléchis que les Gaulois; ils avaient des notions religieuses et politiques. Ils apportèrent en Gaule l'institution sacerdotale des druides.

La seconde invasion arriva vers le milieu du IVe siècle avant Jésus-Christ. Ces Celtes s'appelaient Bolgs ou Belgs, appellation qui est restée celle de la contrée qu'ils envahirent d'abord : la Belgique.

Ces Belges furent les plus impétueux des Celtes. Leur chef s'appelle l'*Ouragan*. Ils se précipitent en Gaule comme un torrent, poussent jusqu'à Toulouse; puis, dans leur irrésistible élan, entraînent avec eux les Gaulois. Ils se répandent dans la vallée du Danube [1]. On les voit en Thrace, on les voit en Macédoine, on les voit à Delphes, on les voit partout. Enfin ils s'arrêtent en Asie-Mineure et fondent le fameux royaume gallo-grec des Galates.

D'autres tribus, de leur côté, se jettent sur l'Italie, peuplent les villes, s'emparent de Rome et du Capitole. Ils continuent de batailler dans le Latium et l'Etrurie jusqu'à ce que, victimes de leur vaine audace, toutes ces tribus furent exterminées. De façon qu'il ne resta pas un des fils de ceux qui se vantèrent d'avoir brûlé Rome [2].

Nous arrivons ainsi jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains. De nos jours, la race que l'on peut désigner sous le nom de celtique, par opposition aux Germains et aux Néo-Latins, sont : 1° les habitants du pays de Galles ou Cambrie et de la presqu'île de Cornwall, portant en-

1 Ils y fondèrent plusieurs villes, entre autres : *Akink* qui devint sous les Romains *Aquincum*. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui la capitale de la Hongrie : Buda-Pest.

2 Michelet, *Histoire de France*, t. I, chap. I, *passim*.

core l'antique nom de Kymris; 2° les Bretons de la Bretagne française, parlant bas-breton, qui sont une émigration du pays de Galles; 3° les Gaëls du nord de l'Ecosse, parlant le gaëlique; 4° les Irlandais, bien qu'une ligne très profonde de démarcation sépare l'Irlande du reste de la famille celtique.

§ 3.

Caractère celtique. — Rapports du caractère des Celtes avec le caractère des Français.

On a dit : « Grattez le Russe et vous trouverez le Tartare ». On pourrait dire d'une manière moins désobligeante : « Grattez le Français et vous trouverez le Celte ». Si les faits n'étaient là pour attester cette filiation étrange, en vertu de laquelle les Français ont hérité des Gaulois certaines particularités frappantes qui se reproduisent et se perpétuent, on devrait traiter de paradoxe la pensée seule d'établir un tel rapprochement. La population actuelle de la France est une accumulation de tant de races étrangères aux Gaulois, que la nation devrait être complètement transformée. Des courants si divers ont sillonné et déchiré le sol, que la terre devrait être retournée jusque dans ses entrailles. Et cependant si l'on creuse les fondements de notre nationalité, on trouve le tuf celtique à la base. Quand on place la main sur le sein de la vieille France, on sent battre encore un jeune cœur gaulois. C'est qu'il en est des peuples comme des familles. Un trait de physionomie, un penchant disparaît d'une maison pendant plusieurs générations, et

tout à coup reparaît plus fort et plus prononcé chez l'un des arrière-neveux, à qui le bisaïeul l'a transmis.

De même, un cachet de la lignée s'efface chez une nation pendant tout un siècle, et dans l'âge suivant se manifeste et s'accentue avec plus de vigueur. Il semble même que plus on s'éloigne, plus la ressemblance prend du relief. Comme dans le tour du monde, plus on marche, et plus on se rapproche du point de départ. C'est toujours la loi circulaire : le commencement c'est la fin.

Cette persistance étonnante du caractère celtique chez les Français modernes s'explique plus facilement encore par le trait le plus distinctif des races kymriques. A savoir : une ténacité qui va jusqu'à l'entêtement. Opiniâtreté inflexible, que l'on retrouve portée au plus haut point chez nos fidèles Bretons, les Kymris de nos jours. Race de pierre, que rien n'a pu ébranler, et qui, au milieu des révolutions modernes, reste comme le granit de sa Bretagne, immuable et intact dans sa langue, dans ses mœurs et dans ses croyances.

Maintenant, comment concilier le reproche perpétuel de légèreté que nous jettent les étrangers, avec cette prétention à la constance que nous faisons valoir ici?

Nous répondrons que notre mobilité incontestable n'est qu'à la surface; la stabilité est au fond. Il en va de la France comme de l'Océan qui baigne ses côtes : un souffle le soulève, le déchaîne; vous croiriez qu'il va sortir de ses profondeurs, oublier son lit et se déverser sur les terres; mais pendant tout ce grand fracas, alors que le ciel et la terre semblent vouloir se confondre, le fond de l'abîme garde son assiette ordinaire; les milliers d'êtres qui l'habitent y

circulent librement, sans s'émouvoir autrement du chaos des couches supérieures. Le vaisseau qui porte la fortune de la France vogue, depuis tantôt deux mille ans, sur cet élément gonflé d'orages. Au fort de la tourmente il disparaît, on croit qu'il a sombré... Plus d'un s'imagine déjà qu'il n'y aura plus de France; on tire déjà ses épaves au sort... Le nuage se dissipe, et voilà qu'à la vue des peuples étonnés le majestueux navire se redresse légèrement sur sa quille, déploie ses voiles radieuses, et poursuit avec calme sa course à travers les âges.

Cet océan qu'on appelle Paris, le centre et le cœur de notre pays, a pour armoiries un vaisseau qui se balance sur une mer agitée, avec cette devise fatidique : « Fluctuat nec mergitur. » Toujours ballotté, jamais englouti! Telles sont les destinées de la France.

Naguère encore il était ingénieux, facile d'expliquer et d'accorder ensemble des choses si contradictoires, cette mobilité et cette constance, en admettant avec Amédée Thierry que la nation celtique était composée de deux familles distinctes : les Galls et les Kymris. Car dans leurs actes et les portraits qu'on en traçait, ces deux familles se présentaient avec des humeurs et des instincts tout à faitopposés.

Les Galls, peuples de guerre et de bruit, étaient rieurs, parleurs, dissolus par légèreté, sans respect ni religion. Les Kymris, moins indisciplinables, gouvernés par une corporation sacerdotale, étaient froids, graves et mélancoliques.

Or ces deux natures se trouvent encore reproduites séparément : la première, chez les Celtes d'Irlande et d'Ecosse ; la seconde, chez les Cambriens du pays de Galles et ceux de la Bretagne.

En France, on retrouve aussi les deux types; mais ici les deux caractères sont le plus souvent rassemblés chez le même individu.

Oui, chacun de nous, quand il descend au fond de son être pour se chercher lui-même, est tout surpris de trouver en lui deux natures, deux frères, mais deux frères ennemis : un Gaël et un Kymri, les deux hommes contraires, l'*homo duplex*, les deux champions qui se livrent le duel terrible des instincts opposés, dans le champ clos d'un seul cœur!

C'est ainsi que chez le Français de nos jours il y a, à côté du tempérament irritable et bouillant du Gaulois, un sang-froid kymrique qui prend en pitié les coups de tête de l'*autre;* un sens rassis qui replace dans le premier état ce que l'*autre* avait mis sens dessus dessous; un fil à plomb qui ramène au centre de gravité les écarts de la légèreté gauloise.

Ce peuple, le plus capricieux, est en même temps le plus routinier; ces populations les plus versatiles sont les plus attachées aux *bons vieux usages*. Les modes changent, mais le bon goût reste; et en France, malgré toutes les inconséquences, la raison finit toujours par avoir raison.

De là vient que dans notre pays il y a eu tant de changements et si peu de choses changées; tant de révolutions, et si peu d'évolutions. On est mobile et pourtant conservateur. Après tout, on peut bien sentir parfois la démangeaison de remuer les pavés de Paris sans vouloir pour cela déraciner les pierres du Louvre.

« Le Gaël, dit Edmond About, c'est l'homme qui a la figure ronde et la tête près du bonnet. Celui qui discute, qui fronde, qui raille et qui tire au besoin des coups de

fusil dans la rue, sans craindre de réveiller les voisins. Le Kymri a la figure longue et la patience plus longue encore. Il va comme on le pousse, travaille tant qu'on veut et se fait tuer en grand uniforme sur un geste de son caporal. A Strasbourg, à Saverne, à Phalsbourg, on trouve passablement de Gaëls. La Lorraine en est infestée; si vous descendez en Bourgogne, vous n'y trouverez qu'eux, et le vin qu'ils boivent là-bas n'est pas fait pour les dégaëliser. Les Kymris, qui pourraient boire du vin, maintiennent leur sang à zéro, en s'ingurgitant des chopes de bière. Ne les dérangez pas, c'est de la sagesse et de l'obéissance qu'ils se versent dans l'estomac. » L'aimable esprit qui a trouvé cette boutade a bien défini les deux caractères. Il n'est pas nécessaire d'être pesant ou pédant pour aller au fond des choses et pour instruire.

Bien que la science ait démontré que cette distinction de race est illusoire, il est certain que ces deux types existent, vivent côte à côte parmi nous. D'un côté, ceux qu'on appellerait les fils des Kymris et qui sont plutôt les fils des Normands, hommes à la face tranquille, infiniment circonspects, très défiants, ayant parfois un mot sur le bord de la langue, mais la tournant sept fois avant de le laisser sortir; portant dans leurs yeux cette pesanteur de bon sens et ces longueurs de patience des gens qui ne sont jamais pressés et qui arrivent toujours à temps. D'autre part, de petits hommes nerveux, vifs, dégourdis, et perpétuellement agités; l'air intelligent, le geste abondant comme la parole, qui ne demandent que vingt-quatre heures pour défaire un monde et pour en faire un autre.

Cette juxtaposition d'un esprit prétendu kymrique et

d'un esprit gaulois se reflète également dans les genres littéraires. Parmi nos grands écrivains, les uns n'ont-ils pas ce que nous nommerions le tour kymrique, et les autres la manière gauloise?

Et d'abord, n'est-il pas remarquable que le pays habité par ceux que l'on considérait comme les Kymris, la méditative Bretagne, nous ait donné presque tous nos philosophes : Pélage, Abailard, Descartes (de sang breton), Duclos, Maupertuis, La Mettrie, Châteaubriand, Lamennais et Ernest Renan. Le reste de la France a ses auteurs gaulois et ses auteurs kymris. Cependant il est à remarquer que c'est l'esprit gaulois qui a les préférences populaires. C'est qu'en effet il faut en prendre notre parti, le Gaulois sceptique et railleur domine en nous et l'emporte sur le Kymri réfléchi et posé.

Il semble que l'esprit gaulois ait une sève, une verdeur, un goût du terroir que n'a pas l'autre, qu'il soit plus national. C'est lui qui fait pétiller Rabelais, La Fontaine, Béranger, d'une belle humeur constante, d'une bonhomie malicieuse et d'une souveraine clarté de bon sens. Jovial, caustique, un peu gamin, l'esprit gaulois, c'est l'esprit d'à-propos qui court les rues; mais c'est aussi la gaieté charmante de l'alouette (l'oiseau gaulois), de l'alouette qui monte le matin pour chanter l'aurore, qui redescend à midi pour célébrer la joie des blés mûrs. C'est le rire de nos bons trouvères, de nos chansonniers et de nos poètes comiques : rire franc, sonore et contagieux. L'esprit kymrique, plus policé, plus correct, plus exquis, serait plus classique. Il serait moins national et plus universel. Il habite les hauteurs de l'Académie avec Boileau, Racine, Fé-

nelon, La Bruyère; disons encore Pascal, disons même Bossuet; mais alors ce n'est plus l'alouette, c'est l'aigle aux ailes étendues. Du reste, de tels génies ne sont ni Gaëls, ni Kymris, ni Anglais, ni Français. Ils sont de tous les temps et de tous les pays. Le génie a-t-il une patrie? On doit simplement dire que ce sont des hommes.

§ 4.

Ces rapports sont saisissants dans les écrits des auteurs anciens.

Les rapports du caractère celtique et du caractère français ressortent mieux encore lorsqu'on lit les auteurs de l'antiquité qui ont écrit sur la Gaule.

La nation gauloise, dit Caton l'ancien, aime passionnément deux choses : bien combattre et finement parler (*argute loqui*). Cet amour de la phrase, ce culte pour l'élégance du style, a toujours été signalé chez les Français.

L'Hercule des Gaulois, *Ogmios,* avait une force toute morale. De sa bouche sortaient des chaînes qui paraissaient atteindre les oreilles d'auditeurs, représentés autour de lui, les liaient, les enchaînaient. Emblème expressif de la force de l'éloquence, la première puissance du pays! On nous reproche encore tous les jours de nous laisser conduire par les avocats.

Mais cet instinct rhéteur, dont les anciens sont frappés, est surpassé par le caractère bruyant qu'ils attribuent aux assemblées délibérantes des Gaulois. D'après Strabon, c'était une affaire de maintenir la parole à l'orateur, au milieu du feu croisé des interruptions. Il fallait qu'un homme,

chargé de commander le silence, marchât l'épée à la main sur l'interrupteur. Nos mœurs parlementaires ne sont guère changées.

Au corps législatif, l'huissier crie à tue-tête : Silence! avec la précision d'un balancier. La sonnette du président s'agite avec frénésie. C'est en vain. On lève la séance, ce n'est pas assez encore. Comme chez les Gaulois, c'est à la force armée qu'il est donné d'arranger les choses *en douceur,* et le combat finit, faute de combattants.

Quant au courage des anciens Celtes, c'était bien cet élan qu'on a appelé la *furia francese,* cet emportement auquel rien ne résiste. Que craignez-vous? leur demande Alexandre. — Que le ciel ne tombe, disent-ils. Le ciel lui-même ne les effrayait pas beaucoup; ils lui lançaient des flèches quand il tonnait. Si l'Océan se débordait et venait à eux, ils ne refusaient pas le combat et marchaient à lui l'épée à la main. C'était un point d'honneur de ne jamais reculer et d'affronter l'ennemi sans autre apprêt que leur force et leur audace.

« Quand on voit les Gaulois se précipiter sur les Romains avec une fougue aveugle, ne pense-t-on pas aux Français de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, se ruant sur les archers anglais qui les attendent assis, *tout bellement,* comme dit Froissart, puis se lèvent de concert avec un accord et un sang-froid parfaits, et les écrasent comme les Romains écrasaient les Gaulois[1] ».

« Ils font peu de cas de leur vie, rapporte Diodore de Sicile, ils la vendent pour un peu de vin qu'ils distribuent

1 Ampère, *Histoire littéraire de la France,* t. I.

à leurs amis, puis montent sur une estrade et tendent la gorge à l'acheteur, sans aucun regret, pourvu qu'un cercle nombreux les regarde mourir ».

Ce mépris de l'existence est toujours subsistant dans un pays où la vie des individus paraît être un jeu pour les partis politiques et pour une législation qui applique si facilement la peine de mort. De leur côté, les victimes montent à l'échafaud comme à la gloire; elles marchent au trépas en chantant des hymnes triomphants. Les plus vils coquins eux-mêmes tiennent à ce que leur exécution fasse *sensation*. On y met une certaine coquetterie. En public, comme dans sa chambre, chacun veut mourir en *honnête homme*. On accueille l'hôte suprême, le sourire sur les lèvres. On appelle cela être *gracieux avec la mort*. N'est-ce pas caractéristique?

Faire les choses pour que l'on en parle, attirer l'attention, exciter l'admiration, sont des penchants aussi vivaces chez nous qu'ils l'étaient chez nos aïeux. Je ne parle pas du goût des Gaulois pour la parure, et que les Romains signalent comme dominant. Les dames françaises ne tiennent-elles pas encore le sceptre de la mode?

Mais il y a entre les Celtes et les Français un rapprochement plus décisif que tous les autres. C'est le besoin d'égalité, encore aujourd'hui incomparablement plus fort que le besoin de liberté. César reconnaît que les Gaulois sont réduits à un véritable esclavage par les deux castes dominantes : les druides et la noblesse armée.

« Le reste du peuple, dit-il, est comme esclave. » En revanche, un impérieux sentiment d'égalité existait chez cette nation gauloise, si peu libre. « Tous les ans on par-

tageait les terres. C'est, dit César, afin que le peuple soit content en voyant sa richesse égale à celle des grands ».

De nos jours, il n'y a pas de pays où la propriété soit si morcelée qu'en France. Chaque paysan est propriétaire. Le droit d'aînesse est aussi odieux aux Français qu'il l'était aux Gaulois. Les parts sont égales entre les frères. Vous ne pourriez leur faire entendre qu'un seul doive posséder. Cela est plus aisé chez les nations germaniques. C'est que, comme du temps de Tacite, les Germains ont un faible instinct d'égalité, et, au contraire, une grande capacité de liberté. En Allemagne on s'incline volontiers devant la supériorité d'autrui, mais chacun est *inflexible* dans *son autonomie, son indépendance* et *ses droits personnels; Dieu et mon droit*.

En France, le besoin d'égalité est poussé à l'excès. C'est à peine si la province tolère que Paris soit une ville plus grande et plus intelligente que les autres. C'est un désordre que les ruraux ne permettront pas. Toute supériorité porte ombrage et doit se faire pardonner. Aussi, dans les cercles de la société, comme chacun s'efface, comme chacun estompe sa personnalité! Disparaître, se fondre dans l'ensemble est un art. On y raffine. Aplanir, *polir* toutes ses surfaces, c'est le fin secret de la *politesse* française.

Toutefois on s'accommodera facilement du despotisme, pourvu que le despote puisse inspirer de l'enthousiasme, et que sa main pèse également sur tous. Les citoyens seront égaux devant la loi, mais aussi tous seront également aplatis devant l'absolutisme d'un Louis XIV et d'un Napoléon. Pas de privilèges, plutôt la sujétion, pourvu que la souveraineté ne fasse acception de personne et que

le joug abaisse tous les sujets au même niveau. Les émeutes et les soulèvements de la France ne contredisent pas nos assertions. Le besoin de révolte n'est pas le besoin d'indépendance, pas plus que la licence n'est la liberté. Il serait facile de poursuivre ce parallèle du caractère celtique et du caractère français; mais tout notre livre sur la littérature française ne fera que mettre en lumière les qualités et les défauts que nous tenons des Celtes nos aïeux.

§ 5.

La littérature et la langue françaises reproduisent ces traits du caractère celtique.

En effet, dans les œuvres littéraires de la France, ces traits épars du caractère national se rassembleront et seront concentrés comme dans un foyer lumineux. Car n'est-ce pas là que l'esprit français s'incarne et prend vie? Si le style est l'homme, la littérature d'un peuple est ce peuple. L'histoire de cette littérature sera donc le tableau de toutes les dispositions que nous pourrions signaler ici chez les Celtes et chez les Français. Nous y trouverons ces capricieux écarts, ces élans téméraires qui font tout craindre et tout espérer, et qui permettraient de dire qu'en littérature aussi bien qu'en politique *tout est possible* en France. Mais ces exagérations, qui rendent un moment nos productions romanesques ou pastorales, tombent bien vite avec la vogue qui les a soulevées. Ces égarements sont d'un jour, c'est l'heure du Gaulois; le lendemain, le Kymri ramène l'*autre*

dans ses habitudes de bon sens, et, somme toute, l'esprit français, c'est le sens commun par excellence.

L'histoire de notre littérature rappellera plus d'une fois ce que Tite-Live raconte des Gaulois : Lorsqu'ils s'emparèrent de Rome, ils furent d'abord saisis de respect en voyant aux portes des maisons les vieillards romains, qui siégeaient majestueusement sur leurs chaises curules, attendant impassiblement la mort. Mais bientôt ils se familiarisèrent avec ces figures immobiles qui leur avaient d'abord imposé. Cette solennité superbe leur parut grotesque, et un soldat de Brennus trouva plaisant de tirer la barbe d'un de ces fiers sénateurs, qui répondit par un coup de bâton. Ce fut le signal du massacre.

La France a touché ainsi familièrement tout idéal comme toute majesté. En tout nous trouvons matière à la caricature, et notre raillerie sans pitié a toujours été un signal de meurtre pour la poésie, l'enthousiasme et l'inspiration.

Aussi le genre épique n'a-t-il pu se naturaliser dans un pays où la tragédie provoque la parodie, où l'épopée se travestit en burlesque.

Au XI^e^ siècle, le personnage de notre premier cycle épique prendra à peine figure que, dans l'âge suivant, le Gaulois jovial enlève à Charlemagne sa main de justice, jette à bas son imposante couronne, et livre le pauvre sire à ses barons, qui le bernent et en font un roi Dagobert. Les épopées des deux autres cycles dégénèrent rapidement en satires de la féodalité et de l'Eglise. Ce n'est pas assez encore ; *Renard* arrive, et pendant deux siècles joue tous les tours possibles aux grandeurs, aux puissances, aux religions de la sottise humaine. Au XIV^e^ siècle, il y a un retour

vers la poésie. Mais quelle poésie ! la poésie de l'esprit, les allégories du Roman de la Rose. Sur la scène, le mystère tombe dans la farce, la moralité dans la sotie. Le prince des sots présentera son type au genre humain tout entier. Nous pourrions ainsi continuer à travers Rabelais, Boileau, Molière, La Fontaine, Voltaire, et arriver à notre époque, où peu de choses ont été chantées, mais où tout a été chansonné. Nous trouverions toujours le Gaulois gouailleur, tirant la barbe à une majesté quelconque.

Dans toute l'histoire de notre littérature, nous verrons l'allégorie tuer le symbole ; la comédie, la tragédie ; la prose, la poésie. La prose constituera notre principale richesse et notre incontestable supériorité. Nos prosateurs seront plus éloquents et même plus poétiques que nos versificateurs. Ce n'est pas diminuer le tribut d'admiration que nous devons à nos Corneille, nos Racine, nos Lamartine et à notre Victor Hugo, que de dire qu'ils sont de glorieuses exceptions. Du reste, la prose même de Lamartine et de Victor Hugo n'est-elle pas aussi harmonieuse, aussi riche, aussi poétique que leurs vers ?

Pour suivre les traces du caractère celtique dans la littérature, nous dirons encore que cette nation si jalouse de l'égalité, et n'ayant qu'un faible instinct d'indépendance, sera dans sa poétique plus portée pour la discipline que pour l'émancipation. A force d'être subordonnée, son allure sera souvent timide. Il y aura une orthodoxie littéraire qui fera noter d'hérésie ce qui serait ailleurs une innovation heureuse. Dans les pays germaniques, où chacun prétend conserver son autonomie et sa personnalité, on est plus favorable à la liberté d'écrire. Les excentriques font école.

L'écrivain ouvre librement sa voile au souffle de son inspiration, quelque part qu'elle le pousse. Il ne connaît d'autre pilote que celui qui le conduit au succès. Pour nous, nous perdrons en originalité ce que nous gagnerons en régularité. La variété sera souvent sacrifiée à l'uniformité, l'individualité à la généralité, la liberté à l'égalité. L'homme de génie en France ne sera ni un Shakspeare, ni un Goëthe. L'homme de génie, pour nous, sera le dieu humble, qui descendra jusque dans nos ténèbres; celui qui saura tirer ses idées du fond obscur où il les conçoit, pour les amener et les placer au petit point lumineux de notre rayon visuel.

L'homme de génie sera celui qui sera le mieux compris. Chacun, en le lisant, s'écriera : C'est bien là ce que j'ai toujours pensé. Il dira ce que chacun sait. Il ne sera que l'écho intelligent de la foule, que l'organe de la pensée universelle.

§ 6.

Caractère remarquable d'universalité de la littérature et de la langue françaises. — L'originalité de la littérature et de la langue françaises est de ne pas en avoir.

La France sympathique, communicative, toute d'expansion comme la nation gauloise, aura la littérature la plus accessible. « Ce qui est propre à la France, c'est d'avoir peu en propre, d'accueillir tout, de s'approprier tout, d'être la France et d'être le monde. Notre nationalité est bien puissamment attractive, tout y vient bon gré mal gré; c'est la nationalité la moins exclusivement nationale, la plus humaine. Le fonds indigène a été plusieurs fois sub-

mergé par les alluvions étrangères. « Toutes les poésies du monde ont coulé chez nous en ruisseaux, en torrents. Tandis que des collines de Galles et de Bretagne distillaient les traditions celtiques, comme la pluie murmurante dans les chênes verts des Ardennes, la cataracte des romans carlovingiens tombait des Pyrénées. Il n'est pas jusqu'aux monts de la Souabe et de l'Alsace qui ne nous aient versé par l'Austrasie un flot de Niebelungen. La poésie érudite d'Alexandre de Troie débordait, malgré les Alpes, du vieux monde classique. Et cependant du lointain Orient ouvert par la croisade, coulaient vers nous, en fables, en contes, en paraboles, les fleuves retrouvés du paradis [1] ».

La Renaissance arrive, et c'est l'Italie qui éveille en France le sentiment de l'art, de la grâce et de la beauté. Au XVII^e^ siècle, ce sera l'Espagne. Le Cid et les héros espagnols donneront à nos personnages classiques et à notre style la noblesse, la fierté et même l'emphase castillanes. La sage et méthodique Angleterre du XVIII^e^ siècle règlera nos philosophes et nos économistes. Elle leur enseignera le libre examen, les tendances positives et pratiques de la pensée, l'application de la littérature aux intérêts politiques et économiques de la nation. Au XIX^e^ siècle, c'est le tour de la pensive Allemagne. A peine a-t-elle produit Schiller et Goëthe, Fichte et Hegel, que la France emprunte aux poètes allemands « leur cœur qui pense », aux philosophes leurs conceptions les plus profondes, leurs théories les plus subtiles. Ainsi la France absorbe et transforme l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne. En

1 Michelet, *Histoire de France*, t. III.

un mot, les idées et les sentiments de chaque nation ne peuvent se présenter au public qu'après avoir frappé à notre porte, qu'après avoir passé chez la *grande faiseuse* pour y revêtir une expression universelle et une forme immortelle.

Ce que nous avons dit de la littérature française, il faut le dire de la langue. Celle-ci est également hospitalière, également accueillante, également cosmopolite.

Les mots qu'elle emploie n'ont pas d'accent, afin que sur toutes les latitudes, chaque organe puisse les prononcer. Sa phrase sera courte, coupée, sans inversion, afin que toute intelligence puisse la saisir et en trouver le sens, sans être obligée d'en chercher la trame. Chacun, à quelque nation qu'il appartienne, peut l'apprendre, la connaître à fond, la posséder en entier. Elle donne le droit de cité à tout le genre humain. Comme le bien, elle est diffusive de sa nature, il faut qu'elle se communique, qu'elle se répande, qu'elle se donne, qu'elle soit toute à tous. Elle immolera tout le reste au besoin d'être comprise. Au risque d'être prosaïque, elle se bornera à être claire, simple, précise, mathématique. Elle ne sera ni la langue des dieux, ni celle de l'amour, ni celle de l'imagination, elle sera tout simplement la langue de la raison. En récompense, il semble que pour devenir européenne, toute idée locale doive passer par la bouche de la France. La langue française est l'apôtre de la pensée humaine. Les systèmes des penseurs allemands prendront ses ailes pour faire le tour du monde ; toutes les idées, tout le sang intellectuel qui circule dans le grand corps européen, viendra se distiller, se filtrer, et surtout se clarifier, dans la langue française,

pour s'en aller ensuite à travers les nations nourrir l'organisme social.

Que si l'on fait un crime à la France de cette universalité, si l'on pense diminuer la valeur de sa littérature en lui reprochant de ne pas être originale, de ne pas être elle-même, d'être le réceptacle du bien et du mal, de n'être plus rien à force d'être tout, nous répondrons par cette belle image de Michelet [1] : « Chaque ruisseau pourrait dire à l'Océan, sans doute : moi, je viens de ma montagne, je ne connais d'eaux que les miennes ; toi, tu reçois les souillures du monde. — Oui, mais je suis l'Océan » !

1 Michelet, *Mémoires de Luther*.

CHAPITRE III.

INSTITUTIONS DES CELTES.

Sommaire. — § 1er. Les Druides, leurs croyances préparent au christianisme. — § 2. Coutumes druidiques survivant en France. — § 3. Monuments druidiques, les dolmens et les menhirs; leur signification; les alignements de Carnac.

§ 1er.

Les Druides, leurs croyances préparent au christianisme.

Le caractère des Celtes, tel qu'il vient de nous apparaître dans les récits des étrangers grecs et latins, et tel que nous le retrouvons chez ceux de leurs descendants qui se perpétuent dans l'ancienne Gaule ou dans la Grande-Bretagne, s'explique de prime abord par l'ardeur du sang, par la vivacité d'imagination, par l'action de la température, qui sont restés les mêmes. Cependant il n'y a peut-être dans le climat d'un pays et dans le tempérament d'une nation qu'un principe secondaire, qui ne produit pas entièrement chez un peuple les habitudes d'esprit et la manière d'envisager les choses de la vie. Pour trouver la cause d'effets si persistants et si profonds, ne doit-on pas remonter à une influence plus haute et plus durable, et chercher dans les

croyances les règles immuables qui ont dirigé les raisonnements, formé les mœurs et les idées d'une race ?

Pour les Gaulois, en particulier, ne serait-ce pas dans leur religion que l'on pourrait trouver d'abord la source du sentiment de l'égalité qui les caractérise ; ensuite le mobile de cet enivrement de soi-même, qui a produit le *point d'honneur*, en vertu duquel ils réputent toutes embûches comme indignes des braves ; enfin n'est-ce pas de là surtout que procède cette force surhumaine avec laquelle ils affrontent la mort en souriant, cette familiarité avec le trépas, inconnue aux autres races humaines ?

Il importe donc de dire un mot des dogmes et des rites qui ont présidé à l'éducation de la race celtique, et dont les idées se refléteront dans les œuvres littéraires postérieures, agiront puissamment sur la formation de la France moderne.

C'était à la caste des druides qu'étaient confiés le dépôt des vérités religieuses et l'exercice des fonctions sacrées. Ce sacerdoce n'était point héréditaire comme en Egypte, ni comme chez les Hébreux. Il se recrutait par libre adoption, par affiliation, sans autres conditions que la vertu, le savoir et la capacité. Organisation unique dans le monde ancien, qui forme un clergé, dans le sens étendu que ce mot avait au moyen âge, alors qu'il embrassait la classe lettrée tout entière.

L'ordre druidique se subdivisait en trois degrés : deux inférieurs et un supérieur. Les deux inférieurs sont les *ovates* et les *bardes*. Les ovates étaient les simples prêtres ; ils célébraient les sacrifices, interrogeaient la volonté divine dans les entrailles et le sang des victimes et guérissaient les maladies. Après les prêtres venaient les bardes, dont

nous parlerons plus loin. Poètes héroïques et religieux, ils passent pour des êtres inspirés de la puissance divine, de même que le prêtre passe pour en être l'interprète.

Au-dessus de ces deux corps existe une troisième association, ce sont les *druides* proprement dits. Les druides, dont le nom signifie théologiens ou hommes des chênes, vivent séparés du tumulte du monde, retirés dans les profondeurs de la forêt et dans des enceintes solitaires appelées *Nemèdes*. Ils ne sortent du sanctuaire des chênes que dans les occasions solennelles, pour présider aux grands sacrifices, pour remplir les augustes fonctions de la justice, pour concilier les tribus entre elles, pour punir ou récompenser. Ils partagent leur temps entre la méditation et l'enseignement. Car c'est à eux qu'était confiée l'instruction d'une jeunesse d'élite qui affluait vers eux, amenée par l'attrait du savoir ou l'ardeur de sentiments religieux.

Le corps de la doctrine sacrée se transmettait par la parole. Il était solennellement défendu d'en divulguer ou d'en profaner par l'écriture les enseignements mystérieux.

Par suite de cette transmission orale nous n'avons pas de livres sacrés, pas de monuments écrits de la littérature primitive de nos pères. On n'en peut retrouver les vestiges que dans les poésies, dont les plus anciennes se rattachent aux derniers jours de la religion gauloise; dans les traductions kymriques du pays de Galles, assemblées en forme de tercets et désignées sous le nom de *triades historiques*, et enfin dans les chants populaires des Celtes modernes, et encore faut-il bien remarquer que *ces traditions se sont profondément altérées sous l'action du christianisme, au travers duquel elles sont parvenues jusqu'à nous*.

Le culte et les croyances des druides présentent un tel ensemble d'analogies avec les croyances phéniciennes qu'il est vraisemblable que ces premiers instituteurs de la Gaule se rattachent aux mages, aux Chaldéens de Babylone. On ne peut guère douter par exemple que l'Apollon gaulois Belenus ne soit le Bel ou le Baal des nations babyloniennes.

Le mot *Bel* s'est si bien identifié avec l'idée de la divinité dans notre Bretagne, qu'un prêtre, un prêtre chrétien s'appelle encore aujourd'hui *Bélek*. Enfin l'organisation sacerdotale était à peu près la même. Les druides comme les mages transmettaient un enseignement occulte. Comme ceux-ci ils étaient à la fois prêtres, savants, prophètes, ne payaient aucun tribut à l'Etat et vivaient sous un chef suprême. A l'archimage répondait l'archidruide. Ils étaient armés d'une excommunication, dont les effets sont exactement pareils à ceux des foudres de l'excommunication catholique. « Nul ne veut, dit César, souffrir l'abord ni la parole de celui qui a été interdit des sacrifices. Tous se détournent et fuient la contagion de sa présence ».

On voit, par tout ce qui précède, quels rapprochements on peut établir entre l'organisation et le rôle du clergé celtique et le rôle que jouera bientôt le clergé catholique. La France sera faite par les évêques, « ces druides chrétiens », comme les appelle Joseph de Maistre.

Il en sera de même pour la propagation de la foi. Elle s'opérera, non comme une adjonction, mais comme une transition, un progrès, comme l'achèvement d'une œuvre commencée. Les prêtres de l'évangile n'auront qu'à greffer l'arbre de la croix sur les chênes du druidisme.

Les mystères des druides ne symbolisaient-ils pas les

croyances chrétiennes? Symboles obscurs et grossiers, il est vrai, mais enfin ces notions représentaient les restes disjoints et défigurés du grand corps de doctrine que l'humanité avait reçu à son berceau, et dont les peuples en quittant l'Asie avaient emporté par lambeaux les membres mutilés.

C'est ainsi que les Celtes adoraient, au-dessus des divinités secondaires, qui représentaient les forces mystérieuses de la nature, un Dieu tout-puissant, être nécessaire et universel, principe de la vie et cause première. Ce Dieu s'appelait tour à tour *Hésus* le terrible, *Diana* ou l'Inconnu, et *Crom* ou le Cercle. Le livre des *Triades* s'ouvre par cet enseignement sublime.

Triade D. Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition [1].

Ainsi Dieu, ou l'Etre existant par soi-même, Dieu-vérité, Dieu-liberté, voici la trinité druidique. De ce ternaire divin découle le vaste système de la *triplicité,* sur lequel sont moulées toutes les institutions du peuple gaulois. Car le nombre *trois* domine tout chez les Gaulois. Les *trois cercles d'existence,* par lesquels passait l'âme pour arriver à la pleine possession de son être; les trois ordres de la hiérarchie druidique, les trois classes de la nation, les triades elles-mêmes, où tous les enseignements sont distribués trois par trois, etc.

1 Il importe de bien se souvenir que l'action du christianisme sur le livre des Triades est flagrante; en conséquence il faut se tenir sur la réserve, lorsque la conformité des doctrines druidiques et chrétiennes est si précise.

La conception et l'image de la trinité chrétienne ne pouvaient donc être plus sensibles ni plus frappants que dans la doctrine druidique.

En second lieu, la croyance à l'immortalité de l'âme et à la *métasomatose* (changement des corps) disposait à la croyance chrétienne, que l'homme n'est ici-bas qu'un être incomplet qui s'achève et s'épanouit dans un monde supérieur. « Il y a trois cercles de l'existence, dit la triade 12 : le cercle de la région vide (ou de l'infini), dans lequel, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser. Le cercle de migration, où tout être animé procède de la mort, et l'homme le traverse; et le cercle de la félicité, où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traverse dans le ciel. »

Ce dogme de l'immortalité de l'âme est tellement explicite dans les enseignements celtiques, que l'on a pu dire que « si la Judée représente dans le monde, avec une fidélité qui lui est propre, l'idée du Dieu absolu; la Grèce et Rome, l'idée de l'homme et de la société, la Gaule représente avec la même spécialité l'idée de l'immortalité [1]. »

La question du mérite et du démérite de l'homme sur la terre, du libre arbitre, de la lutte du bien contre le mal, n'est pas moins bien posée.

« L'homme connaît la loi de son être imparfaitement, mais suffisamment pour juger et choisir (triade 29). Il est inévitable que la loi soit transgressée, quoique chacun soit libre de ne pas la transgresser (triade 30). Il y a même une transgression qui rejette la création jusqu'au fond de

1 J. Reynaud, *Encyclopédie nouvelle,* art. Druidisme.

l'abîme, dans le chaos des germes, d'où elle est forcée de recommencer tout le cours de transmigration ; cette transgression, c'est l'orgueil (triades 20, 21, 25, 26).

L'*orgueil*, qui excite l'homme à s'élever au-dessus des autres, exclut de la félicité celui qui se fait son propre Dieu et se sépare de son créateur, de son principe. » Qu'est le gui s'il se sépare du chêne? aurait dit un druide [1]. »

Mais ce qui est plus fécond en conséquences que tout le reste, c'est que les druides étaient en possession de l'idée fondamentale du christianisme : la nécessité d'un rédempteur. Dans les grandes calamités, les druides élevaient d'énormes statues d'osier, qui avaient figure d'homme. Les membres du colosse étaient remplis d'esclaves que l'on brûlait vifs. Pendant cette affreuse exécution les prêtres imploraient la clémence des dieux, persuadés que ces holocaustes étaient agréables au ciel et l'apaisaient. « C'était dans la pensée, dit César, qu'on devait donner la vie de l'homme pour la vie d'un autre homme. » Or cette confiance en la vertu du sang qui rachète le sang, n'est-ce pas la foi à notre rédemption par le sacrifice de l'Homme-Dieu, l'Homme par excellence, qui sera immolé et qui servira de victime expiatoire pour le genre humain tout entier?

Les matériaux du christianisme étaient donc là ; il n'y manquait plus que la main-d'œuvre. C'est ainsi que les traditions locales nous montrent les premiers missionnaires de la Gaule implantant la foi chrétienne sur les croyances

1 Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, liv. II. La plupart de nos citations sont extraites de cet ouvrage. Cependant nous ne saurions assez avertir le lecteur que pour la religion gauloise l'imagination a jusqu'ici remplacé le plus souvent l'étude des faits.

druidiques, comme dans un terrain défriché d'avance et prêt à recevoir la semence évangélique.

Près de l'entrée principale de la nef romane de la cathédrale du Mans, une pierre druidique, adossée à l'angle de la façade, repose inclinée contre la muraille, et semble en même temps lui servir de contrefort. Symbole imposant du druidisme, dont la chute a servi de marchepied et d'appui au christianisme triomphant!

En Bretagne, non loin de la sinistre baie des Trépassés, on voit près de la chapelle Saint-Théodore un petit dolmen qui, nous a-t-on dit, sert maintenant d'autel. Ainsi à la parole du prêtre catholique, l'immolation de l'Homme-Dieu se consommerait sur cette pierre même où, sous le couteau des druides, coulait le sang humain. Pouvait-on exprimer d'une manière plus simple et plus grandiose que le culte ancien n'était que la figure altérée du nouveau? Désormais le sacrifice non sanglant se renouvellerait sur ces autels druidiques que l'apôtre chrétien n'a pas détruits, mais dont il a continué, redressé, expliqué et sanctionné la destination légitime et la signification première.

On s'explique donc aisément comment la Gaule reçut avidement les missionnaires évangéliques. La Bonne-Nouvelle ne fut pas pour le druidisme une ennemie ou une étrangère. Il sembla aussitôt la reconnaître et retrouver en elle une mère qu'il cherchait depuis longtemps. Aussi les Gaulois furent-ils les premiers-nés du catholicisme, et la nation française devint la fille aînée de l'Eglise.

La légende rapporte que les druides, instruits par une révélation, rendaient à Chartres un culte prophétique à la *Vierge qui doit être mère*. Le premier apôtre qui vint dans

a contrée en prit argument pour annoncer que la prédiction était accomplie. Il convertit ainsi facilement la population à une religion dont elle avait les promesses depuis longtemps. La grotte où les druides auraient vénéré cette vierge serait l'origine de la crypte, la plus vaste du monde, au-dessus de laquelle la foi a soulevé cette montagne de merveilles qu'on appelle Notre-Dame de Chartres.

Cette crypte si intéressante confirme un autre fait avéré d'autre part, à savoir que les druides se firent tolérer par les empereurs, en formant un amalgame des deux mythologies gauloise et romaine, et en associant les deux cultes. Dans les dernières années, en creusant dans la partie la plus basse de cette Notre-Dame de *Soubs-Terre,* on a trouvé à environ quatre pieds de profondeur un sol encore plus abaissé, dont les mosaïques révèlent un temple de construction romaine. La légende de la vierge druidique, *qui doit être mère,* a donc au moins pour fondement la présence d'un temple païen en cet endroit, temple qui avait le double caractère druidique et romain, par suite de la composition en laquelle les druides sont entrés avec la religion des vainqueurs.

A titre de découverte personnelle, l'auteur peut citer un monument non moins curieux de cette fusion des deux mythologies. Les hasards heureux d'une promenade nous ont fait rencontrer près d'Epernon (département d'Eure-et-Loir) un bois, appelé dans le pays *bois de la Diane,* bois sacré, desservi par un temple qui se trouve sur sa lisière. Le temple est situé maintenant sous l'école communale et sert de marché aux grains. Un puits est creusé au milieu. Les colonnes qui soutiennent l'édifice sont monolithes et faites

de ce grès d'Epernon qui approvisionne le monde entier des pierres meulières les plus renommées. Le bois, comme nous l'avons dit, s'appelle bois de la Diane. Naturellement on ne manque pas dans l'endroit d'en faire honneur à la Diane classique. Mais, premièrement, il est planté de chênes, l'arbre druidique, et, en second lieu, il s'appelle le *bois de la Diane,* et non pas le bois de Diane, ce qui est différent. Car le dieu suprême des druides était *Diana,* la Diane, ce qui en celtique signifie *Dieu inconnu*. Le bois d'Ior est fameux. Ior est un des surnoms du dieu Diana. A Epernon, près de Chartres, le centre des druides, nous n'avons donc pas le bois de la Diane des Grecs, mais comme à Ior le bois de la Diana, *le dieu inconnu* des Celtes.

Le temple aura sans doute été construit du temps des Romains. Peut-être les prêtres de la Gaule auront-ils pu continuer d'adorer leur dieu inconnu, Diana, sous le couvert de Diane, sœur d'Apollon. De la sorte, ils se trouvèrent sans quitter leurs croyances, être de la religion des conquérants.

Il y a bien d'autres exemples de cette tolérance du côté des Romains, et de cette complaisance, de cette élasticité dogmatique de la part des druides. Terminons par l'exemple le plus remarquable de cette association des deux cultes.

Nous voulons parler du fameux bas-relief d'Hésus, déterré en 1711, sous le chœur de Notre-Dame de Paris. Deux des faces de cet autel quadrangulaire présentent les images et les noms de Jupiter et de Vulcain. Sur les deux autres faces sont, d'un côté, Hésus couronné de feuillage et coupant le gui sacré; de l'autre un taureau [1].

1 Ce monument se trouve présentement au palais des Thermes, à Paris, et fait partie du musée gallo-romain.

A Paris comme à Chartres, le temple chrétien nous apporte donc un précieux témoignage de ce triple phénomène : l'existence du culte druidique, l'alliance de la religion des Gaulois et de celle des Romains, et enfin les croyances druidiques servant de pierres d'assise à la foi chrétienne. Ici comme à Chartres, l'autel des druides a été la pierre angulaire sur laquelle le catholicisme a édifié l'auguste métropole. Depuis sa fondation les vagues de la Seine et le flot toujours montant des soulèvements populaires n'ont cessé de battre la proue et les flancs de la vieille cathédrale, qui, à la pointe de son île, semble un vaisseau à l'ancre. Mais ni les ondes du fleuve, ni les flammes de la Commune n'ont pu entamer la solidité de Notre-Dame. Ses racines de pierre plongent dans un passé trop profond !

§ 2.

Coutumes druidiques survivant en France.

César nous apprend que le siège principal des druides était le pays chartrain. « C'est là, dit-il, qu'ils résident dans un lieu consacré. » Leur tribunal y était établi, et ils y tenaient tous les ans une assemblée générale de la nation.

Grand nombre de dénominations et de coutumes attestent la présence des druides dans cette province, laquelle était considérée comme le point central de la Gaule.

La ville de Dreux, à six lieues de Chartres, tire son nom des druides. Encore maintenant, dans notre langue, un natif de Dreux est appelé un druide, absolument comme celui qui est né à Paris se nomme un Parisien. A Maintenon,

des souterrains d'origine celtique, les restes d'un oppidum gaulois, rappellent que nous approchons de Chartres, le sanctuaire des druides. Car c'est à Chartres même que la tradition place le fameux collège druidique, cité dans les commentaires de César. Il aurait existé à l'endroit même où se trouve actuellement la manutention militaire.

La plupart des coutumes et des superstitions de la Beauce remontent aux Gaulois. Bien plus, depuis le XVIII^e^ siècle, par suite d'une croisade rationaliste, entreprise par les encyclopédistes, un souffle d'indifférence religieuse a desséché dans les campagnes le sentiment catholique. Nul pays n'est moins croyant, mais en revanche aucun n'est plus superstitieux. Le croirait-on? ces superstitions sont druidiques. Le catholicisme a été extirpé, les racines celtiques sont encore vivaces.

Dans ces campagnes, les fontaines ont des vertus qui attirent les multitudes. La sorcellerie est une industrie. L'art divinatoire, la science de guérir par les incantations et les enchantements, sont exercés sur une large échelle. L'une des plus curieuses pratiques que nous ayons remarquée est celle des *Enfants de cire*. On achète une de ces figures en cire, un corps entier, un bras, une jambe, une tête, lorsque l'on veut être délivré d'une affection qui éprouve ou tout le corps, ou l'un des organes correspondants à l'image que l'on s'est procurée. Un rite spécial fait passer dans la figure la personnalité du malade. Cette image est ensuite offerte au saint dont on fait le pèlerinage, et suspendue à la grille de son sanctuaire. Le mal reste là, attaché avec l'*ex-voto*.

On sait que les *enfants de cire* jouaient pareillement un

grand rôle dans la sorcellerie du moyen âge. Quiconque voulait faire tomber son ennemi en langueur fabriquait une petite figure en cire. Un mauvais prêtre la baptisait à la clarté de la lune, dans l'eau courante d'un moulin. On lui écrivait au front le nom de la personne qu'on voulait faire souffrir ; au dos, le mot Bélial, et alors l'ennemi lui-même endurait toutes les atteintes portées à cette figure. On appelait cette opération magique envoûtement. (Envoûter, du bas-latin *invultare*, *in* et *vultus*, en image, à cause de l'image que l'on modelait de la personne qu'on voulait envoûter.)

Or ce maléfice remonte aux druides ; il est indiqué dans les *Séries druidiques* [1]. Cette pratique fait le sujet de plusieurs ballades bretonnes.

Le culte du feu vient également des temps celtiques. Les druides le célébraient en l'honneur de leur dieu Belenus. Dans le centre de la France, aussi bien qu'en Irlande, la nuit du 24 juin présente un spectacle saisissant. A un moment donné, le sommet des collines étincelle dans les ténèbres, la flamme vole de place en place, et en un instant tout l'horizon s'embrase. Ce sont les feux de la Saint-Jean. Les Irlandais l'appellent *Bealteine*, le jour du feu de Beal ou Baal [2].

Chez les Chartrains comme chez les Celtes, les jeunes fiancés doivent passer à travers les flammes. Les brandons de la Saint-Jean consumés, chaque famille emporte un tison et le place sous son lit. C'est un préservatif contre la

1 Voir les *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de La Villemarqué.

2 A Paris, c'est sur la place actuelle de l'Hôtel-de-Ville que se célébraient les fêtes la Saint-Jean ; toute la cour y assistait en grande cérémonie, et le roi allumait lui-même le feu de joie.

foudre. (On sait que Baal était le dieu du tonnerre.) A la maison, quand on allume le feu, on fait toujours une prière ou un souhait pieux.

Suivant Henri Martin, la fête des morts, que nous célébrons la nuit du premier novembre, en allumant des feux et des lumières dans les cimetières, la fête la plus religieusement observée en France, a été léguée au christianisme par les druides. Tout ce qui se rapporte à la doctrine de la mort et de la renaissance périodique du monde et de tous les êtres était concentré dans les rites et les croyances de cette nuit, pleine de mystères, que le glas des morts annonce encore aujourd'hui à tous les peuples catholiques, oublieux des origines de cette antique commémoration. Chacune des grandes régions du monde gallo-kymrique avait un centre, un *milieu* sacré, auquel ressortissaient toutes les parties du territoire confédéré, et dans lequel on a cru reconnaître le symbole du soleil au centre du système planétaire. Dans ce centre brûlait un feu perpétuel qu'on nommait le *père feu*. La nuit du 1^er^ novembre, les traditions irlandaises rapportent que les druides se rassemblaient autour du *père feu*, gardé par un pontife forgeron, et l'éteignaient ; à ce signal, de proche en proche, s'éteignaient tous les feux de l'île ; partout régnait un silence de mort, la nature entière semblait replongée dans une nuit primitive. Tout à coup le feu jaillissait de nouveau sur la montagne sainte, et des cris d'allégresse éclataient de toutes parts ; la flamme empruntée au *père feu* courait de foyer en foyer, d'un bout à l'autre de l'île, et ranimait partout la vie[1]. »

1 Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, liv. II.

Les combats de coqs sont un divertissement celtique encore en faveur dans la province chartraine. Les Bretons d'Angleterre sont aussi restés fidèles à ce goût, qui était très vif chez les Celtes de la Gaule.

Enfin on connaît la cérémonie célèbre de la cueillette du gui sacré. Les Gaulois le croyaient semé sur le chêne par une main divine. Ils voyaient dans l'union de l'arbre qui a la plus longue durée avec la verdure éternelle du gui un vivant symbole du dogme de l'immortalité. On le cherchait avec soin dans la forêt. Quand on l'avait trouvé, l'archidruide le détachait avec une serpe d'or, et, sans le toucher, le laissait tomber sur une nappe neuve de lin, qui ne servait plus à aucun usage. La plante desséchée était mise en poudre et distribuée à chacun pour servir de talisman. C'était la panacée, le remède universel.

Cette cérémonie avait lieu vers le solstice d'hiver, alors que le gui, par ses longs rameaux verts et ses fleurs, présente seul l'image de la vie, au milieu d'une nature morte et stérile. La solennité était annoncée par cette formule : *Au gui, l'an neuf!* Or, à présent encore, au 1er janvier, on entend dans toute la Beauce les enfants crier : *Au gui, l'an neuf!*

Les étrennes données en France à l'époque où l'on cueillait et distribuait le gui, se nomment dans cette province les Eguitables, et à Dreux, Eguilaneuf. Le vieux refrain vulgaire : O gué! rappelle l'invocation que les Gaulois adressaient à l'arbre sacré [1].

1 Au jour de l'an, les domestiques dans le Maine se servent encore de la formule suivante : Je vous souhaite bonne santé et bon an, donnez-moi mon éguilan.

Nous pourrions continuer la recherche des traces que les coutumes celtiques ont laissées dans les coutumes populaires de la France. Il nous suffit pour l'objet de nos études d'en avoir indiqué quelques-unes, pour montrer combien large doit être la part qu'il faut faire à l'influence gauloise dans la formation de la France moderne.

§ 3.

Monuments druidiques. — Dolmens et menhirs. — Leur signification. — Les alignements de Carnac.

Les vestiges les plus visibles du culte des druides sont les innombrables pierres, dites druidiques, que l'on rencontre principalement dans le pays de Chartres et dans l'ouest de la France. Ces monuments bruts, ces *pierres non taillées,* érigées en l'honneur de la divinité, sont conformes au commandement de Moïse : « Si tu m'élèves un autel de pierre, tu ne le feras point avec des pierres taillées ; si tu y mets le fer, il sera souillé. » On ne peut les faire remonter sûrement aux druides ; mais ceux-ci en ont certainement fait usage pour leurs rites. Ces pierres sont de deux espèces : les dolmens et les menhirs.

DOLMENS [1].

Le dolmen est formé d'une grande pierre plate, posée sur deux pierres dressées verticalement ; il figure une table. Quelques-unes de ces tables sont posées sur une autre

[1] Dolmen, de *tol,* table, et *men,* pierre, table de pierre.

pierre ou sur le sol, et oscillent au moindre choc, sans jamais quitter leur base. On les nomme pierres branlantes ou tremblantes. Ces *pierres de l'équilibre* semblent à quelques-uns symboliser le Dieu-Liberté, « celui que rien ne fait pencher de côté ou d'autre. » Parfois, plusieurs de ces dolmens, placés l'un après l'autre, se prolongent en galerie de cinquante à soixante pieds. Certains de ces étranges monuments portent de grossières ciselures et des signes divers; on y voit des croissants, des excavations rondes, disposées en cercles, et des figures dont il est impossible de préciser la forme. On a cherché longtemps l'usage primitif de ces blocs ainsi disposés. Il est probable qu'un grand nombre fut, à une certaine époque, affecté aux cérémonies religieuses et, en particulier, destiné aux sacrifices humains. Cette destination religieuse semble être confirmée par la disposition même des dolmens. La plupart sont orientés vers le lever du dieu-soleil.

Aux environs de Saumur, on a déterré au pied d'un dolmen un squelette avec un couteau de pierre dans le flanc. A une lieue de Châteaudun, nous avons visité sur les bords du Loir un dolmen important, dont la table supérieure est percée d'un large orifice. Des canaux creusés dans la pierre convergent vers cette ouverture centrale, de manière à faciliter l'écoulement du sang. Ainsi le dolmen, après avoir servi d'habitation aux hommes de l'âge de pierre, suivant quelques auteurs, aurait servi aux Celtes d'autels ou de tombeaux, probablement de l'un et de l'autre en même temps; car les tombeaux ont toujours été choisis comme pierres de sacrifice. En cela, la religion chrétienne, dont l'autel est un tombeau contenant des reliques, ne fait

encore que suivre et compléter les traditions religieuses de l'antiquité.

MENHIRS [1].

Les menhirs ou pierres droites sont dressés comme des obélisques informes. On les appelle aussi *cromleks*, lorsqu'elles sont disposées en cercles [2]; et *pierres fiches* ou *fichées*. De là, en France, le nom de plus de vingt bourgs ou villes qui se nomment *Pierrefitte*, et dans le voisinage desquels on rencontre en effet ces *pierres fiches*.

Il est à noter qu'un grand nombre de ces pierres porte le nom d'un géant, ordinairement celui de Gargantua. Sur le bord de la Seine, près de Duclair, est une roche très élevée, connue sous le nom de chaise de *Gargantua*. A Gallardon, non loin de Chartres, un champ inondé de petits cailloux, tous de même forme et d'égale dimension, rappelle en miniature la fameuse plaine de la Crau, en Provence, où, selon la mythologie phénicienne, Jupiter envoya à Hercule une nue chargée de pierres, pour remplacer ses flèches épuisées contre les Ligures. Au milieu du champ de Gallardon s'élève un menhir de même forme que les cailloux; aussi la pierre druidique porte-t-elle le nom de *Mère aux cailles* (cailloux). Tout à côté, une tour, dont il est difficile d'assigner la date, porte le nom d'*Epaule de Gallardon* ou de tour de *Gargantua*. La base écroulée ne supporte que par un pan l'énorme masse circulaire du reste de l'édifice. Le

1 *Men*, pierre, et *hir*, long, pierre longue.

2 De *crom*, cercle, et *leck*, pierre sacrée (pierre sacrée disposée en cercle).

champ et la tour composent un tableau d'un pittoresque vraiment saisissant.

Comme pour les dolmens, on n'est pas parvenu jusqu'ici à découvrir positivement la destination ni la signification des menhirs. Si vous interrogez les gens du pays breton, ils répondront brièvement que ce sont les maisons des Korrigans, des Courils, petits nains qui, le soir, barrent le chemin et vous forcent de danser avec eux, jusqu'à ce que vous en tombiez de fatigue. Ailleurs, ce sont les fées qui descendent des montagnes en filant et qui ont apporté ces rocs dans leurs tabliers. En réalité, les menhirs avaient un sens religieux, ils servaient d'*ex-voto* ou de tombeaux.

L'usage que les prêtres chrétiens en ont fait confirme cette présomption. En Bretagne, ils ont converti les menhirs en calvaire, la pierre même a été quelquefois taillée de manière à figurer une croix [1]. Enfin, de nos jours, les Khassias dans l'Inde élèvent aussi des dolmens et des menhirs. Or l'état social de ces peuplades est à peu près le même que celui des Gaulois. Donc pour savoir à quelles intentions répondit jadis, sur notre propre sol, l'érection de ces monuments, il suffira de savoir à quelle intention les Khassias d'aujourd'hui les élèvent. Comme ils en font des monuments votifs ou funéraires, nous pouvons tenir pour autant de monuments votifs ou funéraires les dolmens ou menhirs que nous rencontrons sur notre propre sol.

Les menhirs les plus renommés se trouvent près du bourg

1 Nous signalerons en Bretagne le menhir appelé Men-Marz (la pierre du miracle) au nord-ouest de Brignognan, hameau dépendant de Plounéour-Trez; et le menhir du cimetière de Cornforh, lequel est également surmonté d'une croix.

de Carnac, dans le département du Morbihan. Ils portent le nom d'*alignements de Carnac*. Ces pierres étaient autrefois au nombre de quatre mille; il en reste encore environ douze cents. La plus haute a dix-huit pieds d'élévation au-dessus du sol. Elles sont dressées la tête en bas et plantées en allées parallèles. On dirait des cohortes de géants pétrifiés. Si l'on visite les alignements de Carnac à la tombée de la nuit, rien ne peut donner une idée de l'horreur de ces monuments prodigieux. L'on se sent comme envahi par le deuil et la désolation de ce passé à jamais détruit. « *A cette heure où les morts errent avec les vents,* » le paysan breton évite de traverser le champ de Carnac. S'il y passe, il hâte le pas, de peur de voir ces pierres s'animer, se rassembler, et prendre la forme des druides farouches, dont on lui a tant parlé depuis son enfance.

Au sud de ces groupes de pierres, on voit une tombelle de soixante pieds environ, appelé le mont Saint-Michel. En 1862, on y pratiqua des fouilles qui amenèrent la découverte d'un dolmen souterrain ou chambre de huit mètres de longueur sur deux mètres de largeur, renfermant des ossements calcinés et une quarantaine de pierres et de bijoux travaillés avec soin. Ce tombeau colossal ne confirme-t-il pas la supposition que ces alignements, placés dans un lieu que la nature a rendu inexpugnable, formaient l'immense nécropole destinée à recevoir les corps des druides ou des chefs guerriers de la Gaule?

Les cimetières des Valaques, que l'auteur a vus en Transylvanie, rappellent en petit les alignements de Carnac et reportent à la même impression. Or un fait des plus intéressants à noter, c'est l'existence d'une race celtique dans

les gorges de la Transylvanie. Nous voulons parler des Valaques. « Welsch, Welsh, Wallici, Gallici, ce nom n'est » pas autre que celui des Gaulois, nos pères, dont les in- » nombrables essaims ont couvert les deux rives du Da- » nube. [1] » Ils sont aussi appelés Roumains, et leur langue est une langue romane, comme la langue des descendants directs des Gaulois, les Français.

Ainsi là, dans cette oasis séparée du reste du monde par ses forêts et sa ceinture de montagnes, dans cette cette pittoresque et lointaine Transylvanie, subsiste, comme dans un pays perdu, une tribu celtique. Elle a perpétué une langue, fille de la langue latine, au milieu de toutes les races barbares qui ont pris pour courant la vallée du Danube, ce grand chemin des nations entre l'Europe et l'Asie. Ils sont ainsi demeurés deux mille ans, ces Celtes-Valaques, laissant le temps emporter les Goths, les Huns, les Avares, qui ont été tour à tour leurs maitres. Ils ont résisté à la barbarie, mais aussi ils résistent au progrès et au bénéfice qu'ils pourraient retirer de leur union avec un peuple intelligent, généreux et sympathique, je veux dire les Hongrois. Comme en Irlande, comme en Ecosse, comme en Bretagne, cette race s'est isolée ; mais plus elle a conservé son originalité primitive, plus elle a tombé et déchu. Rester original, dit Michelet au sujet des Celtes, se préserver de l'influence étrangère, repousser les idées des autres, c'est rester incomplet et faible. « Væ soli ! c'est la prophétie de l'Ecriture. Malheur à celui qui veut être à soi seul et refuser d'entrer dans la communauté du monde ! »

1 Voir Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, 2· partie, chap. L.

Qu'on nous pardonne cette digression ; mais le Français qui met le pied en Transylvanie ne peut faire taire l'émotion dont il est frappé à cette apparition soudaine des mœurs, des coutumes, des pratiques religieuses et superstitieuses, des costumes même, de tout l'aspect enfin de notre poétique Bretagne.

Aux deux extrémités de l'Europe, la race de pierre se retrouve, et se retrouve identique, malgré un intervalle de plusieurs milliers d'années, une distance qui est presque toute la longueur du continent, et les vicissitudes les plus contraires. Nous devions ce salut lointain à ces fils déshérités de la grande famille à laquelle nous appartenons. Il nous a été bon de nous arrêter près d'eux, ne serait-ce que pour y recueillir le témoignage que nous cherchons et que nous trouvons partout : celui de la persistance et de la résistance du caractère celtique.

CHAPITRE IV.

LES DRUIDESSES.

La considération dont était entourée la femme chez les Gaulois, et dont nous retrouverons la marque dans la littérature chevaleresque, devait lui assigner une place élevée dans une organisation telle que celle du druidisme.

En effet, à côté des druides, il y avait un ordre de prêtresses qui leur étaient affiliées. Elles prédisaient l'avenir, avaient le pouvoir des charmes et des sortilèges, étaient prophétesses et magiciennes. Le peuple les croyait immortelles et les tenait en grande vénération. Ces femmes, consacrées au service de la divinité, formaient des collèges sacrés.

A l'origine du christianisme dans les Gaules, nous voyons, tout d'abord, les vierges chrétiennes établir et peupler des monastères. Les reines mérovingiennes, Radegonde, Audovère et d'autres, prennent le voile. Ce qui ailleurs, comme en Allemagne, par exemple, ne se propage qu'à la longue, et par suite d'une piété qui peu à peu se surnaturalise et aspire à la perfection, ce qui enfin ne fut autre part que le couronnement de la vie spirituelle, fleurit en Gaule, aussitôt qu'on y a jeté les premières semences de la foi. C'est que, lorsque notre pays devint chrétien, cette institution de

femmes consacrées à Dieu était déjà passée dans les mœurs, et naturalisée par les coutumes druidiques.

Le souvenir et les noms des plus illustres druidesses sont encore vivants chez les populations bretonnes et dans les campagnes du centre de la France. Les traditions sur les *dames* et les fées qui peuplent les bois, les cavernes, qui passent le soir dans la prairie et qui errent près des fontaines, se retrouvent sous toutes les formes, dans les chroniques de chaque province et l'histoire du pays tout entier.

C'est Mélusine dans le Poitou, mythe étrange, moitié femme et moitié serpent. Elle bâtit le château de Lusignan ; c'est elle qui la nuit vient pleurer sur le toit des La Rochefoucauld, pour leur annoncer un deuil.

« De la porte de la maison de son père, Jeanne d'Arc voyait le vieux bois *des chênes*. Les fées hantaient ce bois ; elles aimaient surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre, que l'on nommait l'arbre des fées, des *dames*. Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes *dames* et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine ; elles en avaient été exclues pour leurs péchés. Cependant l'Eglise se défiait toujours des vieilles divinités locales ; le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à la fontaine[1]. »

Qui n'a entendu parler en France de l'île de Sein ? Sena, séparée du reste de la terre par les écueils sauvages qui finissent le monde, Finistère. Une tempête perpétuelle a, jusqu'en 1648, rendu Sena inaccessible même au christianisme.

L'île redoutée ne commerce avec le continent que par les

1 Pièces du procès de Jeanne d'Arc.

vaisseaux qu'elle brise, et dont elle lui rejette les débris fracassés et les cadavres. Un lugubre courant les rapporte avec un gémissement douloureux et les amoncelle au fond de la *Baie des Trépassés*. Devant cette fatale pointe du Raz, qui porte jusqu'au ciel ses pics désespérés, le matelot breton ne glisse qu'en tremblant. Il se signe et répète à voix basse : « En face du Raz, Seigneur, secourez-moi. La mer est si grande et ma barque est si petite! » Car, dit le proverbe, nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur!

Là était l'oracle des neuf vierges terribles, appelées les neuf Sènes, du nom de leur île. Elles prédisaient et faisaient la tempête. Pour avoir droit de les consulter, il fallait être marin, et encore avoir fait le trajet dans ce seul but.

C'est de l'île de Sein que Chateaubriand a tiré l'épisode de Velléda, la dernière des neuf vierges qui y desservaient le sanctuaire des druidesses.

On croit retrouver le culte de Bacchus dans les rites de ces bacchantes celtiques. Les navigateurs entendaient avec effroi, de la pleine mer, les cris furieux des prêtresses de Namnetes (Nantes). Elles habitaient un îlot à l'embouchure de la Loire.

« Nul homme n'osait approcher de leur demeure. Chaque année elles devaient, dans l'intervalle d'une nuit à l'autre, couronnées de vert feuillage, abattre et reconstruire le toit de leur temple. Si l'une d'elles laissait tomber à terre quelque chose de ces matériaux sacrés, elle était perdue, ses compagnes se précipitaient sur elle avec d'horribles cris, la déchiraient, et jetaient çà et là ses chairs sanglantes [1]. »

1 Michelet, *Histoire de France,* t. Ier.

Plus impénétrables encore étaient les grottes de la fée Morgat ou Morgane (en celtique *Mor-gain*, née de la mer). Elle était sœur d'Arthur et élève de l'enchanteur Merlin.

L'obligeance intrépide d'un jeune homme du pays m'a rendu possible l'exploration de ce sanctuaire légendaire, dont l'Océan défend l'accès. Fils d'un armateur, celui qui s'était constitué si généreusement mon guide dans cette expédition périlleuse me plaça seul avec lui sur un excellent canot de construction norwégienne. Dans cette barque fine et souple comme la lame, nous eûmes en quelques heures traversé la dangereuse baie de Douarnenèz. On a alors devant soi l'entrée des cavernes sacrées. Les vagues qui s'y engouffrent en galopant vous portent et vous précipitent dans les profondeurs de l'antre avec une impétuosité irrésistible. Au milieu de cette nuit de l'abîme, où l'on se sent entraîné comme sans retour, il faut plusieurs minutes pour que l'œil puisse distinguer un rocher menaçant contre lequel l'Océan déferle et vous pousse avec une force aveugle.

Il se dresse là, ce menhir, seul au centre de cette enceinte plus vaste et plus haute qu'une cathédrale. C'est l'*autel de la fée Mor-gain*, autel qui semble encore se lever pour réclamer ses victimes humaines aux flots chargés de les lui apporter. A ses pieds, les vagues tourbillonnent, écument et rugissent éternellement. Cent échos répercutent les assauts et le choc des flots ; la voûte en élargit les ondulations sonores, dont le roulement et les éclats n'ont de comparable que les détonations de la foudre. Au fond de cette obscurité, pleine de hurlements et de coups de tonnerre, une terreur religieuse envahit l'âme la plus railleuse. N'était-il pas impie de violer un sanctuaire que la nature a

rendu sacré, en le faisant infranchissable?... N'était-ce pas une témérité de venir braver la fée dans le seul asile qui lui reste aux limites extrêmes du monde?...

Du seuil de son dernier refuge, Mor-gain regarde en face le continent, et cherche de l'œil si sur la crête des falaises arrive enfin, au galop de son cheval blanc, Arthur, son frère Arthur, portant en croupe l'accomplissement des prédictions celtiques.

CHAPITRE V.

LES BARDES.

Sommaire. — § 1. Nécessité de prendre une idée de la poésie des bardes. — § 2. Le bardisme en Bretagne. — § 3. Lecture. La prophétie de Gwenc 'hlan.

§ 1.

Nécessité de prendre une idée de la poésie des bardes.

Bien que nous ayons hâte d'arriver à l'objet capital de ce travail, c'est-à-dire à la langue celtique elle-même, nous ne regrettons pas de nous être arrêté si longtemps au caractère des Celtes et aux institutions des druides. Ces quelques considérations étaient les prémices obligées des conclusions que nous avons à tirer en faveur de l'influence celtique. Sous peine d'être incomplet, il nous faut encore parler des bardes. Car, si légère que soit une esquisse, elle doit reproduire, au moins, les traits principaux, sans quoi elle ne donne qu'un faux profil ou un portrait grimaçant.

Du reste, faute de connaître le bardisme des Celtes, tout un cycle poétique du moyen âge devient lettre close. En effet, au XII^e^ siècle, nous aurons devant nous le cycle d'Arthur, lequel n'est qu'une résurrection des bardits cel-

tiques. Le Saint-Graal, qui fait partie de ce cycle, a occupé et fécondé la littérature de l'Allemagne du moyen âge. Alors aussi nous aurons les *Lais bretons* de Marie de France, trouvère du XIII^e^ siècle (vers 1260).

Ainsi donc, à l'aurore de la poésie française, nous voyons poindre une lueur celtique, influence qui justifie le soin que nous prenons dès maintenant de mettre le lecteur au courant de ces origines littéraires. Enfin, à une époque comme la nôtre, qui a connu Byron, Lamartine et tant d'autres romantiques illustres, pouvons-nous ignorer ce qu'ont été Merlin, Fingal, Ossian? Les abrégés d'histoire littéraire retentissent de ces noms, mais en général on ne prend pas le soin d'expliquer à qui ces noms appartiennent. Veut-on donc transformer en ténèbres les demi-jours les crépuscules et les brouillards, *assez épais déjà,* dans lesquels flottent les doutes rêveurs et les fantômes de la poésie ossianique?

Nous étudierons rapidement le bardisme dans les quatre pays où s'est maintenue la race celtique : En Bretagne et dans le pays de Galles, en Irlande et en Ecosse!

§ 2.

Le bardisme en Bretagne.

Le nom de barde signifie en celtique poète ou chanteur. Les bardes avaient pour mission de chanter les hymnes des dieux dans les sacrifices, d'animer le courage des guerriers dans les combats et de conserver le souvenir des grands événements. Ainsi, l'institution et les fonctions des bardes

étaient liées à celles des druides. La plupart des anciens auteurs nous montrent le bardisme comme originaire de la Grande-Bretagne. Si cette question d'origine n'est pas tout à fait éclaircie, il est malheureusement constaté que dans la Gaule la conquête romaine fit périr leurs chants avec la nationalité gauloise. Le texte des inspirations des bardes gaulois a disparu, il ne reste plus que les témoignages donnés par les écrivains grecs et latins concernant l'importance et la beauté de cette poésie. Ce n'est qu'au IVe, au Ve et au VIe siècle de notre ère que les chants des bardes se firent entendre de nouveau sur le continent. Au IVe siècle les bardes arrivèrent en Bretagne, à la suite du tyran Maxime. Plus tard, fuyant la domination saxonne, ils revinrent suspendre leurs harpes aux chênes du pays qui avait été le berceau de leur race. A partir de cette immigration les monuments de la poésie des bardes ont été conservés et sont arrivés jusqu'à nous par l'organe des *Chants populaires de la Bretagne*. C'est à cette source, sinon limpide, du moins abondante, que le vicomte de la Villemarqué les a puisés et pieusement recueillis. Il en a formé une admirable collection. Quoique ses patients et lumineux commentaires soient quelquefois plus ingénieux que solides, son livre restera pourtant l'un des plus curieux et des plus attachants de notre temps.

Vers le commencement du VIe siècle, Taliésin (Front radieux) à qui on donne le nom de prince des bardes, des prophètes et des druides d'Occident, fut au nombre des émigrés gallois qui abordèrent en Armorique. A ce moment naissait le grand barde de la Bretagne Gwenc 'hlan. Taliésin qui le connut dans sa jeunesse dit que Gwenc 'hlan

composa des hymnes en l'honneur des guerriers de sa patrie. Dieu, ajoute-t-il, voulut bien écouter les prières des bardes, ses amis, en retardant le moment de sa mort, afin que Gwenc 'hlan put continuer de faire entendre ses beaux chants.

Une copie des poèmes de Gwenc 'hlan fut conservée jusqu'à la fin du siècle dernier dans l'abbaye de Landévenec, en Bretagne. Pendant la Révolution le manuscrit s'est perdu. La tradition populaire seule a pu sauver du naufrage quelques épaves de ce grand ensemble.

Les bardes se convertirent, pour la plupart, au christianisme. Leurs chants dès lors offrent, comme la religion chrétienne en Gaule, un mélange des deux croyances. Plusieurs, toutefois, furent longtemps rebelles au joug du Christ ou ne l'acceptèrent qu'en frémissant. De ce nombre furent Merlin et Gwenc 'hlan. On en verra la preuve dans l'espèce d'imprécation que celui-ci lança aux chrétiens. Nous donnons ce morceau significatif à la suite de ce paragraphe.

Les bardes furent longtemps très considérés; ils jouissaient de franchises particulières et ils étaient appelés, avec les druides et les agriculteurs, l'une des trois colonnes de la nation. Ils dégénérèrent dans la suite. Ils s'attachèrent à la personne des chefs guerriers. Dès lors ils deviennent des poètes pensionnés. On les voit ayant un rang déterminé dans la hiérarchie domestique de la petite cour des rois bretons. Attentifs à flatter les passions de leurs maîtres ces bardes mercenaires dérogèrent de plus en plus à leur dignité. Leur noble emploi descendit l'échelle sociale et, d'abaissement en abaissement, il arriva que ce sont au-

ourd'hui les gens de métier, les menuisiers et les tailleurs, es chiffonniers et les mendiants qui, en Bretagne et dans e pays de Galles, colportent les chants antiques.

« Ainsi va, se dégradant, toute poésie, et, en suivant le ours des siècles, on descend des druides et des bardes aux ailleurs et aux maîtres d'école [1]. »

§ 3.

La prophétie de Gwenc 'hlan [2].

I.

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante ur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante ncore.

Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin ourtant.

Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas ans motif.

Ce n'est pas que j'aie peur ; je n'ai pas peur d'être tué ;

Ce n'est pas que j'aie peur ; assez longtemps j'ai vécu.

Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ; et uand on me cherche, on ne me trouve pas.

Peu importe ce qui arrivera ; ce qui doit être, sera.

Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer nfin.

1 Ampère, *Histoire littéraire*, t. 1er.

2 *Chants populaires de Bretagne*, recueillis par de La Villemarqué.

II.

Je vois le sanglier qui sort du bois; il boite beaucoup; il a le pied blessé,

La gueule béante et pleine de sang, et le crin blanchi par l'âge;

Il est entouré de ses marcassins qui grognent de faim.

Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, à faire trembler le rivage d'épouvante.

Il est aussi blanc que la neige brillante; il porte au front des cornes d'argent.

L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.

Des chevaux marins l'entourent, aussi pressés que l'herbe au bord de l'étang.

— Tiens bon! tiens bon! cheval de mer; frappe-le à la tête; frappe fort, frappe!

Les pieds nus glissent dans le sang! Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang comme un ruisseau! Frappe fort, frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang lui monter au genou! Je vois le sang comme une mare!

Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore! Tu te reposeras demain.

Frappe fort! frappe fort, cheval de mer! Frappe-le à la tête! frappe fort! frappe!

III.

Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,
Et il leur disait en les appelant :
— Levez-vous vite sur vos deux ailes !
Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis ; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! —
— Vieux corbeau de mer, écoute ; dis-moi : que tiens-tu là ?
— Je tiens la tête du chef d'armée ; je veux avoir ses deux yeux rouges.
Je lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens.
— Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu là ?
— Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien,
Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.
— Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là, au coin de sa bouche ?
— Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage.
Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis.
Contre le barde qui n'habite plus entre Roch-allaz et Porzgwenn.

CHAPITRE VI.

LES BARDES DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Sommaire.— § 1. Le bardisme dans le pays de Galles : le Mabinogion. — § 2. Le bardisme en Irlande. — § 3. Le bardisme en Ecosse : Ossian. Macpherson. — L'Irlande et l'Ecosse se disputent Ossian.

C'est dans la Grande-Bretagne que l'institution des bardes paraît s'être le plus longtemps et le plus purement conservée. Le pays de Galles l'Irlande et l'Ecosse sont les pays où elle a pris tout son développement. Dans ces trois contrées le bardisme est lié à toutes les vicissitudes de l'histoire nationale.

§ 1.

Pays de Galles ou Cambrie.

Le VI^e^ siècle fut l'âge d'or des bardes gallois. Alors la littérature bardique jette tout son éclat par les œuvres de Taliésin, d'Aneurin, de Lliwarc'h-Hen et se continue par une suite non interrompue d'imitations dont le progrès semble avoir atteint son apogée au commencement du XII^e^ siècle. De 1079 à 1137 la Cambrie eut pour chef

Griffith-ap-Conan. On dit que ce prince passionné pour les traditions de sa race les fit rassembler et rédiger en prose sous le titre de *Mabinogion*.

Ce mot *Mabinogion*, qui est le pluriel de Mabinogi, est considéré comme signifiant *enfances*, c'est-à-dire *récits*, que les parents font aux enfants, nom analogue à celui du livre qui contient les traditions scandinaves, l'*Edda* ou Arrière-grand'mère car ces deux recueils contiennent également les contes que fait à l'homme primitif sa mère, la Nature, alors que, tenant à elle par ses artères, il converse avec elle, qu'il lui parle, qu'il entend sa voix, qu'il la personnifie et la considère comme une fée. C'est peut-être au même mot *Mabinogion* que se rattache le vocable de la Reine des fées, que les Anglais appellent la *Reine Mab*.

Les *Mabinogion* nous ont été conservés dans deux principaux manuscrits, l'un du XIII^e^ siècle, de la bibliothèque d'Hengurtz, l'autre du XIV^e^ connu, sous le nom de *Livre rouge d'Hergest*, est maintenant au collège de Jésus à Oxford. C'est sur ce dernier manuscrit qui n'est vraisemblablement qu'une copie du premier, que lady Charlotte Guest a travaillé pendant douze ans, de 1837 à 1849, afin d'en donner une édition anglaise qui a fait connaître à l'Europe ce merveilleux recueil « la perle de la littérature galloise, l'expression la plus complète du génie kymrique. » Déjà de 1801 à 1807 un paysan gallois, Owen Jones, avait consacré sa petite fortune, amassée par quarante ans de travail, à publier un ouvrage qui est encore aujourd'hui l'arsenal des antiquités celtiques. Ce recueil, intitulé *Archéologie galloise de Myvir*, renferme la plupart des *Triades* réunies aux poésies des bardes kymris de Grande-Bretagne.

Merlin, que les Cambriens appellent Myrdin, personnage mystérieux et multiple, barde, héros enchanteur, devin et prophète, est la figure autour de laquelle se concentrent la plupart des traditions galloises. On raconte que Merlin, ayant tué son frère par mégarde, devint fou de douleur et se réfugia dans une forêt. Là il composa des poésies dans les intervalles de son délire. Maintenant Merlin dort sous une pierre dans la forêt. S'il est mort, c'est la faute de sa compagne qui l'a fasciné. Nouvelle Dalila, elle voulut éprouver sa puissance et demanda au sage le mot fatal qui pouvait l'enchaîner et détruire sa vertu. Lui qui savait tout n'ignorait pas non plus l'usage qu'elle devait en faire. Mais le vertige de la passion est irrésistible. Il lui dit ce mot suprême et pour lui complaire, se coucha lui-même dans son tombeau.

En espérant et en attendant le jour de la résurrection de Merlin, la grande nation celtique chante et pleure...

Merlin est considéré comme étant le premier auteur des prédictions auxquelles s'associèrent tous les autres bardes. Ces prophéties ne furent pas restreintes au seul pays de Galles; elles s'étendirent aux autres contrées celtiques, y furent acceptées et chacune en fit l'oracle de ses destinées.

Le thème ordinaire des prédictions de Merlin est l'annonce d'une résurrection future de la nationalité bretonne. Cette résurrection s'accomplira par le retour d'Arthur qui doit reparaître et affranchir les Celtes. Les Saxons croient qu'il est mort; ils se trompent. Arthur vit et attend son jour. C'est là ce qu'on appelle l'*Espoir breton*. Arthur était primitivement le nom porté par une divinité guerrière. Au VI^e^ siècle un chef illustre, nommé également Arthur, dé-

fendit les Gallois contre les Saxons et, après avoir remporté un avantage signalé près de Bath, il mourut dans la gloire de son dernier triomphe. On déifia le héros ; on confondit l'homme et le dieu, on en composa un seul et même personnage pour en faire dans le pays de Galles, aussi bien qu'en Bretagne, le symbole de la liberté nationale.

Ces grandes espérances que faisaient briller les oracles de Merlin, ces promesses de l'Angleterre reconquise par la race bretonne furent longtemps un ferment d'excitation qui souleva le pays de Galles contre les Anglais. Aussi les bardes ne furent-ils pas à l'abri des persécutions. Le roi Edouard les fit pendre en masse. Dans les premières années du xv^e^ siècle un chef gallois, Owenn Glendover, insurgea une dernière fois son pays contre l'Angleterre. Sa défaite fut le dernier coup porté à la poésie des bardes. Ils reprirent encore leurs conciliabules mais ils furent sans portée politique.

§ 3.

Le bardisme en Irlande [1].

Nulle part, si ce n'est dans la Bretagne française le sentiment celtique n'a eu une action si forte qu'en Irlande. A l'heure même où nous écrivons ce qui trouble l'Angleterre, c'est le cri éternel sans cesse répété de la nationalité

1 La meilleure partie de ce qui suit sur les bardes d'Irlande et d'Ecosse est une analyse ou un extrait des travaux d'Ampère. *Histoire littéraire*, t. I^er^.

vaincue. Elle en appelle toujours et toujours au grand principe dont les Celtes étaient si jaloux : une répartition à peu près égale de la propriété.

En Irlande, le bardisme est très ancien ; si l'on en croyait les traditions, il y aurait eu des académies avant Jésus-Christ. En tout cas, dès l'origine le barde a eu sa place marquée dans l'organisation primitive de la tribu irlandaise.

Le poète irlandais n'a pas le caractère prophétique inhérent aux bardes gallois. C'est dans le passé que vit ce peuple. C'est au souvenir de l'antique gloire d'*Erin* que ses fils se consolent.

Les vieilles lois irlandaises s'occupent du barde comme la loi galloise. La harpe du barde était, en Irlande, un objet important aussi bien que dans le pays de Galles ; elle faisait partie des insignes de la puissance royale. La harpe d'O'Brien a joué un rôle politique dans l'histoire irlandaise ; au XI^e^ siècle, cette harpe fut portée à Rome ; elle resta dans les mains des papes jusqu'au XVI^e^ siècle. Rome, dans l'intervalle la confia à Henri II, comme un signe de son droit sur l'Irlande ; l'Irlande devait se soumettre au possesseur de la harpe et de la couronne d'O'Brien. Puis cette harpe fut envoyée de Rome à Henri VIII, comme défenseur de la foi ; on sait qu'il ne mérita pas longtemps ce titre. C'est depuis cette époque seulement que l'Irlande a une harpe *pour armoiries et pour symbole*.

« Les bardes irlandais choisissent rarement les actions des hommes de bien pour sujet de leurs éloges ; mais celui qu'ils trouvent le plus désordonné dans sa conduite, le plus dangereux et le plus désespéré dans tout ce qui constitue la désobéissance et la rébellion, ils le rehaussent et le

glorifient dans leurs rythmes ; ils le vantent au peuple et le proposent aux jeunes gens comme un modèle à imiter. » Ce qui est coupable dans un ordre légitime devient vertu chez un peuple opprimé. Les premiers chrétiens ont été des révolutionnaires.

Avec le temps les bardes irlandais ont été remplacés par des mendiants aveugles chantant de vieilles chansons, et en composant de nouvelles ; menant, dans une sphère moins élevée, une vie assez analogue à celle des anciens bardes, allant demander l'hospitalité aux petits propriétaires, aux fermiers, au lieu de s'asseoir à la table des rois du pays.

« C'est ainsi qu'en Grèce il y a encore aujourd'hui des chantres mendiants et aveugles comme Homère. On trouve en Irlande de pareils personnages jusqu'à une époque fort rapprochée de la nôtre ; on en cite plusieurs qui ont vécu dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle ; tel fut Carolan (1670), Cormac (1708). Le dernier qui ait eu quelque renommée est un certain Maguire qui, en 1736, résidait à Londres, près de Charing-Cross. » Sa maison était très fréquentée, dit M. Walker, et sa rare habileté à jouer de la harpe était un attrait de plus ; le duc de Newcastle et quelques-uns des ministres venaient le visiter. Un soir on le pria de chanter des airs irlandais : ils étaient plaintifs et solennels, et comme on lui en demandait la cause, il répondit que ceux qui les composaient étaient trop profondément affligés du sort de leur patrie pour pouvoir en trouver d'autres ; mais, ajouta-t-il, délivrez-la des fers qui pèsent sur elle, et vous n'aurez plus à nous reprocher la tristesse de nos chants. On s'offensa de cette effusion de cœur ; sa maison fut désertée peu à peu, et il mourut le cœur brisé.

« Ce pauvre aveugle, musicien, chanteur, poète, et si fidèle au culte et aux douleurs de sa patrie, est le dernier barde de l'Irlande [1].

§ 4.

Le bardisme en Ecosse.

Ossian. Macpherson. L'Irlande et l'Ecosse se disputent Ossian.

C'est de l'Ecosse que nous est venu le nom du barde le plus célèbre, le nom d'Ossian. Ossian, suivant la tradition, naquit au IIIe siècle; il était fils d'un roi nommé Fingal, barde lui-même.

Ossian devenu vieux, est un guerrier aveugle, « le dernier de sa race, se levant dans la nuit parce qu'il a entendu les armures de ses pères frémir aux murs de la salle abandonnée ou leur voix se plaindre dans les vents, détachant sa harpe suspendue près de son bouclier, et chantant dans les ténèbres, aux murmures du torrent, les exploits de son père, la mort de son fils, les hauts faits de sa jeunesse, les joies et les combats des jours qui ne sont plus [2]. »

Au dernier siècle le tombeau d'Ossian fut déplacé par les Anglais. La pierre monumentale d'Ossian se trouvant dans la ligne d'une route militaire, le général Walde la fit enlever; on trouva dessous des restes humains avec douze fers de flèche. Les montagnards indignés vinrent, au

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. Ier.
2 Id., *Ibid.*, t. Ier.

nombre d'environ quatre-vingts, les recueillir et ils les emportèrent au son de la cornemuse dans un cercle de larges pierres, au sommet d'un roc, dans les déserts du Glen-Amon occidental. La pierre, entourée de quatre autres plus petites et d'une espèce d'enclos, garde le nom de Cairn na huseoig (tombeau de l'hirondelle) [1].

Le caractère de la poésie ossianique est une mélancolie vague; c'est comme l'écho des plaintes inarticulées des mers du Nord. On se souvient que nous avons dit que les Gaëls n'avaient que des notions religieuses fort confuses et que la corporation et la religion des druides devaient être attribuées aux Kymris. Dans la Haute-Ecosse les clans appartiennent à la famille gaëlique. De là peut-être ce vide religieux qui s'est rempli de fantômes; point de ciel mais des nuages, point de divinités mais des ombres.

Deux graves discussions se sont élevées au sujet des poèmes d'Ossian. L'une concernant leur authenticité, l'autre touchant le pays qui les a vus naître. Voici, au sujet de leur authenticité, ce que l'on peut établir. En 1760 Macpherson se fit réciter les poésies d'Ossian par les montagnards qui les chantaient. Il les écrivit à mesure qu'elles se déroulaient devant lui.

Toutefois, afin de les rendre accessibles au grand public, qui ignore la langue gaëlique, idiome fort difficile à apprendre, il traduisit et publia en anglais les chants qu'il avait recueillis.

Cette publication excita un enthousiasme universel. Mais la Roche tarpéienne était près du Capitole. De sérieux

1 J. Logan.

critiques soupçonnèrent une odieuse mystification ; ils crurent en découvrir les preuves et lancèrent dans le monde une accusation qui démontrait, presque jusqu'à l'évidence, que Macpherson avait dupé les admirateurs du prétendu Ossian, lequel n'était autre que Macpherson lui-même, auteur et éditeur de ces poésies.

Dans l'intimité de ses amis, l'inculpé se justifia de l'insigne mauvaise foi qu'on lui prêtait. Mais, en même temps, intérieurement flatté sans doute de ce qu'on le reconnût capable d'une si belle création, Macpherson ne réfuta ni publiquement ni catégoriquement l'accusation portée contre lui. Il se contenta de remettre à la Highland Society d'Edimbourg ce qui lui restait des textes originaux qu'il avait traduits en anglais, et il reproduisit en gaëlique le premier travail qui avait paru en anglais.

Tel fut le principe d'une polémique, peut-être sans exemple, dans laquelle des maîtres comme Villemain, Fauriel, Ampère n'ont pas hésité à prononcer que Macpherson était coupable d'une double imposture : d'abord d'avoir fait une copie falsifiée, et ensuite sur cette copie anglaise d'avoir créé un original menteur. A la suite de ces grands juges en littérature, presque toutes les histoires littéraires de la France ne mentionnent Ossian qu'en l'appelant l'*habile mensonge de Macpherson*. L'on admire comment un Napoléon, un Lamartine et tant d'autres génies ont pu se laisser séduire par cette ruse ingénieuse. Les grands hommes, paraît-il, ont dans les matières d'esthétique un sens à part, une sûreté de coup d'œil que n'ont pas toujours les érudits, qui ne jugent pas, mais qui contestent. En matière de critique il ne suffit pas d'être instruit, il faut encore être artiste.

En Allemagne, on a fait justice de ces suppositions qui accumulaient falsifications sur falsifications. On sait d'une manière positive que les poésies d'Ossian ont existé à l'état de collection avant que Macpherson les eût rassemblées et éditées. On a retrouvé dans la bouche des montagnards écossais plusieurs des morceaux publiés par Macpherson, entre autres *la fameuse invocation au soleil*, l'un des passages dont on se croyait le plus autorisé à nier l'authenticité. Nous ajouterons que l'homme qui eût été capable de s'élever et de se tenir à une telle hauteur de conception n'aurait pu, de ces régions sublimes, descendre et s'abaisser à de pareilles jongleries.

La seconde question est de savoir si l'Irlande ou l'Ecosse est la patrie d'Ossian. « L'Irlande, dit Ampère, dispute à la Calédonie son barde. L'Irlande réclame Ossian et Fingal et il paraît que l'Irlande a raison. Si Fingal et Ossian ont vécu quelque part, c'est dans Erin..... Les poésies irlandaises ont un caractère un peu moins indéterminé que les chants calédoniens; elles semblent tenir de plus près à la réalité. C'est en se transplantant, en se dépaysant dans les montagnes d'Ecosse que ces traditions natives de l'Irlande ont perdu sur un sol étranger leur consistance et leur physionomie, et sont devenues elles-mêmes vaporeuses et vagues comme les brumes de leur nouvelle patrie, et comme les ombres qui les habitent. » Les poésies irlandaises dans lesquelles figure Ossian, ont conservé à leur manière le souvenir d'un moment remarquable de la destinée des bardes; le moment où les bardes eurent à lutter contre le christianisme qui venait leur disputer l'âme et l'imagination des peuples. Ce conflit curieux est indiqué naïvement dans un

dialogue touchant, bien que parfois burlesque, entre Ossian, le barde par excellence, et saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande ! [1]

« Ici comme en Ecosse, Ossian a survécu à tous les rois, à tous les héros, avec lesquels sa glorieuse vie s'est écoulée. Son père, son fils sont morts ; tous ses amis sont morts ; et voilà qu'on veut dans ses derniers jours lui faire adopter une croyance nouvelle. Le vieux barde est obligé de se soumettre ; seulement il murmure, il se plaint que sa force soit épuisée, qu'il ne puisse mettre à la raison ceux qui l'ont converti un peu malgré lui, qui le font jeûner, qui le fatiguent de leurs psalmodies et de leurs cloches, auxquelles il préfère ses hymnes guerriers. Ossian témoigne énergiquement sa mauvaise humeur à saint Patrice. Saint Patrice, en missionnaire habile, prie d'abord Ossian de lui faire entendre ses chants ; Ossian profite de cette politesse du saint ; il récite les hauts faits de sa jeunesse et les exploits de Fingal. Patrice, alors, lui dit brutalement que Fingal est en enfer. — Si les héros de mon temps vivaient, reprend Ossian, ils le tireraient d'enfer malgré Dieu. Mais crois-tu donc que Dieu traite de la sorte le magnanime Fingal ? Eh bien, Fingal est meilleur que lui ; car si ton Dieu était prisonnier, il le délivrerait [2]. »

Quelle qu'ait été l'origine des poésies ossianiques, il est certain que le bardisme a subsisté dans les montagnes d'Ecosse jusqu'au milieu du siècle dernier.

Les chefs des clans écossais s'entouraient de leurs bardes

1 Miss Brooke, *Relicks of Irish poetry*.

2 Ampère, *Hist. litt.*, t. 1er.

au XVIII^e siècle, comme le pouvaient faire les chefs gaulois aux époques les plus reculées. Mais le rôle que les montagnards écossais jouèrent dans les expéditions du prétendant amène la désorganisation du clan et en même temps de l'institution des bardes, qui en était une portion essentielle. Ainsi, au moment même où Macpherson rendait le nom d'Ossian à jamais célèbre, au moment où la poésie calédonienne était un objet d'admiration et d'engouement, la source de cette poésie tarissait pour jamais, et les derniers bardes mouraient de misère et d'abandon dans quelques villes ignorées de l'Écosse.

Les Highlanders ne seront bientôt plus que dans l'histoire et dans Walter Scott. On se met sur les portes à Edimbourg quand on voit passer le tartan et la claymore [1]. Ils disparaissent, ils émigrent; la cornemuse ne fait plus entendre qu'un air dans les montagnes : « Cha till, cha till, cha till, sin tuile. » Nous ne reviendrons, reviendrons, reviendrons jamais [2].

1 La claymore est une grande et large épée dont le nom même sert de cri de guerre aux Gaëls d'Ecosse.

2 Michelet, *Histoire de France*, t. I^er.

CHAPITRE VII

LANGUE DES CELTES.

Sommaire. — § 1er. Origine de la langue celtique. — Ses deux dialectes principaux. — Leurs destinées. — § 2. Mots celtiques qui sont entrés dans la langue française. — § 3. Analogie des idiomes celtiques avec la langue grecque et la latine. — § 4. Exemples de cette analogie. — § 5. Conséquences littéraires de cette analogie. — § 6. Influence capitale du celtique sur la syntaxe et l'esprit de la grammaire française. — § 7. Résumé des paragraphes précédents.

§ 1er.

Origine de la langue celtique. — Ses deux dialectes principaux. — Leurs destinées.

Bien qu'il faille distinguer soigneusement les langues celtiques des langues germaniques, il est certain que les unes comme les autres appartiennent à la grande famille indo-européenne qui comprend le sanscrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes germaniques et les idiomes slaves.

Autant qu'il a été permis à l'auteur de le constater, ce serait, parmi les langues vivantes, le slave, et en particulier le dialecte tchèque parlé en Bohême et en Moravie, qui aurait le plus d'affinité avec le celtique. Nous avons relevé dans la Bohême un certain nombre de monosyllabes celtiques; les terminaisons d'un nombre considérable de mots ont une grande analogie avec les terminaisons celtiques.

Les noms des villes et des fleuves ont souvent la même étymologie. Enfin plusieurs coutumes populaires qui semblent druidiques se sont perpétuées en Moravie et en Bohême.

Toutefois, nos observations démontrent moins une parenté plus étroite entre la langue slave et la langue celtique qu'elles ne révèlent les traces de l'occupation de la Bohême par les Celtes-Boïens. En effet, les dénominations mêmes de Bohême et aussi de Bavière conservent encore aujourd'hui l'empreinte gauloise qui les a formées : « *Boëohiemum,* demeure des Boïens, Bavarois, Boïoarii, Boïobarii, Boïo-Warii. » Ce furent ces Gaulois danubiens qui, réunis aux Tectosages de Toulouse, pillèrent le temple de Delphes, conquirent l'Asie-Mineure et fondèrent en Phrygie le royaume des Gallo-Grecs [1].

Il y a dans la langue celtique deux dialectes différents : le dialecte gaëlique et le dialecte kymrique. Ces deux dialectes se sont conservés distincts et sont encore parlés : le celte gaëlique, en Irlande et en Ecosse ; le celte kymrique, dans le pays de Galles et en Bretagne.

Cette diversité entre le dialecte kymrique et le dialecte gaëlique est merveilleusement exprimée dans cette locution des Bretons bretonnants (c'est-à-dire qui ne parlent que le breton), lesquels, lorsqu'on leur parle français, disent encore : Je ne parle pas gaël. « No lavaret galek. »

De nos jours, un incident remarquable a prouvé que, malgré la séparation séculaire des Bretons et des Gallois, la langue qu'ils parlent n'a subi aucun changement essentiel :

1 Amédée Thierry. *Histoire d'Attila,* t. 1er.

A la fin de décembre 1859 un navire anglais fit naufrage sur la presqu'île de Quiberon. L'équipage fut sauvé et conduit à Sarzeau, près de Vannes. Aucun des naufragés ne savait le français, mais parmi eux se trouvait un Gallois ; il comprit le langage des Bretons, leur parla le sien et servit d'interprète à ses compagnons.

Depuis la conquête de la Gaule par César, quarante-neuf ans avant Jésus-Christ, jusqu'à l'établissement des Francs sous Clovis, au v^e^ siècle, la langue celtique survécut en Gaule, résista à la puissance d'une civilisation plus avancée et aux efforts des agents romains appliqués à extirper les restes de la nationalité. Au v^e^ siècle, nous voyons que le celte est encore autorisé pour la rédaction des testaments. Au vi^e^ siècle, Sidoine Apollinaire écrivait à un ami : La noblesse de ce pays *commence seulement* à déposer les écailles de l'élocution gauloise (*squammas celtici sermonis*), mais à cette époque le triomphe complet du christianisme, et surtout l'affectation que mirent les chefs germains à employer la langue et à suivre les habitudes romaines portèrent un coup décisif au celtique. Sous cette pression la langue des aïeux dut ployer et céder. Elle recule et, comme un fleuve refoulé vers sa source, elle se replie jusqu'en Armorique. Toutefois, en se retirant, elle laisse après elle dans les villes, et surtout dans les campagnes un sédiment fécond, un limon qui imprégnera la langue vulgaire, appelée langue d'oïl, laquelle sera un jour la langue française.

§ 2.

Mots celtiques qui sont entrés dans la langue française.

Dans cette composition de la langue française, l'idiome celtique a fourni un nombre de mots assez restreint. La plupart sont des monosyllabes et s'appliquent plus généralement à des objets usuels. Nous citerons : banc, bec, bac, bouc, botte, coq, cotte, drogue, parc, pièce, pot, quai, rue. Beaucoup de termes celtiques ne se retrouvent plus que dans les locutions tout à fait vulgaires et sont presque de l'argot : caboche, gars, criquet, blaguer, celui-ci vient du gaëlique blagk, souffler, se vanter ; goguenard du kymri gogan, satire, moquerie. Quelques-uns ont pris une acception commune, dru, brusque ; plusieurs sont méprisants ou injurieux : badaud, fou, sot, glouton, grognon, truand, *baragouin*, du breton bara, pain, et guin, vin, de ce que celui qui ne sait que les mots pain et vin dans une langue la baragouine, c'est-à-dire l'altère de manière à la rendre inintelligible.

« Beaucoup de noms de villes comme Verdun, Châteaudun, Issoudun, Loudun proviennent du celtique *dun*, qui s'est conservé dans le français *dune*, et qui veut dire élévation. *Nant*, eau courante, a donné son nom au pays de Nantes. Il en est de même de *ven* ou *van*, montagne qui se retrouve dans Morvan, mot purement celtique qui signifie la grande montagne, comme le Morven d'Ossian, et aussi dans Cravan, Cévennes, etc. *Dor*, courant d'eau, a formé le nom de plusieurs rivières : la Dore, la Doire, la Durance, la Dordogne. » Le nom de la ville de Genève et celui de

Gênes sont celtiques. Ce nom est composé de *'gen,* bouche, et *ev,* eau ; nom qui convient également à deux villes dont la situation est analogue, l'une étant placée à l'extrémité d'un lac, l'autre au fond d'un golfe.

§ 3.

Analogie des idiomes celtiques avec la langue grecque et la latine.

Un phénomème des plus utiles à observer est la frappante analogie des idiomes celtiques avec la langue grecque et la latine. De sorte qu'une foule de mots français, qui paraissent sortis du grec ou du latin, pourraient bien tirer leur origine du celtique et devoir lui être rapportés. Les linguistes les plus compétents constatent cette concordance. Un grand nombre n'en cherchent pas l'explication. Plusieurs n'y aperçoivent que l'effet du principe en vertu duquel les langues se forment d'après une certaine loi nécessaire. D'autres enfin y voient, avec plus d'apparence, le résultat du long séjour des Grecs et des Romains dans la Gaule.

Cependant cette dernière solution est insuffisante, car une langue étrangère se mêle à la langue indigène, en proportion du nombre de ceux qui l'apportent dans le pays. Or, en tous cas, les Gaulois ont été cent fois plus nombreux en Gaule que les Grecs de Marseille et les Romains de la conquête. Cicéron s'écrie : que Marseille, la Grecque, est assiégée par la barbarie gauloisé. « Peu nombreux, traversant le pays avec défiance, et seulement pour les besoins de leur commerce, les Grecs différaient trop des Gaulois pour s'unir intimement à eux. Il en était d'eux comme des

Anglo-Américains à l'égard des sauvages, leurs voisins. Ceux-ci s'enfoncent dans les terres et disparaissent peu à peu, sans participer à cette civilisation disproportionnée, dont on avait voulu les pénétrer tout d'un coup. [1] »

L'action de Rome est plus directe, elle a laissé une trace plus marquée dans les mœurs et dans la langue vulgaire. Il est certain que les gens distingués du midi des Gaules parlaient le latin de préférence. Quant à la masse du peuple, il est difficile de supposer que les Romains aient envahi la Gaule en assez grand nombre pour lui faire abandonner l'idiome national. On peut même ajouter que les Romains étaient peu nombreux, relativement à la population gauloise et que, de plus, enfermés dans les villes et dans les quartiers de leurs légions, ils doivent avoir eu peu de rapports avec les cultivateurs et les colons dispersés dans les campagnes.

Un témoignage nous arrive de bien loin qui ne laisse aucun doute sur le fait que nous voulons prouver ici, à savoir: que les Gaulois, pendant plusieurs siècles, conservèrent leur langue en dépit de la conquête romaine, et cela même dans les villes. Nous voulons parler de ces Gaulois, de Toulouse, établis en Asie-Mineure. Ils régnèrent en maîtres depuis le Bosphore jusqu'à la Syrie, imposèrent de lourds tributs aux rois et aux républiques jusqu'au jour où Attale I^er^ mit un terme à la toute-puissance des Gaulois et les défit dans une grande bataille.

Ces Gaulois, chassés des rives de l'Archipel, se réfugièrent dans l'intérieur des terres. Il en fut d'eux à peu près comme des Français dans l'Amérique du Nord qui, maîtres

1 Michelet, *Hist. de France*, t. I^er^.

un moment d'immenses régions, durent se concentrer dans les froides plaines du Canada, où ils conservèrent pieusement les mœurs et le langage de la mère patrie. Ainsi les Gaulois, cantonnés dans la partie de l'Asie qui prit leur nom, *dans la Galatie,* gardèrent pendant de longs siècles, malgré l'occupation romaine, l'empreinte de leur nationalité. *Saint Jérôme raconte* que de son temps, c'est-à-dire *au* IVe *siècle de l'ère chrétienne, on parlait la même langue à Ancyre et à Trèves!* Donc, dans une des villes de la Gaule les plus soumises à la civilisation romaine, et malgré cette influence, on avait conservé l'usage du celtique aussi parfaitement que dans la Galatie.

Enfin, si les termes dont nous parlons étaient entrés du grec ou du latin dans la langue celtique, ils auraient dû pénétrer simultanément dans les autres langues romanes, telles que l'italien et l'espagnol. Or, ils en sont également absents. Puisque la source grecque ou latine n'a pu apporter ces mots aux langues purement romanes, quel est donc le principe qui les aurait fournis à la langue française, si ce n'est l'idiome où l'on en retrouve encore les racines, à savoir l'idiome celtique ?

Ce dernier argument nous semble l'un des plus concluants en faveur de ce fait que nous voulons mettre en lumière : à savoir qu'il y a entre la langue celtique et la langue grecque et la latine une similitude primordiale, une origine commune qu'il faut aller chercher dans le sanscrit, et qui explique comment ces trois langues ont conservé, sous leur dissemblance extérieure, un fonds commun et de notables affinités.

§ 4.

Exemples de cette analogie.

Pour faire ressortir cette analogie, on a mis en regard le texte du premier vers de l'Enéide, le *Fiat lux*, grec et latin, avec les mots celtiques qui traduisent ces deux phrases. Et l'on a trouvé que les mots gallois et irlandais reproduisent les expressions grecques et latines. En sorte qu'il n'y a pas un homme illettré en Irlande, en Ecosse, dans le pays de Galles ou en Bretagne qui ne comprenne :

Arma virumque(ac) cano Trojæ qui primus ab or.
Gaëlique: Arm agg fer can pi pin fra or.
Kymrique: Arvau ac gwr canwyv Troiau cw priv o or.

Fiat lux et(ac) lux facta fuit.
Gaëlique : Feet lur agîg lur feet fet.
Kymrique: Tydded lluch a lluch a feithied.

Γενήθητω φάος και ἐγένετο φάος.
Gaëlique : G'ennet pheor agg genneth pheor.
Kymrique: Ganed fawdd ac y genid fawdd.

De plus, on a établi qu'un grand nombre de mots français, à la faveur de leur physionomie classique, ont été attribuées à la langue latine. Mais ces mots appartiennent, selon toute apparence, aux idiomes celtiques. Car, non seulement on les retrouve dans le breton qui, à la rigueur, pourrait les avoir reçus des Romains, mais encore ils existent dans le gallois et dans les dialectes de l'Irlande et de la Haute-Ecosse. Or, il est impossible que ces contrées loin-

taines et séparées de la Gaule, même avant la conquête romaine, aient emprunté simultanément ces mots à une source qui leur était inconnue. Enfin si le vocable français est plus semblable à la racine celtique qu'au latin, il nous semble que l'étymologie ne sera plus douteuse.

On cite les exemples suivants :

Français.	*Breton.*	*Gallois.*	*Irlandais.*	*Latin.*
Bâton			batta	baculus
Bras		braich		brachium
Carriole	karr.		carr.	currus
Chaîne	chaden		caddan	catena
Chambre	kambr.			camera
Cire			cur	cera
Dent		dant		dens
Glaive	glaif			gladius
Haleine	halan	alan		halitus
Lait		laeth	laith	lac
Matin	mintin		madin	matutinus
Prix	prîz	pris	pris	pretium
Sœur	c'hoar	c'houaer	seuar	soror

Dans ces exemples et dans une foule d'autres, le mot français ressemble beaucoup plus au celtique qu'à l'étymologie latine. Pour confirmer et établir l'étroite parenté du celtique avec le latin et le grec, on fera encore remarquer que le celtique a le même système de déclinaison ; ainsi 1° des noms féminins en *a*, dérivés du sanscrit, comme *rosa*, ἡμέρα ; 2° des noms masculins en *os*, dont le génitif est en *i*, le datif en *u* et en *e*, l'accusatif en *en*, et qui font en οι le nominatif pluriel, comme *dominus* et λόγος ; 3° une

déclinaison avec les cas indirects du pluriel en *ibo* et en *abo*, rappelant *abus* et *ibus*, *duabus*, *sororibus*. En un mot, dit M. A. Loiseau, je crois qu'on ne saurait rien trouver dans la grammaire celtique qui soit contraire à la fois aux grammaires de Lhomond et de Burnouf.

§ 5.

Conséquences littéraires de cette analogie.

Nous avons insisté sur cette harmonie préexistante, parce qu'elle aide à résoudre un problème important, à savoir comment la langue française, à la différence des autres langues romanes, n'a pas été métamorphosée par le latin, mais seulement modifiée. Elle n'a pas accepté passivement des mots et des formes, mais en les recevant elle les a digérés et appropriés à son génie propre ; elle les a animés de son mouvement intime en vertu d'un ressort, d'un mécanisme et d'un moteur qui étaient déjà en elle, avant l'influence latine.

Par là aussi, nous comprenons comment le génie français, tout en relevant de l'antiquité et en lui étant conforme, est cependant un génie indépendant. Il suit les Grecs et les Latins, mais sans en porter la livrée ; c'est un familier et non un domestique.

C'est ainsi que l'on peut, *à la rigueur* (nous disons à la rigueur), avoir un style parfaitement français sans s'être formé à l'école d'Athènes ou de Rome. Les femmes qui ont illustré les lettres françaises en sont une preuve éclatante. La plupart ignorent le latin ; Madame de Sévigné est une

exception. Bien plus, au moyen âge, alors que les premiers pas de la langue, encore dans l'enfance, auraient dû être guidés et soutenus par la langue latine, si cette dernière avait été seule la nourrice du français, à cette époque, les meilleurs écrivains sont des hommes étrangers aux études latines. Villehardouin, Joinville et Commines n'étaient point des latinistes. Cependant l'esprit et le style de ces vieux écrivains gaulois sont si conformes au génie français qu'il n'a péri de leur langue vigoureuse que l'orthographe, dit M. Nisard, et qu'après tant de changements survenus dans la syntaxe et le vocabulaire, la lecture en est relativement facile. Au contraire, les auteurs lettrés de ce temps-là, les latinistes manquent de vie et de naturel. Leur phraséologie est presque inextricable. Tels se présentent à nous Christine de Pisan, Alain Chartier, Olivier de la Marche. Peu d'écrivains ont été plus admirés de leur vivant et plus vite oubliés après leur mort.

Boileau lui-même n'attribue-t-il pas la chute de Ronsard à la trop grande similitude de son langage avec le grec et le latin ?

> Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses *grands* mots le faste pédantesque.

§ 6.

Influence du celtique sur la syntaxe et l'esprit de la grammaire française.

Si les idiomes celtiques n'ont apporté que quelques mots à la langue française, ils ont par contre agi puissamment

sur les principes de l'élocution, sur la prononciation, sur la syntaxe et l'esprit même de la grammaire.

Pour la prononciation, le français a reçu du celtique le son u comme dans rue ; tous les autres peuples latins prononcent ou ; l'e très ouvert : succès, mère, père ; l'e muet : je chante ; le j pur, inconnu au reste de l'Europe : jour, jamais ; les deux sons mouillés de l'l et de l'n, comme : bataille, fille, montagne, digne ; l'n nasal : Morvan, brigand, grognon. Tous sons étrangers au latin.

Notre syntaxe tient du celtique plusieurs lois principales, lois d'après lesquelles l'arrangement est tout autre que dans la construction latine. Nous voulons parler de l'ordre direct des membres de la proposition : sujet, verbe, attribut. Viennent encore du celtique l'emploi des prépositions de et à, pour obtenir les cas de la déclinaison ; la double négation *ne-pas*, et en séparant les éléments par le verbe : *je n'ai pas ;* la formation du passif par le verbe être : je suis aimé. Les Celtes n'avaient pas de forme passive, etc., etc.

Une quantité d'idiotismes, d'expressions et de tournures sont celtiques : *faire faire, venir de partir, être en train de, manger du pain, vous autres,* etc. ; les locutions *beau-père, belle-mère, belle-fille,* etc., sont des traductions du celtique. Enfin la similitude naturelle du celtique avec le grec et le latin est si grande que, parmi les philologues, les uns attribuent au celtique certains caractères, et que les autres assignent ces mêmes caractères au grec et au latin. Par exemple, la formation du pluriel par s, le t euphonique aimera-t-il ? Qui décidera dans la divergence des opinions, si nous tenons ces formes du celtique, du grec ou du latin ?

§ 7.

Résumé des paragraphes précédents.

Pour résumer les paragraphes qui précèdent nous dirons que l'ibère et le germain ont fourni des mots à la langue française. Le grec et le latin ont instruit, cultivé cette langue ; ils en ont été les nourriciers et les éducateurs. L'action du celtique a été génératrice. Non seulement le Celte a fourni un certain nombre de termes dont l'origine est incontestable ; mais encore l'étymologie d'une foule de noms que l'on croit être grecque ou latine se rattache plus étroitement à la racine celtique et lui appartient. Enfin les mots ne sont pas la vie d'une langue, ils n'en sont que les aliments. Or, ce que nous avons reçu des Celtes ne se borne pas à la partie matérielle du langage ; cet héritage s'étend surtout à ce qu'il y a de plus vital dans une langue, aux procédés de l'élocution, à l'esprit de la langue. En un mot, le celtique nous a légué ce que peut, seule, transmettre une mère, le mouvement et la vie ; l'âme du Français est une âme gauloise.

Nous avons ajouté que le latin n'a ni expulsé ni absorbé la langue des Gaulois, mais que cette dernière s'est maintenue en partie, et a réagi dans sa combinaison avec la langue romaine. Que, du reste, il y avait entre les deux idiomes une affinité, une sympathie antérieure à leur rencontre qui devait faciliter le phénomène d'une action réciproque. Il n'y a donc eu ni combat, ni victoire, ni défaite ; mais union, fusion, contraction, action et réaction, en un

mot *alliage,* comme entre deux métaux constitués pour se souder et s'amalgamer ensemble.

Dans la longue élaboration de la langue française, ce n'est pas le latin qui a donné sa forme à l'idiome primitif, au celtique ; mais celui-ci a été la base chimique qui a pénétré et travaillé la masse latine. Le français n'est pas du *gaulois latinisé,* mais plutôt du *latin gallicisé.* La langue française n'est pas un latinisme, mais un ingénieux et merveilleux *gallicisme,* lingua gallica !

Que l'on n'objecte pas qu'une si petite cause n'a pu produire un si grand effet. Ce n'est pas à son volume que l'on mesure les vertus d'un agent chimique, c'est à son action sur les corps avec lesquels il est mis en contact. Quelques gouttes de ferment suffisent pour soulever plusieurs mesures de farine et leur donner une forme. Or, l'élément celtique, si minime qu'il ait été, était un levain assez puissant pour agir sur la masse ibérienne, germanique et latine, apportée dans la composition de la langue française.

En effet, nous l'avons vu, nul élément ethnologique n'est plus réfractaire à l'assimilation, et en même temps nul n'a, au même degré, le don de l'expansion et de la diffusion que la race celtique. C'est un arbre dont le tronc inébranlable reste immobile, tandis que sa sève exubérante coule et se répand par le monde !

Il a fallu dix siècles aux Angles, aux Saxons et aux Normands pour réussir à maîtriser et à contenir l'infime portion des Celtes du pays de Galles et d'Ecosse.

Depuis dix siècles aussi, la grande Angleterre, qui a colonisé le monde, martelle la petite Irlande. L'émeraude des mers n'est pas malléable. On ne l'assouplit pas, on la brise.

Ses fragments volent en éclat, et maintenant les débris de ce peuple vont former en Amérique une nouvelle terre celtique, pendant que la mère patrie, la vieille Irlande, garde le foyer des aïeux, et aux bords de ses lacs balance encore en pleurant le berceau vide des espérances gaëliques.

Des rapports, tantôt pacifiques, tantôt guerriers ont, durant treize siècles, établi une communion perpétuelle entre la Bretagne et la France. Voilà plus de trois cents ans que les liens d'une même patrie, que les nœuds étroits de l'égalité et de la fraternité rattachent le peuple breton à la nation française. Malgré cela, le gui sacré croît sur le chêne, l'enlace de ses verts rameaux, le couronne de fleurs sans perdre sa vie propre ; la Bretagne est unie à la France, et cependant elle reste toujours la Bretagne bretonnante.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Pourquoi cette langue et cette nation gallo-romaines ont-elles pris le nom de langue et de nation françaises.

Cette langue gauloise ou gallo-romaine est appelée la langue française, bien que personne assurément ne songe à la faire dériver de l'idiome parlé par les Francs. Nous nous appelons Français, quoique nous descendions des Gaulois ; enfin notre patrie c'est la France, encore que nous habitions la Gaule. En latin, Français se dit Gallus (Gaulois) ; la langue française, lingua gallica (langue gauloise), et France, Gallia (Gaule). Il suffit de s'entendre ! En apparence, il en est de ce nom de Français qui nous désigne, comme du nom de *gothique* qui s'applique au style ogival, bien que les Goths et l'ogive n'aient rien à faire ensemble.

Et tout cela, parce qu'au v^e^ siècle, à la faveur du malaise et des soulèvements causés par les exactions du fisc romain, quelques tribus franques sont venues de la Germanie expulser les provocateurs de Rome, suspendre la civilisation, et introniser deux races de rois fainéants ou débonnaires qui ont traîné en France le titre de rois à l'ombre des grands noms de Clovis et de Charlemagne, jusqu'à ce qu'au x^e^ siècle l'avénement des Capétiens vint sonner le réveil de

notre nationalité [1] et dissiper peu à peu les fumées de ce cauchemar féodal qui a pesé sur nous jusqu'au soleil de la Révolution.

L'appellation de Français est-elle donc illogique ? Soit, elle est illogique, mais elle est profondément juste et philosophique, car, seul, ce titre de Français était en droit et en mesure de décorer dignement notre langue, notre terre et notre nation.

En effet, ce ne sont pas les principes fatals de race qui font un peuple. Des éléments romains, allemands et celtiques, la longue élaboration historique a produit un composé tout nouveau. Le pain et le vin que nous prenons, en se décomposant, se transforment en une substance tout autre que du pain et du vin. Ils deviennent chair et sang, se distillent en une personne intelligente et consciente.

Echelle mystérieuse que gravit la brute pour monter jusqu'à l'homme, y saisir une âme et escalader le ciel !

Ainsi va la vie historique dans son commerce des races. Ainsi va chaque peuple se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des familles et des tribus. Aliments ethnologiques qui vivifient et développent un composé tout autre que les sucs qui l'ont nourri. Populations qui forment un peuple. Nationalités qui constituent une nation. Ibères, Germains, Romains et Gaulois, membres dispersés qui se rapprochent et se soudent en un corps, corps qui prend une âme, grande âme qui est la France !

1 L'empereur d'Allemagne, Henri IV, se plaignant à Louis le Gros de la violence du Pape, adressa sa lettre au *Roi des Celtes* (1119). C'était proclamer la véritable nationalité du royaume.

A cette grande âme, la conscience et l'équité des peuples ont donné ce nom de France, parce que tel était le nom de la fédération dont la valeur a sauvé le sol gaulois de toutes les irruptions barbares et créé la nation en fondant son unité. Car, que seraient devenues la civilisation et la France, si la framée des Francs et des Goths n'avait coupé court à l'invasion d'Attila dans les champs catalauniques ; si, de la race franque n'était sorti un Charles-Martel ,qui donnera à Poitiers le coup de massue au colosse mahométan ; si le Franc Charlemagne n'avait arrêté pour toujours le flot de la migration des peuples par la vigueur toute germanique de son bras et de son épée ? Ce sont bien les Francs qui ont sauvé et fondé l'unité du pays. Cette unité a reçu pour dénomination le nom de ses fondateurs : cette unité s'est appelée la France.

En effet, la France, ce n'est pas en particulier ni la Gaule, ni l'Aquitaine, ni la Provence. A aucune des parties cette appellation ne donne l'exclusion ni la prééminence. Elle exprime parfaitement cette unification, cet anéantissement de l'esprit provincial, cette absorption de la vie individuelle dans la vie générale qui fait de notre nation une personnalité dont tous les membres sont étroitement solidaires. « Le Gascon éprouve ce qui afflige la Flandre ; le Bourguignon jouit ou souffre de ce qui se fait aux Pyrénées ; le Breton, assis au rivage de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient aux bords du Rhin [1]. » En France, la première, la seule gloire est d'être Français.

N'était-ce pas un singulier privilége de posséder un vo-

1 Michelet, *Histoire de France*, t. II, liv. III.

Universitas
BIBLIOTHECA

cable patronymique, capable d'associer et de confondre en une seule famille des parentés si éloignées ? Si jamais la monarchie austro-hongroise parvient à constituer son unité, quel sera le nom historique qui pourra couvrir ce magnifique gouvernement ? Quel sera le mot de ralliement, également cher à tous, dans lequel Allemands, Hongrois, Polonais, Tyroliens et Bohêmes entendront l'écho de leur héroïque passé, se reconnaîtront pour frères, parce qu'en invoquant tous ce seul et même nom, ils auront souffert, combattu et triomphé ensemble ?

Ce nom de Français qui n'apparaît distinctement que vers la fin du XIV^e^ siècle, c'est haletants et courbés comme des bêtes de somme, que les pauvres serfs, qui furent nos pères, l'ont apporté jusqu'à nous. Dans leurs luttes pour les franchises, dans les vexations du seigneur, les angoisses et les valeureux efforts de tant de générations martyres, ce nom a reçu un baptême de sang et de gloire qui le rend à jamais ineffaçable, illustre et sacré !

C'est pour nous faire la France une et indivisible que ces travailleurs intrépides ont essuyé leurs fronts, relevé leurs bras tombant de lassitude, repris haleine et courage en saluant dans l'avenir l'orient d'une mère patrie dont tous les enfants, Provençaux ou Normands, Picards ou Bretons, seraient indistinctement des Français.

A nous, les fils de ces ouvriers de la première heure, de garder intact le nom, le trésor d'affranchissement et d'honneur que leurs rudes mains nous ont transmis. Le sang et les larmes dont ils l'ont payé disent assez que ce n'est pas un jouet !

Avec une nation, résultante prodigieuse de tant d'évé-

nements, fusion, combinaison de tant d'éléments divers, la même opération a substitué à cinq idiomes : grec, latin, ibère, gaulois et germain ; à vingt dialectes de provinces ; à la langue d'oc et à la langue d'oïl, un seul langage, qui fût l'interprète de la pensée nationale, la voix du corps tout entier, le verbe unique de la grande âme.

Cette parole, il a fallu quinze siècles pour la formuler, l'épurer, la fortifier, l'assouplir et la régler ; en faire la langue la plus policée, la plus gracieuse et la plus flexible que parlent les humains.

Elle sera tour à tour d'une profondeur effrayante dans Pascal, d'une précision géométrique chez Descartes, d'un héroïsme farouche dans Corneille, d'une sensibilité de femme dans les vers de Racine, sublime, comme le vol de l'aigle, sur les ailes de Bossuet, douce et coulante, comme le miel, sur les lèvres de Fénelon, éternellement comique dans le sourire de Molière, mordante et caustique comme l'acide dans le sarcasme impitoyable de Voltaire, foudroyante dans les éclats de Mirabeau, vibrante comme la fanfare, rapide comme l'épée, dans les ordres du jour d'un Napoléon, chez tous et pour tous claire, limpide et transparente à l'égal de l'eau de roche.

Langue des causeurs, langue des tribuns, langue des diplomates, langue des rois, elle est productrice dans tous les genres, universellement féconde comme le pays qui la parle.

Pays dont le sol inépuisable laisse échapper les produits variés de toutes les zones. Terre promise où les nouveaux venus boivent l'oubli de la terre natale, où les fleuves s'en vont doucement à l'Océan, en quittant comme à regret des

rivages si fleuris. Terre bénie que les proverbes étrangers assignent à Dieu comme son séjour de délices parmi les hommes : « Er lebt wie unser Herr Gott, in Frankreich. » *Il vit comme Dieu, Notre-Seigneur, en France !*

CHAPITRE IX.

LES IBÈRES.

Sommaire. — Leur antiquité. — Leur langue. — Mots basques entrés dans la langue française. — Fragment de poésie ibérienne.

La race ibérienne formait autrefois un grand peuple. Elle colonisa la péninsule à laquelle elle a donné son nom de Péninsule Ibérienne. Elle posséda l'Aquitaine, et ces Basques ou Vasques y ont laissé pour souvenir le nom de Gascogne (Vasconia). Enfin elle occupa la Sardaigne, la Corse et la Sicile. Maintenant cette race se réduit à la population basque, laquelle vit dans certaines parties des Pyrénées françaises, et dans quelques provinces du nord de l'Espagne.

Les Ibères sont probablement le peuple le plus ancien de l'Europe. Cette probabilité repose sur ce que les monuments les plus reculés signalent leur présence, sans que aucun ne mentionne leur arrivée. En second lieu, depuis un temps immémorial, les Ibères se trouvent établis à l'ouest de toutes les autres nations, c'est-à-dire au bout de l'Europe. Troisièmement, une particularité de leur langue est que le mot Vasco, Basque, signifie homme, et que le mot atzea (étranger) veut dire : *ce qui est par derrière*. Si les

étrangers étaient derrière le peuple ibérien, c'est que celui-ci marchait le premier.

Un Montmorency disait à un Basque : Savez-vous que nous datons de mille ans ? Et nous, reprit le Basque, nous ne datons plus.

Refoulé de l'Aquitaine en Espagne, au IXe siècle, ce peuple fonda le royaume de Navarre. Nos rois se sont appelés rois de France et de Navarre. C'était une belle expression des origines primitives de la population française comme de la dynastie.

Tout ce qu'on sait des Ibères prouve leur vivacité, leur agilité merveilleuse. La pétulance des Basques, aussi bien que des Gascons, est proverbiale. Leur rapidité à la course est fameuse et justifie le dicton : *Courir comme un Basque.* La langue ibérienne était très compliquée, comme celles des peuplades non civilisées. Elle s'appelait Euscara ou Escuara. Cet idiome a laissé quelques mots communs au basque et au français tels que : Ennui, aisé, vague, bis (noir). Le nom de la ville de Bayonne signifie bonne vague.

La désinence des noms propres en *ès, ez, etz,* est ibérienne : Fernandès, Velasquez. Il en est de même des noms de lieux terminés en *ac :* Cognac, Rastignac, Salignac, Rufignac. Le *c* était la marque du pluriel. Or, les noms d'hommes et de lieux étaient pluriels.

Les Basques multipliaient par vingt ; telle est, en français, l'origine des locutions vieillies de quinze-vingt pour trois cent, de six-vingt pour cent vingt. Le nombre quatre-vingt est encore usité.

Sur la poésie des Ibères, nous ne trouvons chez les auteurs latins que quelques mots dédaigneux. Toutefois

Strabon parle de l'exaltation des Ibères, lesquels faisaient entendre le chant de victoire sur la croix où les Romains attachaient leurs prisonniers de guerre. Voici encore ce que dit cet auteur (66 avant Jésus-Christ). « Les Turditains sont les plus éclairés des Ibères. Ils connaissent l'usage des lettres et ils possèdent des monuments écrits d'une antique tradition, des poèmes et des lois en vers, *vieilles*, dit-on, *de six mille ans*. Les autres Ibères ont des langues et des alphabets différents [1]. »

De ce trésor de poésie, il ne nous reste qu'un fragment très curieux relatif à un siége que firent subir aux Ibères les armées d'Auguste. Voici ce morceau :

1.

Les étrangers de Rome
Veulent forcer la Biscaye, et
La Biscaye élève
Le chant de guerre.

2.

Octavien (est)
Le Seigneur du monde
Lecobidi
Des Biscayens.

1 Sur les Ibères, on lira avec le plus grand fruit le livre de G. de Humboldt, intitulé : *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der Baskischen Sprache. Berlin.*

3.

Du côté de la mer,
Du côté de la terre,
(Octavien) nous met
Le siége (à l'entour).

4.

Les plaines arides
Sont à eux ;
(A nous) les bois de la montagne,
Les cavernes.

5.

En lieu favorable,
Nous étant postés,
Chacun (de nous) ferme
A le courage.

6.

Petite (est) notre frayeur
Au mesurer des armes,
(Mais) ô notre arche au pain, vous
(Etes) mal (pourvue).

7.

Si dures cuirasses
Ils portent (eux)

Les corps sans défense
(Sont) *agiles*.

8.

Quand un de nous
Eux tuent,
Quinze d'eux
(Sont) détruits.

9.

(Mais) eux (sont) nombreux et
Nous petite troupe.
A la fin nous faisons
Amitié.

CHAPITRE X.

LES GRECS.

SOMMAIRE. — § 1er. Fondation de Marseille. — Constitution, caractère, mœurs et littérature de cette colonie grecque. — § II. Expansion de la culture grecque dans les Gaules après la conquête des Romains. — Gaulois célèbres formés par cette culture. — § III. Influence de la civilisation massaliote sur les coutumes, la langue et la littérature de la France moderne. — Génie oratoire des Français méridionaux, descendants des Massaliotes.

§ I.

Fondation de Marseille. — Constitution, caractère, mœurs et littérature de cette colonie grecque.

Il y a deux mille quatre cents ans, alors que tout l'Occident était encore plongé dans les ténèbres de la barbarie les plus épaisses, l'auréole de la civilisation grecque vint resplendir sur notre littoral méditerranéen.

Six siècles avant Jésus-Christ, des Phocéens, partis de l'Asie-Mineure, vinrent s'établir sur les côtes de la Provence, et y fondèrent *Massalia*, dont le nom subsiste encore, à peine altéré, dans celui de *Marseille*.

Les Phocéens de Marseille avaient eux-mêmes été précédés en Gaule par les Phéniciens. L'Hercule de Tyr avait, à une époque fabuleuse, fondé Nîmes et Alesia,

près de Semur. Les Doriens succédèrent aux Phéniciens. Ils furent à leur tour supplantés par les Ioniens de Phocée qui, ainsi, ne survinrent qu'en troisième lieu. Les Massaliotes établirent sur les côtes de la Gaule un certain nombre de cités : Agde, Antibes, Hières, Monaco, Nice (Nix) *la ville de la victoire*. Plus tard, l'amitié des Romains enrichit Marseille, aux dépens de la population du midi de la Gaule. Elle leur donna Arles, Nîmes et des territoires ; de telle sorte que les possessions de la colonie grecque s'étendirent des Bouches du Rhône jusqu'à Lyon et jusqu'aux frontières de l'Auvergne.

Cicéron a loué Marseille par cette période magnifique : « Je ne te passerai pas sous silence, ô Marseille, toi, qui par la discipline et la gravité es supérieure, non seulement aux villes de la Grèce, mais encore à celles du monde entier ; toi qui, lointaine et séparée par la langue et par la culture de toutes les contrées que les Grecs habitent, réléguée aux *extrémités de la terre, assiégée par les flots de la barbarie gauloise*, es cependant si sagement gouvernée par la prudence de tes principaux citoyens, qu'il est plus facile de louer tes institutions que de les imiter. »

De cette culture si avancée, les temps qui précédèrent l'arrivée des Romains ne nous ont rien laissé. « Lorsque l'on visite Marseille, la plus ancienne ville de France, on est surpris de ne pas rencontrer de ruines ; il en a été de la littérature grecque de Massalie comme de ses arts, elle n'a pas laissé de traces [1].

[1] Ampère. *Hist. litt.*, t. Ier.

Elle ne nous a légué qu'un nom, c'est le nom de Pythéas. Pythéas était un Grec qui, quatre cents ans avant Jésus-Christ, s'aventura sur les pas des Phéniciens dans l'Océan, et s'avança vers la région boréale de l'Europe, vers la lointaine et mystérieuse Thulé. Le navigateur phocéen a eu dans l'antiquité la réputation d'un menteur achevé. Si les Grecs du Péloponèse, par les pompeux récits de leurs exploits, donnent souvent à penser qu'ils ont été les *Gascons* de l'antiquité, est-il bien étonnant qu'un Grec de la Provence se soit fortement ressenti du voisinage de la Garonne! Après bien d'autres, Lamothe-Levayer s'est moqué au dix-septième siècle de Pythéas. Il le compare à un certain moine qui disait être allé si loin, si loin, qu'arrivé au bout du monde, à un endroit où le ciel touche à l'Océan, il avait été obligé de baisser la tête pour passer.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que la critique réhabilite ou condamne définitivement les récits de Pythéas, celui-ci a le mérite d'avoir révélé, au Midi étonné, l'existence et la poésie du Nord. Ses relations merveilleuses excitèrent vivement les esprits, et produisirent une quantité d'ouvrages d'imagination.

Après l'invasion romaine, Massalie incorporée à l'empire romain, n'ayant plus de rôle politique à remplir, se livra entièrement au négoce et à la culture des belles-lettres, des arts et des sciences. Mais l'opulence créée par le commerce, l'élégance des habitudes, les raffinements d'une civilisation poussée si loin, qu'elle faisait préférer Marseille à Athènes, étaient autant de circonstances qui devaient amollir les mœurs des Massaliotes. En tout cas, ce n'est pas l'austérité de cette ville qui aurait donné naissance à la phrase

proverbiale que les Romains adressaient aux amis des plaisirs : « Allez à Marseille ».

§ 2.

Expansion de la culture grecque en Gaule, après la conquête des Romains. — Gaulois célèbres formés par la culture grecque.

Une culture si brillante était trop en disproportion avec l'état quasi sauvage des Gaulois, pour que ceux-ci aient pu en profiter, l'apprécier et la comprendre. Cette lumière subite et trop vive dut les éblouir, les aveugler même, plutôt que les éclairer.

A la vérité, il semble bien que quelques druides étendirent leurs connaissances en s'appliquant à l'étude de la littérature grecque. Il est même avéré par un passage des commentaires, que les Gaulois, qui n'avaient point de caractères alphabétiques, empruntèrent les lettres grecques pour écrire. Mais, somme toute, la Gaule était encore pareille à une terre inculte, qui a besoin de plusieurs défrichements avant de se laisser pénétrer et fertiliser par le soleil et la rosée. « L'épée de César creusa le sillon où germèrent les idées des Grecs [1]. » En effet, à partir de la conquête romaine, la civilisation grecque s'insinue et s'infiltre rapidement dans la Gaule. Dès ce moment, les Gaulois du Midi fournirent à Rome ses grammairiens, ses avocats, ses romanciers et ses artistes. La rhétorique et la grammaire firent toujours la gloire littéraire de Marseille.

1 Demogeot, *Histoire de la littérature française.*

Le premier rhéteur qui tint école à Rome, fut le Gaulois Gniphon. Il eut César pour élève, et Cicéron pour auditeur. Le romancier Pétrone, dont le style est si pur, et dont les peintures le sont si peu, naquit à Marseille.

Nous pourrions encore citer les poètes Valrius Caton, surnommé la sirène latine ; Varron Atacinus, dont Horace fait l'éloge ; le plus grand acteur de l'antiquité, Roscius.

Terminons par Domitius Afer, homme dont le talent immense reflète bien les aptitudes oratoires des Marseillais, mais dont l'effrayante immoralité révèle encore mieux la dégradation de la Rome impériale. On l'appelait l'*avocat du crime*. Le tour de force d'éloquence et de bassesse qui lui conserva la vie l'a immortalisé. Quand Caligula vint l'attaquer en plein Sénat, au lieu de défendre sa vie, Domitius Afer ne parut occupé que du talent de celui qui l'accusait, il tomba ravi aux pieds de son adversaire couronné, avec les marques de l'admiration la plus profonde. L'à-propos de cette improvisation de lâcheté sauva Domitius. La vanité de l'empereur désarma sa férocité.

Par ce qui précède, on voit que les milices romaines frayèrent la voie à l'influence grecque. Les soldats de César ont élevé la chaussée sur laquelle la Grèce, s'avançant dans l'intérieur de la Gaule, répandit les arts et les idées jusque dans les profondeurs de ce pays barbare.

En sorte que, de même que les Latins tirèrent de la Grèce leur propre civilisation, ainsi la France moderne reçut, par l'entremise de Rome, la civilisation de la Grèce. A partir de ce moment, Rome fut, en Gaule, conquérante par les armes, les lois et la langue ; la Grèce, de son côté, y domina par la philosophie et la culture. Ces deux facteurs

étant donnés, il résulterait que notre langue serait latine quant à l'étymologie, et grecque quant à l'esprit.

§ 3.

Influence de la civilisation massaliote sur les coutumes, la langue et la littérature de la France moderne. — Génie oratoire des Français méridionaux descendants des Massaliotes.

Il s'agit maintenant de déterminer dans quelle mesure les traditions de Marseille ont influé sur les coutumes, la langue et la littérature de la France. Il est impossible, en effet, que l'esprit français, surtout celui des provinces méridionales, ne se soit pas un peu imprégné de cet air, de cette atmosphère que la Grèce a respirée si longtemps, et qu'elle a dû vivifier de son souffle suave et pénétrant.

On attribue au souvenir des Grecs plusieurs coutumes de la France : une sorte de danse exécutée aujourd'hui près de Briançon, rappelle la pyrrhique dorienne. C'est la *bacchu ber* (danse de Bacchus) [1].

Aux Grecs, remonte, dit-on, le charivari, concert ridicule, bruyant et tumultueux de poêles, de chaudrons, de sifflets, de huées, etc., qu'on donne aux ménages désunis ; aux femmes veuves et âgées, aux veufs qui se remarient, et aussi à des personnages qui ont excité un mécontentement.

Quant aux mots grecs transportés dans le français, il faut naturellement mettre hors de la question les termes

1 La Pyrrhique était consacrée à Bacchus.

scientifiques formés du grec, lesquels sont étrangers et postérieurs à la formation de la langue.

Les mots vulgaires du grec abondaient dans le provençal du moyen âge. On en a retenu quelques-uns dans le provençal de nos jours. Le plus curieux est peut-être arton, pour dire pain (ἄρτος).

Plusieurs de ces mots grecs et provençaux ont passé dans le français (ταπεινός) (bas, qui s'élève peu de terre) provençal, tapeinar, français, se tapir ; δειπνεῖν (festiner) provençal, déipnar, français : dîner, etc., etc.

Au chapitre des Celtes, nous avons parlé assez longuement des analogies particulières du celtique et du grec, pour ne pas revenir ici sur cette question. Tous les hellénistes ont été frappés de ces similitudes. Il n'est donc pas surprenant qu'en dehors des mots classiques formés du grec, un certain nombre de termes de marine, de commerce et d'expressions populaires, se retrouvent dans les deux langues. Le mât *d'artimon* (ἀρτέμων), golfe (κόλπος), bourse (βύρσα cuir), orgueil (ὀργίλος), politesse (πολιτεία) couper, copeau, (κόπτεῖν), entamer (ἐντέμνεῖν), aoriste (ἔνετέμον), moustache (μύσταξ).

Ajoutons à ces quelques citations, les mots amenés par le christianisme, lequel fut introduit en Gaule par des Grecs. Ces mots, l'Eglise les a fait passer également dans le latin. Tels sont entre autres : blasphémer (βλασφημεῖν), ange (ἄγγελος), diable, (διάβολος), église (ἐκκλησία), cimetière (κοιμητήριον). En grec, ce beau mot de cimetière a la consolante signification de dortoir, lieu où l'on dort.

L'influence du génie grec de Marseille est plus visible encore dans notre littérature. N'est-ce pas aux notes loin-

taines, mais vibrantes encore, que leur apportaient les traditions sonores de Marseille, que nos troubadours ont accordé la lyre provençale. On assure que l'*aubade*, chantée à l'aube du jour, est une réminiscence des anciens chants grecs, appelés chants du matin. Les pastourelles auraient leur origine dans les chants des pâtres grecs.

Il paraît certain que nous devons aux souvenirs classiques, laissés par la Grèce dans les imaginations populaires, tout un cycle épique de notre moyen âge : le cycle Alexandrin, dont les héros, Alexandre, Ulysse, Pâris, sont des personnages grecs.

M. Fauriel a reconnu dans le pèlerinage et les aventures de Raimond Dubousquet, seigneur provençal du onzième siècle, une réminiscence de l'histoire d'Ulysse. Le lieu de la scène, la condition et les sentiments des personnages sont changés ; les traits fondamentaux du récit subsistent ; Minerve est remplacée par sainte Foy, qui guide le héros et lui prédit son retour dans sa patrie. Ainsi qu'Ulysse, le seigneur Dubousquet est, durant trois jours, à la merci des flots ; il revient dans son castel qui est son Ithaque, se cache dans la demeure d'un paysan des environs, qui lui est resté aussi fidèle qu'Eumée au fils de Laërte. Là, il attend le moment de rentrer dans son domaine, usurpé, ainsi que sa femme, par un prétendant félon. Enfin il est reconnu dans un bain, à une blessure, comme Ulysse, par la fidèle Euryclée ; ce dernier trait appartient évidemment aux mœurs grecques et ne saurait avoir été imaginé au onzième siècle.

Ce n'est pas par la transmission savante des écoles que l'histoire d'Ulysse a pu se perpétuer en s'altérant ainsi, et

se mêlant à des légendes chevaleresques. On est donc obligé d'admettre que les contes grecs qui ont fourni la matière de l'Odyssée ont été se transmettant jusqu'au moyen âge, de siècle en siècle, et de nourrice en nourrice, après que les Phocéens les eurent apportés de leur ancienne patrie, voisine de la patrie d'Homère [1].

Si éloignées que soient les sources de cette culture grecque, leurs eaux limpides ont filtré jusqu'à nous. Nos meilleurs écrivains y ont trempé et adouci leurs lèvres ; ils y ont rempli leur coupe. *L'atticisme*, voilà le cachet, l'empreinte grecque, dont chacun veut marquer son style. Racine n'a-t-il pas retrouvé la mélodie de la langue de Sophocle et d'Euripide ? Le chant *du cygne de Cambrai*, Fénelon, n'a-t-il pas toute la sonorité et toute l'euphonie de la prose attique ? N'est-ce pas Minerve sous les traits de Mentor, qui lui a enseigné l'art de reproduire les formes et la grâce de l'épopée d'Homère ? La Bruyère, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, André Chénier, Châteaubriand, le doux Lamartine, n'ont-ils pas une phrase harmonieuse, cadencée et nombreuse qui eût charmé les échos de l'Ionie ?

Mais ce sont surtout les traditions oratoires des rhéteurs de Massalie que le Midi de la France a continuées. C'est toujours le pays des beaux parleurs, et aussi des princes de la parole. La Provence, à elle seule, a nourri l'éloquence de Massillon, de Mascaron, de Fléchier, de Maury, de Mirabeau et des Girondins. Notre époque doit encore à la Provence Guizot, Thiers et Gambetta. Les fils des Pho-

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. I, ch. 5.

céens, assurément n'ont pas dégénéré. La Grèce peut les reconnaître avec fierté pour ses enfants et ses dignes héritiers !

CHAPITRE XI.

LES ROMAINS.

Sommaire. — § 1er. Conquête des Gaules par César. — Organisation des Gaules sous les empereurs. — Lyon, métropole des Gaules. — Au deuxième siècle, civilisation du midi de la Loire. — Pendant le troisième et le quatrième siècle, civilisation au nord de la Loire. — Chute de l'empire romain. — § 2. Perpétuité de l'influence romaine sur notre littérature, notre ordre politique, et notre organisation administrative. — La puissance spirituelle de la Rome chrétienne continue le rôle dominateur de la Rome antique.

§ 1er.

Conquête des Gaules par César. — Organisation des Gaules sous les empereurs. — Lyon, métropole des Gaules. — Au deuxième siècle, civilisation du midi de la Loire — Pendant le troisième et le quatrième siècle, civilisation au nord de la Loire. — Chute de l'empire romain.

« Tout chemin mène à Rome. » C'est le commun proverbe. Pour notre pays en particulier, ordre politique, administration, jurisprudence, coutumes, langue, religion, tout vient de Rome et y retourne. Notre littérature n'est pas exceptée ; dans toutes ses voies elle nous ramène à Rome d'où elle est partie. Rome a été notre grande éducatrice, notre université suprême, notre véritable *Alma mater*.

César, le premier, a dégrossi le bloc gaulois dans lequel l'empire devait tailler une société à son image. Le ciseau du conquérant était un glaive. Son fer a été impitoyable, mais il était bien trempé. Les entailles qu'il a faites sont toutes béantes, et les voies qu'il a tracées en pleine barbarie sont encore ouvertes. Ce sont toujours les routes que montent et descendent les peuples modernes.

César avait captivé la Gaule par les armes, Auguste l'enchaîna par les lois. Celui-ci ordonna les matériaux amoncelés par son oncle. Afin de créer une nation nouvelle, il choisit pour centre politique une cité nouvelle : Lyon, ville sans passé, hier encore, colonie de Vienne. Quatre routes principales partaient de cette capitale improvisée. Par ces larges trouées l'administration centrale, rayonnant et surveillant, semblait un œil sévère toujours ouvert sur toutes les Gaules. A Lyon, soixante cités gauloises érigèrent l'autel d'Auguste. A cet autel fameux, Caligula en personne institua ces jeux burlesques et terribles, ces combats d'éloquence, où le vaincu devait effacer ses écrits avec la langue, ou se laisser jeter dans le Rhône.

Ce fut encore à Lyon, que Claude, Gaulois par le hasard de la naissance, accorda solennellement aux habitants de la Gaule celtique le privilége de faire partie du Sénat. César en avait déjà ouvert l'entrée à la Gaule narbonnaise. A Lyon même a été retrouvé le discours prononcé par l'empereur à cette occasion. Nous le possédons dans son intégrité, gravé sur une table de bronze. C'est le premier monument authentique de notre histoire nationale, le précieux titre de notre admission dans le monde civilisé.

Le second siècle inaugura pour le midi de la Gaule un temps de culture et de paix. A cette époque furent érigés l'arc de triomphe d'Orange, les arènes de Nîmes, le pont du Gard, etc. Alors le Provençal Agricola, le beau-père de Tacite, soumit et civilisa la Grande-Bretagne. D'une famille de Nîmes sortit le meilleur empereur que Rome ait eu, le pieux Antonin, le père adoptif de Marc-Aurèle.

Du temps de Tacite, étaient déjà célèbres les écoles d'Autun qui s'élevaient entre le temple d'Apollon et le Capitole, et sur les murs desquelles on avait peint des cartes géographiques. Les Romains mêmes affluent aux écoles grecques de Marseille. En retour, les Gaulois formés à Nîmes, à Narbonne et à Bordeaux, passent les Alpes, et fournissent à la Ville ses médecins, ses rhéteurs et ses grammairiens.

Mais déjà la littérature païenne est réduite presque exclusivement à la rhétorique. Elle se débat encore, mais l'âme n'y est plus. C'est un cadavre fardé qui croit vivre. A partir de cette époque jusqu'au quatrième siècle, tous les défauts et toutes les qualités du beau parleur gaulois se retrouvent dans le genre de composition à la mode : le *Panégyrique*, sorte d'éloge académique des empereurs. Rien n'égale la platitude et la servilité raffinée à laquelle les auteurs de ce genre de discours ont abaissé la parole humaine. C'est au soleil, c'est aux astres, c'est aux dieux, que les panégyristes comparent invariablement leur maître; et c'est à leur maître qu'ils donnent infailliblement la préférence sur les habitants de l'Empyrée.

Au commencement du troisième siècle, la Gaule souffre cruellement de la licence des soldats. En outre, foulées

par l'impôt, les populations se tordent, épuisées sous le pressoir de la fiscalité romaine. L'oppression et la vexation augmentent. La désolation et la misère sont bientôt à leur comble. Rien de plus terrible que le tableau, laissé par Lactance, de cette lutte meurtrière entre le fisc affamé et les contribuables pressurés. Ils ne peuvent plus rendre : ils peuvent souffrir, mourir, mais non payer. Alors la fureur du désespoir saisit les serfs gaulois. C'est l'insurrection des Bagaudes. *Bagad,* en celtique, signifie : assemblement, troupeau. En effet, c'était bien un troupeau innombrable, insensé et furieux. La bête de somme longtemps couchée par terre, de lassitude et d'accablement, a bondi de douleur et de rage sous la cruauté des derniers traitements. Elle s'échappe effrénée, et se rue en aveugle contre ses maîtres. Pendant deux siècles, cette Jacquerie de l'antiquité va tout saccager. Les villes sont brûlées, les campagnes ravagées, tout Romain massacré, jusqu'à ce que l'empereur Maximin accable et extermine ces hordes vagabondes, ces multitudes indisciplinées.

A la fin du troisième siècle, le pays essaya de se séparer de Rome et de former un empire gallo-romain. Les généraux prennent la pourpre dans la Gaule. C'est l'ère des *trente tyrans*. La plupart de ces empereurs provinciaux furent de grands hommes.

L'avénement de Constantin inaugura une période de joie et d'espérance. La vue seule de la croix triomphante consolait déjà les cœurs. Il y eut de nouveau pour la Gaule un temps de prospérité, surtout lorsque Julien établit son séjour à Lutèce (Paris). Pour repousser les incursions des barbares, plusieurs empereurs se fixent dans

le pays et finissent par en faire le siége de l'empire. Cette présence des empereurs amène un développement de littérature assez considérable. La civilisation contenue jusque là dans la province du sud a brisé ses digues ; elle se répand à flots au nord de la Loire ; et, ce que fut la Gaule méridionale pendant les deux premiers siècles, la Gaule du Nord le fut durant le troisième et le quatrième siècle.

Jusque dans les parties les plus reculées les bourgades deviennent des villes. De tous côtés se dressent ces amphithéâtres, ces thermes, ces aqueducs que nous admirons encore. De telle sorte qu'à la fin du quatorzième siècle, l'on peut dire que, sauf les campagnes et quelques rares exceptions dans les villes, toute la Gaule était devenue romaine.

Cependant l'empire lui-même va périr. Cette décadence définitive est, en Gaule, le signal d'une dépopulation effrayante et de calamités sans exemple. Une inertie mortelle envahit tout le corps social. En vain les empereurs essayent de remettre sur pied cette masse gisant à terre, rien ne relève le peuple affaissé sous le poids de ses maux. « Ils n'implorent plus que la mort ou l'invasion des barbares. Ils appellent l'ennemi, disent les auteurs du temps, ils ambitionnent la captivité. »

Le Christianisme, à la vérité, était là ; mais il n'était pas venu pour soulager les souffrances du corps. D'ailleurs, qu'aurait-il pu restaurer ou édifier, avec des matériaux vermoulus, sur un sol qui s'effondre et se dérobe sous les pieds ? Cette société caduque doit dépouiller le vieil homme ; à un Dieu nouveau, il faut un peuple nouveau.

Viennent donc ces barbares que les Celtes invoquent comme des frères et des sauveurs ! Qu'ils inoculent leur jeunesse et leur sève dans les branches desséchées du grand arbre qui tombe. Rien d'essentiel ne sera anéanti car les nouveaux vainqueurs se soumettront eux-mêmes aux institutions des vaincus : ils vont les recueillir, les cultiver et les faire refleurir.

§ 2.

Perpétuité de l'influence romaine sur notre littérature, notre ordre politique et notre organisation administrative. — La puissance spirituelle de la Rome chrétienne continue le rôle dominateur de la Rome antique.

Ce que les Romains ont implanté en Gaule est impérissable. L'empire a disparu mais Rome est restée. Elle est restée avec sa langue, son esprit politique, et son ordre administratif. Désormais la langue vulgaire des Gaulois sera dite langue romane. Le français relèvera du latin, comme de son suzerain. Il sera difficile de bien pouvoir écrire français sans s'être formé chez les auteurs latins [1].

« Ce n'est pas ma faute, après tout, s'écrie Ampère, si César a conquis les Gaules, si le Christianisme les a trouvées latines, si les barbares ont été forcés de dépouiller leur propre idiome pour balbutier d'une voix rude la langue des

1 Je ne sais plus à quel académicien du siècle dernier quelqu'un demandait : « Comment pourrais-je former mon style ? — Lisez Cicéron, dit l'académicien. — Mais c'est en français que je veux écrire. — Oh alors, si c'est en français, lisez, lisez Cicéron. »

vaincus ; si l'unique culture du pays que nous habitons, jusqu'au douzième siècle, a été latine ; si le moyen âge, même après l'introduction de la littérature vulgaire, a continué l'usage du latin ; si à la Renaissance l'Europe a été latine encore une fois ; si, pour ce qui nous concerne particulièrement en France, le dix-septième siècle, averti par son instinct profond du génie de notre langue et de notre littérature, s'est refait presque complètement latin ; si enfin, à l'heure qu'il est, cette langue et cette littérature ont encore leurs racines les plus profondes, les plus intimes et les plus vraies, si je puis parler ainsi, dans le sol latin; ce sont des faits, des faits très importants, et tous concourent à prouver la nécessité de faire une étude approfondie de l'époque latine. »

Voilà pour la langue. Quant à l'ordre politique, « Telle est la force de cette organisation romaine, qu'alors même que la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les barbares sembleront près de la détruire, ils la subiront malgré eux. Il leur faudra, bon gré, mal gré, habiter sous ces voûtes invincibles qu'ils ne peuvent ébranler ; ils courberont la tête, et recevront encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi de Rome vaincue. Ce grand nom d'Empire, cette idée de l'égalité sous un monarque, si opposée au principe aristocratique de la Germanie, Rome l'a déposée sur cette terre. Cultivée par l'Eglise, accueillie dans la tradition populaire, elle fera son chemin par Charlemagne et saint Louis. Elle nous amènera peu à peu à l'anéantissement de l'aristocratie, à l'égalité, à l'équité des temps modernes [1]. »

1 Michelet, *Histoire de France*, t. I^er^.

Quant à l'ordre administratif, les évêques vont le prendre en main. Ces *inspecteurs généraux* (tel est le sens étymologique du mot évêque) veilleront au maintien de la hiérarchie, des règlements, et même des dénominations antiques. Avec le titre de comtes, ils seront les défenseurs de la cité, les sauveurs des libertés municipales. Les divisions des diocèses impériaux subsisteront dans les divisions des diocèses ecclésiastiques. L'universalité impériale est détruite mais l'universalité catholique apparaît. Ainsi les institutions ecclésiastiques seront les grand anneaux de la chaîne par laquelle l'ancienne civilisation se relie à la civilisation de nos jours.

La papauté, c'est-à-dire la souveraineté portée à la plus haute puissance, va occuper le trône du monde tombé en déshérence par l'expulsion des Romains. La capitale de l'univers matériel va devenir la capitale de l'univers spirituel. La Ville universelle deviendra la Ville éternelle. Dans un autre ordre de choses les papes vont poursuivre les conquêtes des Césars. La Rome catholique lancera ses milliers d'apôtres jusques aux contrées polaires, et la propagation de la Foi soumettra au joug de l'Eglise toute tribu et toute nation, afin que, jusqu'à la consommation des siècles, se réalise l'oracle sybillin qui assure un empire sans fin aux murs des sept collines. « Imperium sine fine dedi. »

Rome sera encore et toujours le but et le centre de l'humanité nouvelle. Charlemagne ira à Rome recevoir la couronne d'Occident. Les empereurs germains seront empereurs romains. Napoléon ne se croira le maître, si le pontife de Rome ne vient poser le diadème sur son front triomphant.

Enfin, n'est-ce pas la conscience de la toute-puissance qui a été donnée à Rome sur les peuples et sur les âges, qui a inspiré aux papes d'instituer cette solennité unique appelée le jubilé universel, par laquelle ils convoquent l'humanité tout entière à venir, de cent ans en cent ans, reconnaître et célébrer la perpétuité de la Ville éternelle ?

Là, dans une confiance sans pareille, Rome se proclame immortelle, et, à la face des peuples, affirme et solemnise son indestructible durée. C'est que là, en effet, et là seulement, au moment où sonne une heure de la vie du monde, les générations peuvent se retrouver contemporaines de tous les siècles. « Là, de station en station, du Colisée au Capitole, du Panthéon à Saint-Pierre, elles peuvent revivre toute l'histoire [1]. »

Après avoir posé cette pierre milliaire sur la route du temps l'humanité s'en va, et reprend sa marche vers la patrie céleste. Mais c'est encore les regards fixés et les mains étendues vers le siège de Rome, centre de leur foi et de leur espérance, que les fidèles suivent la voie qui les conduit à l'immortalité. Tant il est vrai que tout chemin mène à Rome, même le chemin du ciel et de l'éternité !

1 Michelet, Notes sur l'*Histoire de France*.

CHAPITRE XII.

LES GERMAINS.

SOMMAIRE : — § 1. L'invasion des barbares dans les Gaules. Les Goths, les Burgondes, les Francs. — Ces peuples étaient plutôt barbares que sauvages. — Influence qu'ils ont exercée sur le caractère et sur l'esprit de la nation française. — § 2. Action de l'idiome tudesque sur la formation de la langue française. — Termes apportés par les Germains, qui sont devenus des mots français. — § 3. La poésie germanique. — Mythologie. — Epopée. — Lecture : Rencontre de Hildebrand et de son fils Hadebrand. — § 4. Influence désastreuse des Barbares sur la littérature latine de cette époque. — Décadence des Barbares eux-mêmes.

§ 1.

L'invasion des barbares dans les Gaules. Les Goths, les Burgondes, les Francs. — Ces peuples étaient plutôt barbares que sauvages. — Influence qu'ils ont exercée sur le caractère et sur l'esprit de la nation française.

La corruption romaine, sous laquelle nous avons laissé la Gaule gisante comme sous un cadavre, va-t-elle donc dissoudre ou étouffer la vie sociale ? Non ; un déluge nouveau, le torrent des Barbares va venir balayer tant d'immondices et laver tant de souillures. A ce moment semblable à une marée montante, toutes les populations flottantes de l'Asie ondulent vers l'Europe. Durant quatre siècles elles se poussent de vague en vague ; parvenues

aux frontières de la Gaule, elles s'amoncellent contre cette dernière digue pour se déverser toutes ensemble dans notre pays et l'inonder. En effet, cette contrée, limite extrême de l'Occident, était le terme obligé de ces grandes marches de l'humanité : Vandales, Alains, Suèves, Goths, Burgondes, Francs, Sarrasins même, toutes les races viennent aboutir en Gaule et y trouver leurs destins.

C'est là que les peuples, accourus de toutes parts, vont se heurter dans un choc terrible ; c'est là que va se livrer ce duel prodigieux de la vie et de la mort, de la civilisation et de la barbarie, qui doit décider le sort du continent. Car n'est-ce pas une particularité remarquable de notre histoire que, entre toutes les autres, les deux plus grandes invasions de l'Asie en Europe, celle des Huns au cinquième siècle, et celle des Sarrasins au huitième, aient été repoussées sur notre territoire ? La framée des Francs sera l'instrument de la victoire pour le salut du pays et du reste de l'Europe. Aussi, la contrée dont ils ont sauvé la propriété et fondé l'unité, a-t-elle gardé le nom de France. Et jusqu'à nos jours, le nom de Franc est encore celui que les Orientaux donnent à tout Européen.

De tous les peuples qui envahirent la Gaule, trois nations seulement y ont établi des royaumes, et toutes trois appartiennent à la souche germanique. Ce sont : les Goths, les Burgondes et les Francs.

Les Visigoths, colonisés en Gaule, sous leur chef Vallia, en 418, occupèrent presque toute la partie méridionale du pays. Leur capitale fut Toulouse, jusqu'au moment où, sous Clovis, les Francs les contraignirent à transporter en Espagne le siége et le centre de leur empire.

Les Burgondes ont donné leur nom à la Bourgogne. Ils occupèrent nos départements de l'est et une partie des provinces rhénanes de l'Allemagne. Ce furent encore les Francs qui humilièrent ceux-ci, et les réduisirent à un rôle passif.

Ces fameux Francs ne vinrent que les derniers, et en petit nombre. Ils formaient une association de guerriers plutôt qu'une race.

L'action des conquérants germains n'a pas été la même dans toutes les parties de la Gaule. Du Rhin à la Somme, la conquête fut une invasion sans frein ni merci, qui ne respecta aucune des institutions gallo-romaines. De la Somme à la Loire, il y eut capitulation et entente avec le pouvoir municipal des évêques. De la Loire au Rhône, les Visigoths adoptèrent de suite un régime romain, concilié avec le gouvernement germanique ; et lorsque les Francs survinrent dans le Sud, et acquirent la prééminence dans cette région, ils durent respecter un état de choses invétéré et passé dans les mœurs.

Nous avons maintenant à examiner quels étaient ces peuples germaniques, et quelle influence ils ont pu exercer sur notre caractère, notre langue et notre littérature.

Malgré leurs nombreuses ressemblances, c'est à tort que l'on compare trop souvent les Barbares qui conquirent la Gaule avec les Sauvages du Nouveau-Monde. Les Sauvages ne paraissent pas perfectibles ; les Germains, au contraire frémirent d'émotion et de respect au premier contact de la civilisation romaine. Après la désorganisation du premier choc, les Goths et les Burgondes reconnaissent la lumière qui brille à leurs yeux, et au bout d'un demi-siècle le fier

Sicambre courbe docilement la tête, brûle ce qu'il a adoré, et adore ce qu'il a brûlé.

Les Sauvages n'ont jamais été civilisés. On ne peut en dire autant des Germains. Avant leur départ de l'Asie, ils jouissaient certainement d'une culture dont nous pouvons soupçonner l'harmonie et la grandeur. Les récits de Tacite, les traditions scandinaves et les lois barbares montrent même qu'ils avaient conservé de cette civilisation primordiale des restes considérables et des impressions profondes.

Pour juger équitablement le caractère et les qualités d'un peuple, il ne faut pas le prendre au moment où il s'est fait conquérant ; alors que pendant une longue période de migrations, d'invasions et de brigandages, il s'est créé une existence désordonnée et confuse dans l'emportement, la brutalité et le dévergondage de la guerre. Ce sont là des accidents, des crises dans l'existence d'un peuple ; et ce n'est pas son état normal. On ne serait pas juste envers les Germains si l'on attribuait au caractère teutonique l'astuce et l'emportement qu'ils ont déployés dans les rapines et les luttes de l'invasion.

Cependant il y a des degrés dans la barbarie aussi bien que dans la civilisation. Or, sous ce rapport, les trois peuples dont nous nous occupons étaient tout à fait différents à l'époque de leur irruption en Gaule.

Les Goths étaient les plus civilisés. Depuis l'empereur Valens (367) ils étaient chrétiens et ariens. Au quatrième siècle, leur évêque Ulfilas avait assisté à plusieurs conciles de l'Eglise romaine. Il tenait l'épiscopat de Constantin lui-même. Il avait traduit la Bible dans la langue gothique, et

avait approprié à cette langue un alphabet composé avec des caractères grecs, et quelques autres signes runiques qu'il affecta à certaines articulations particulières à l'idiome gothique. Les Burgondes étaient de même chrétiens et ariens ; c'étaient, en général, des hommes de métier. La modération de leur caractère offre des analogies avec le calme des Allemands de nos jours.

Les Francs n'étaient ni ariens, ni chrétiens, ils étaient vraiment barbares. Aussi, ne peut-on nier qu'ils n'aient, au commencement, désarticulé et détraqué le mécanisme de la société tombée entre leurs mains rudes et pesantes.

En retour, dans le commerce des Barbares, les vaincus prirent quelque chose de leur énergie. A la fin du quatrième siècle, après tant de misères et d'oppressions, les Gaulois étaient loin de ressembler à leurs pères si valeureux. Le courage romain lui-même était bien énervé. La jeunesse, la vigueur et l'intrépidité germaniques sont donc venues fort à propos pour raviver la vaillance presque éteinte des Gaulois et des Romains.

Nous avons vu que les Gaulois n'avaient qu'une faible notion de la liberté personnelle. Les Romains n'avaient apporté que l'indépendance des villes, la franchise municipale ; il manquait encore à la nation le sentiment de la liberté individuelle, ce sont les Germains qui en ont donné la conscience et le besoin. Nous voyons par l'histoire combien la personnalité a été puissante sous les rois Francs. Alors nous trouvons l'homme voulant, pouvant, agissant par lui-même ; l'homme comptant pour quelque chose, en tant que personne libre.

L'idée de la liberté est, dans notre pays, si bien liée à

la race des conquérants que le mot Franc est devenu synonime de liberté. Les *Franks de France*, cette expression usuelle qui voulait dire les hommes libres de la France, n'est point la signification primitive du nom de Frank : Frek, Frak, Frank, Frenk, Vrang, selon les différents dialectes germaniques, répond au latin féroce, fier, arrogant, intrépide. De là, l'apostrophe de saint Remy : *Fier Sicambre !*

Cette indépendance personnelle qui donne à chacun son autonomie, qui fait de chacun un maître chez soi, a eu en France pour suites malheureuses la féodalité et l'aristocratie qui en est une transformation. Dès les premiers jours, ce furent les guerriers franks qui entrèrent en lutte avec le pouvoir royal, et leur postérité n'eut de repos que lorsqu'elle se vit maîtresse dans cette lutte. Sa victoire fut l'avénement du régime de souveraineté privée, de subordination militaire et d'orgueil aristocratique, qu'on nomme le système féodal.

Ce système a toujours été sur le sol gaulois quelque chose d'étranger, d'hostile à notre nature ; un obstacle constamment combattu et repoussé par l'instinct populaire. Toute la nation, le roi en tête, ont fait une longue guerre à la féodalité. L'histoire de cette guerre, c'est l'histoire de France.

Les mots qui expriment les éléments constitutifs de la féodalité en donnent l'origine. Pour la plupart, ils sont germaniques : fief, maréchal, sénéchal, baron, etc. Le mot vassal, vasseur, celui qui relève du seigneur, vient de *fassen*, lier.

« En résumé, on voit que si les Barbares ont beaucoup

détruit ils ont laissé quelque chose à la place de ce qu'ils détruisaient. Ils n'ont pas été seulement le marteau qui brise ; ils ont été aussi la bêche qui remue la terre et la féconde, la herse qui l'écrase et fait lever la semence [1]. »

Nous terminerons ces quelques considérations sur l'influence morale et politique des Francs par la plus grave, en disant que la conquête des Barbares marque pour notre pays un moment décisif, l'instant mémorable qui finit les temps anciens et commence les temps modernes. La société, par l'apparition des Germains, est replongée dans le chaos, mais c'est un chaos fécond, d'où se dégagera une nouvelle création. Ou plutôt le mot création est ici impropre, car dans l'ordre intellectuel, aussi bien que dans la nature, rien ne se détruit, rien ne se crée ; tout se transforme. Cette mort apparente de la civilisation prépare une Renaissance. C'est un des jours historiques qui s'achève et un autre qui se lève. Toutefois, du soir au matin, il faut l'intervalle d'une nuit. Nuit épaisse, au sein de laquelle, du sixième siècle jusqu'à Charlemagne, on ne verra apparaître presque aucune lueur de civilisation. Temps silencieux pendant lequel sommeillent les intelligences. Sommeil réparateur qui prépare un glorieux réveil !

§ 2.

Action de l'idiome germanique sur la formation de la langue française. — Mots apportés par les Germains dans la langue française.

Si nous passons à l'influence que l'idiome tudesque a

1 Ampère. *Hist. litt.*, t. II.

exercée sur notre langue, nous trouvons d'abord que, bien que les vainqueurs aient fini par adopter la langue des vaincus, c'est-à-dire le latin rustique ou gallicisé, cependant l'antagonisme de la langue franque contre le latin a retardé la formation de la langue vulgaire. Il y avait quatre siècles que les Francs dominaient dans les Gaules, que Charlemagne et Louis-le-Débonnaire parlaient encore leur idiome national. Le premier s'efforça même d'en faire une langue littéraire et scientifique ; il écrivit une grammaire francique. Mais, en 911, à la cour de Charles-le-Simple, on n'entendait déjà plus les idiomes germaniques ; si bien que lorsque le duc de Normandie, Rollon, s'avança pour lui prêter serment de fidélité et prononça les deux mots : by Goth (par Dieu), tous les assistants se mirent à rire. Ce temps d'arrêt dans la croissance de la langue, loin de lui être nuisible, devait en rendre les organes plus musculeux et plus robustes. Dans le midi où l'action des conquérants a été moins sensible, où les langues germaniques ont eu moins de cours, la langue d'oc s'est formée plus tôt que la langue d'oïl ; mais en revanche la langue d'oc n'a pas eu la même fermeté que la langue d'oïl ; aussi est-elle tombée pour n'avoir pu résister aux étreintes du temps.

De plus, la rudesse d'accent des Germains a contribué à affermir notre prononciation, à lui donner un nerf qui l'a sauvée de la mollesse dont les autres langues romanes n'ont pas su aussi bien se préserver. Le tudesque a été comme un principe astringent dans la composition de notre langue.

Après le latin, à une grande distance il est vrai, ce sont

les idiomes germaniques qui ont donné le plus de vocables à la langue que nous parlons. On voit par là combien l'histoire littéraire correspond à l'histoire politique. Les deux peuples conquérants sont ceux dont les pas ont creusé les traces les plus nombreuses et les mieux marquées. On évalue à mille environ le nombre des mots français empruntés aux idiomes germaniques, sans compter les dérivés et les composés. Le français du moyen âge possédait beaucoup plus de termes d'origine tudesque. Un grand nombre est tombé en désuétude dans le vocabulaire actuel.

Les mots qui expriment des idées de guerre sont, la plupart, empruntés à l'idiome des guerriers conquérants. Le mot guerre, lui-même (de War), heaume [casque], (de Helm), rapière (Rappier), haubert (Halsberg), sabre (Säbel), bannière (Panier), fanion (Fahne), bourg (Burg), etc.

Les vaincus ont naturellement demandé à l'idiome des conquérants les termes qui expriment des idées sombres ou des objets désagréables : tuer (Tödten), haïr (Hassen), meurtre (gothique Maurthr, allemand Mord), haillon (Hader), grimace (Grimm), Gringalet (homme de peu, de Geringel, Gering).

Souvent les mots introduits dans le français ont été détournés de leur acception noble et ont été pris en mauvaise part. Land (terre), a voulu dire une terre non cultivée. Le nom poétique de coursier (Ross) est le synonyme d'un vieux cheval efflanqué, nom illustré par Rossinante, Buch (livre) est devenu bouquin, vieux livre. Herr (seigneur) deviendra hère et signifiera pauvre diable.

Dans ces curieuses modifications du sens des mots on surprend l'action d'une haine secrète qui s'attaque à la

langue des étrangers, et se plaît à infliger un sens défavorable aux mots que la conquête a introduits [1].

Des mots que l'on considère comme de l'argot viennent de l'allemand : tels sont chic (de Schick, tournure, façon), truc (de Betrug, tromperie), la schlague (de Schlag, coup), chaufliqueur, ouvrier maladroit (de Schuhflicker, savetier), loustic, farceur, (de Lustig, jovial).

Une foule d'autres expressions sont arrivées avec le courant des guerres du moyen âge. Les reîtres (Reiter) et les lansquenets (Landsknecht), les auront apportés dans leurs sabretaches (Säbeltasche) et ils les ont laissés dans les bourgs (Burg) qui les hébergeaient (Herbergen).

Ce serait à un épisode des guerres modernes que nous devrions le vasistas, sorte de guichet s'ouvrant à volonté pour voir ce qui se passe. Son nom vient de l'interrogation : Was ist das ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

Une étymologie intéressante donnée par de très bons auteurs, mais qui n'est pas incontestable, est celle de l'ogive que l'on écrivait autrefois augive, lequel mot viendrait de Auge (œil), parce que les arcs des cintres dans les voûtes gothiques forment des arcs curvilignes semblables à ceux du coin de l'œil.

§ 3.

La poésie germanique. — La mythologie. — L'épopée. — Souvenirs qu'elles ont laissés dans l'imagination populaire de la France.

Les nations germaniques ont eu à une époque très re-

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. II.

culée, et elles ont conservé très longtemps la possession commune d'un grand ensemble de légendes formant ce qu'on appelle un cycle.

Parmi ces légendes les unes sont mythologiques ; elles se rapportent aux dieux et aux croyances des Germains. Une autre partie est épique et se rattache aux héros nationaux.

Ces deux sortes de traditions sont contenues dans le livre de l'Edda, lequel se divise en deux parties : l'ancienne et la nouvelle Edda. Le mot même d'Edda signifie l'arrière-grand-mère, la bisaïeule. Ces traditions sont scandinaves.

Voici un court aperçu sur la mythologie germanique.

L'imagination des Germains avait été principalement frappée par les phénomènes naturels. En conséquence ils déifièrent les éléments. Ils adoraient les *Ases*, dieux de la terre, les *Vanes*, dieux des eaux et de la température, et les *Elfes*, divinités de la lumière et de l'air. Les géants et les nains symbolisaient les forces internes de la nature. Les trois Nornes sont, comme les Parques, les trois vierges qui président au présent, au passé et à l'avenir de chaque homme. Les devineresses qui prophétisaient à la naissance des enfants étaient aussi appelées Nornes. Ce sont les Nornes qui, de l'eau de la fontaine du passé, arrosent les racines de l'arbre Yggdrassil. Cet arbre, c'est le frêne immense qui croît à Asgard, et sur lequel poussent chaque jour les destinées humaines.

Les Ases seuls possèdent la plénitude de la puissance divine ; ils sont au nombre de douze et habitent la ville mystérieuse de Asgard. C'est là que tous les jours ils tiennent conseil et délibèrent sur le gouvernement du monde.

Le premier et le chef des Ases s'appelle Vuodan ou

Odin. Son palais est la Walhalla. Il y rassemble les âmes des guerriers tombés dans la mêlée. Ce sont les vierges des combats, les Valkyries, qui les cueillent comme des fleurs sur les lèvres expirantes des braves, et, comme une moisson, les apportent à Odin dans la Walhalla. Dans ce séjour se livrent chaque matin des assauts héroïques. A midi toutes les blessures sont guéries, et le soir tous se rassemblent autour d'un banquet superbe, présidé par Odin. Le lard du sanglier sahrimnir, la bière et l'hydromel réparent les forces des convives et les allument pour les luttes qui recommencent de plus belle au sortir du festin. La salle même du banquet est couverte de boucliers, des bois de lances en forment le parquet. Cinq cent quarante portes y donnent accès. Portes sublimes qui peuvent chacune laisser passer de front huit cents guerriers.

Tous les ans, à la tête de ses Elfes, de ses guerriers et de ses Valkyries, Vuodan chevauche à travers les airs. Il parcourt le monde en menant un grand fracas. Le souvenir de cette croyance a donné naissance à la légende de la *Chasse infernale* ou *sauvage*, la *Wilde Jagd*, tradition que l'on retrouve vivante en Allemagne et en Autriche. La montagne Herman'o Hogel, près de Vienne, est célèbre par sa prairie, le Jäger-Wiese, que parcourt ainsi le chasseur fantôme.

Le fils aîné de Vuodan est Donar ou Thor, le dieu du tonnerre. La reine des Dieux est Jördh, Hertha ou Bertha. Avec son époux Vuodan, elle fait le tour de la terre au solstice d'hiver. Alors avait lieu, en l'honneur de ces divinités suprêmes, la grande fête de Jul que Noël a remplacée. La tradition de la *Dame blanche* paraît se rattacher au souvenir de la déesse Hertha.

Cette mythologie, que nous avons à peine esquissée, si large et si grandiose, n'a pas laissé en France des vestiges aussi nombreux qu'on le penserait. Cela vient de ce que, parmi les Germains, les Francs paraissent avoir été un des peuples qui ont le moins conservé de leur origine. Séparés par une distance immense et entièrement isolés du berceau commun de leur race, ils en avaient plus que personne perdu les traditions.

Cependant on a relevé dans les expressions et dans les croyances populaires quelques traits des mythes germaniques. Le mot français drôle serait le mot tudesque *Troll*, nom des mauvais génies et des sorciers. De là son acception injurieuse : *un drôle*.

Le Elfen-Koenig altéré en Erlen-Kœnig, le Roi des Aulnes, aurait amené le personnage d'Arlequin. Ceci toutefois nous semble un peu forcé. La superstition des *loups-garous*, hommes qui courent la nuit, transformés en loups, tient aux plus anciennes traditions du Nord. C'est le *Var-Ulf*, l'*homme-loup* des Suédois, le Gar-Ulf scandinave.

La chasse aérienne d'Odin, la bande infernale ou sauvage, est une légende qui, en France aussi, existe dans beaucoup de lieux. Voici ce qu'en raconte J.-J. Ampère :[1] « Tout le monde a entendu parler du *grand veneur de Fontainebleau*. C'est un chasseur qui traverse la nuit la forêt de Fontainebleau avec un bruit affreux de cors et de chiens ; son apparition annonce de grands malheurs. Il apparut à Henri IV peu de temps avant sa mort, selon Péréfixe et les mémoires de Sully, et probablement, si on en croyait les

1 *Hist. litt.*, t. II, p. 128.

bûcherons de la forêt, il s'est montré la veille de l'abdication de Napoléon. Mais ce dont on ne se douterait guère, c'est que ce grand veneur n'est autre chose qu'Odin ; oui, Odin est le type primitif du personnage qui, d'altération en altération, a fini par devenir avec le temps le grand veneur de Fontainebleau. »

L'ÉPOPÉE.

Le centre de l'épopée germanique est Siegfried, l'Achille du Nord. Autour de sa destinée sont venus se grouper les personnages qui ont joué un grand rôle dans l'invasion des Barbares. C'est d'abord Ermanrick, le chef des nations gothiques, au moment où les Huns fondirent sur elles. A côté de ce nom s'est placé Attila, le *Fléau de Dieu*. Près d'Ermanrick et d'Attila est venu se ranger, par un autre anachronisme, Théodoric, le roi des Ostrogoths.

Ce cycle a subsisté dans des monuments composés en divers dialectes germaniques. Les plus célèbres sont les chants de l'Edda, les Niebelungen et un certain nombre de poèmes allemands qui ont été réunis pour la plupart sous le titre encyclopédique de Livre des Héros (Helden-Buch).

Ces traditions épiques existaient chez les Francs, puisque dans l'Edda une partie de l'action se passe au pays des Francs. Une autre preuve plus décisive est que l'on possède dans le dialecte francique un fragment d'épopée populaire dont les héros sont précisément les mêmes que ceux qui figurent dans le cycle germanique.

« Ce précieux témoin d'une ancienne rédaction du cycle germanique dans l'idiome des Francs a été exhumé de

notre temps. C'est M. Jacob Grimm qui a eu le bonheur de le découvrir sur la page blanche placée à l'intérieur de la couverture d'un manuscrit latin appartenant à la bibliothèque de Fulda. Le sujet du récit est une rencontre entre deux guerriers du cycle germanique, Hildebrand et son fils Hadebrand, qui se combattent sans se reconnaître.

LECTURE.

Rencontre de Hildebrand et de son fils Hadebrand.

« J'ai ouï dire que se provoquèrent, dans une rencontre, Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarrau de guerre, se couvrirent de leur vêtement de bataille, et par-dessus ceignirent leur glaive. Comme ils lançaient leurs chevaux pour le combat, Hildebrand, père de Hadebrand, parla. C'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement à son adversaire quel était son père dans la race des hommes, ou encore : « De quelle famille es-tu ? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil : car je connais, » guerrier, toute la race des hommes. «

» Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit : « Des hommes » vieux et sages de mon pays, qui maintenant sont morts, » m'ont dit que mon père s'appelait Hildebrand ; je m'appelle Hadebrand. Un jour il alla vers l'est ; il fuyait la » haine d'Odoacre ; il était avec Théodoric et un grand » nombre de ses héros ; il laissa seuls dans son pays sa » jeune épouse, son fils encore petit, ses armes qui n'avaient » plus de maître ; il s'en alla du côté de l'est... Mon père » était connu de vaillants guerriers : ce héros intrépide

» combattait toujours à la tête de l'armée ; il aimait trop à » guerroyer, je ne pense pas qu'il soit encore en vie. »

— « Seigneur des hommes ! dit Hildebrand, jamais du » haut du ciel tu ne permettras un combat semblable entre » des hommes de même rang. » Alors il ôta un précieux bracelet d'or qui entourait son bras et que le roi des Huns lui avait donné. « Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne » en présent. »

» Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit :

« C'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on » doit recevoir de semblables présents. Vieux Hun, tu es » un mauvais compagnon ; espion rusé, tu veux me » tromper par tes paroles, et moi je veux te jeter bas avec » ma lance : si vieux, peux-tu forger de tels mensonges ? » Des hommes d'un grand âge, qui avaient navigué sur la » mer des Vendes, m'ont parlé d'un combat dans lequel a » été tué Hildebrand, fils de Hérébrand. »

» Hildebrand, fils de Hérébrand, dit :

« Hélas ! hélas ! quelle destinée est la mienne ! J'ai erré » hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On » me plaçait toujours en tête des combattants ; dans aucun » fort on ne m'a mis les fers aux pieds, et maintenant il » faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, » m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meur- » trier. Il peut t'arriver, si ton bras te sert bien, de ravir à » un homme de cœur son armure, de dépouiller son cadavre : » fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le » plus infâme des hommes de l'est qui te détournerait de ce » combat dont tu as un si grand désir. Bons compagnons » qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous

» deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait,
» qui saura se rendre maître de deux armures. »

» Alors ils firent voler leurs javelots à la pointe tranchante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers ; puis ils s'élancèrent l'un sur l'autre : les haches de pierre résonnaient... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers, leurs armures étaient ébranlées, mais leurs corps restaient immobiles. »

C'est avec cette grandeur et cette simplicité digne d'Homère, qu'au moins une grande portion du cycle germanique était raconté dans l'idiome des Francs au VIII^e^ siècle. Il est très probable que ce morceau faisait partie des vieux chants nationaux que Charlemagne avait recueillis [1].

§ 4.

Influence désastreuse des Barbares sur la littérature latine de cette époque. — Décadence des Barbares eux-mêmes.

La littérature latine qui existait en Gaule à l'arrivée des Barbares fut profondément atteinte et altérée par le coup de l'invasion. La portion païenne de cette littérature n'était pas de force à tenir contre la barbarie, et celle-ci l'effaça en passant. La culture chrétienne résista un moment tant bien que mal, mais elle fut bientôt abaissée, foulée aux pieds, anéantie en apparence par la conquête, et c'est le triste spectacle qu'elle nous présente dans le VII^e^ et le VIII^e^ siècle. Toutefois il y avait en elle un principe de vie et d'avenir ; et après avoir été momentanément courbée par le flot bar-

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. II, ch. 3.

bare, elle se relèvera plus tard quand Charlemagne lui tendra sa main puissante.

Sous les Mérovingiens, les anciens foyers de la culture au nord, Autun et Trèves, ont terriblement à souffrir du voisinage des Francs et disparaissent presque entièrement. Au midi, Arles dans l'empire des Goths, Vienne et Lyon dans celui des Burgondes, jetteront encore quelque éclat. Lyon est appelée par Sidoine Apollinaire le *Gymnase du monde;* il dit aussi que la science a fixé sa demeure à Lyon.

De plus, il y avait encore en Gaule un assez grand nombre d'hommes entretenant le culte littéraire. Il suffit de citer Ausone, saint Paulin, Sidoine Apollinaire, Fortunat et Grégoire de Tours. Assurément, parmi les auteurs latins, ils sont bien les derniers et par la date et par le mérite. Cependant on ne peut refuser quelque sympathie et quelques regrets à ces derniers zélateurs des lettres antiques : « Les soleils d'automne sont pâles, mais on les contemple avec un charme particulier, parce qu'après eux il n'y a plus que l'hiver. » Ce rude hiver, pendant lequel tout est dépouillé et glacé, va durer plus de deux siècles.

Voici comment Augustin Thierry présente l'état des mœurs qui amena ce dépérissement de la littérature : « A vrai dire, il n'y avait chez les principaux chefs barbares aucun parti pris contre la civilisation ; tout ce qu'ils étaient capables d'en recevoir, ils le laissaient volontiers venir à eux, mais ce vernis de politesse rencontrait un tel fond d'habitudes sauvages, des mœurs si violentes et des caractères si indisciplinables, qu'il ne pouvait pénétrer bien avant. D'ailleurs, après ces hauts personnages, les seuls à qui la vanité ou l'instinct aristocratique fit chercher la

compagnie et copier les manières des anciens nobles du pays, venait la foule des guerriers francs, pour lesquels tout homme sachant lire, à moins qu'il n'eût fait ses preuves devant eux, était suspect de lâcheté. Sur le moindre prétexte de guerre, ils recommençaient à piller la Gaule comme au temps de la première invasion ; ils enlevaient, pour les faire fondre, les vases précieux des églises et cherchaient de l'or jusque dans les tombeaux. En temps de paix, leur principale occupation était de machiner des ruses pour exproprier leurs voisins de race gauloise et d'aller sur les grands chemins attaquer à coup de lance ou d'épée ceux dont ils voulaient se venger. Les plus pacifiques passaient le jour à fourbir leurs armes ou à s'enivrer. En leur donnant à boire, on obtenait tout d'eux, jusqu'à la promesse de protéger de leur crédit auprès du roi tel ou tel candidat pour un évêché devenu vacant. »

« Harcelés continuellement par de pareils hôtes, toujours inquiets pour leurs biens ou pour leur personne, les membres des riches familles indigènes perdaient le repos d'esprit sans lequel l'étude et les arts périssent ; ou bien, entraînés eux-mêmes par l'exemple, par un certain instinct d'indépendance brutale que la civilisation ne peut effacer du cœur de l'homme, ils se jetaient dans la vie barbare, méprisaient tout, hors la force physique, et devenaient querelleurs et turbulents. Comme les guerriers francs, ils allaient de nuit assaillir leurs ennemis dans leurs maisons ou sur les routes, et ils ne sortaient jamais sans porter sur eux le poignard germanique appelé skramasac, couteau de sûreté. Voilà comment, dans l'espace d'un siècle et demi, toute culture intellectuelle, toute élégance des mœurs dis-

parut de la Gaule par la seule force des choses, sans que ce déplorable changement fût l'ouvrage d'une volonté malveillante et d'une hostilité systématique contre la civilisation romaine. »

Ce tableau tracé de la main d'un maître est tiré des documents laissés par Grégoire de Tours. Cet auteur, aussi bien que Fortunat et Sidoine Appollinaire, donne dans ses écrits une image saisissante de la situation politique, intellectuelle et morale créée par l'invasion. On sait avec quel bonheur Augustin Thierry a exploité ces écrivains, avec quelle science et quel art cet historien a fait revivre, à l'aide des ouvrages du temps, les principaux personnages de cette société disparue.

Dans ses récits mérovingiens, il a montré comme en peinture, ce qu'on ne saurait expliquer, c'est-à-dire les restes de l'ancienne civilisation grecque et romaine aux prises avec les nouvelles idées, les nouvelles habitudes, les nouveaux sentiments qu'a enseignés le christianisme ou qu'inspire la barbarie.

Gaulois, Romains, barbares, chrétiens, païens, catholiques et ariens, ces groupes disparates se rencontrent, se heurtent, se poussent, s'arrêtent, se séparent et s'attirent jusqu'à ce qu'ils marchent tous de concert vers une transformation, un ensemble duquel résultera la France moderne.

Toutefois, la vertu qui devait opérer cette transformation n'était pas dans la barbarie. Celle-ci était un élément, elle n'était pas un principe, elle n'était qu'un instrument ; or, cet instrument fut bien vite émoussé.

Grégoire de Tours raconte qu'une nuit la reine Basine dit

au père de Clovis : lève-toi, regarde dans la cour du palais, et ce que tu auras vu, tu le diras à ta servante. S'étant levé, il vit comme des lions, des licornes, des léopards qui se promenaient. Il revint et dit ce qu'il avait vu. Sa femme lui dit alors : Va voir de nouveau et reviens dire à ta servante. Il sortit et vit cette fois des ours et des loups. A la troisième fois, il vit des chiens et d'autres bêtes chétives. Basine lui dit : Ce que tu as vu des yeux est fondé en vérité. Il nous naîtra un lion ; ses fils courageux ont pour symbole le léopard et la licorne. D'eux naîtront des ours et des loups pour le courage et la voracité. Les derniers rois sont les chiens, et la foule des petites bêtes indique ceux qui vexeront le peuple mal défendu par ces rois [1]. »

La dégénération fut effectivement très rapide chez les Mérovingiens. La cause de cette prompte décadence, « c'est l'entrée précoce de ces barbares dans la richesse et les délices du monde romain qu'ils ont envahi. La civilisation donne aux hommes des lumières et des jouissances. Les lumières, les préoccupations de la vie intellectuelle balancent chez les esprits cultivés ce que les jouissances ont d'énervant. Mais les barbares qui se trouvent tout à coup placés dans une civilisation disproportionnée, n'en prennent que les jouissances. Il ne faut pas s'étonner s'ils s'y absorbent et y fondent, pour ainsi dire, comme la neige devant un brasier [2].

Ce que la barbarie ne pouvait faire, il était réservé au christianisme de l'accomplir. Lui seul était un principe

1 Grégoire de Tours, *Hist. eccl. des Franks*.

2 Michelet, *Hist. de France*, t. I, liv. II, ch. 1.

vivifiant qui assainit la corruption sans perdre sa propre saveur. Lui seul est le *sel de la terre* qui purifie, conserve ce qu'il a pénétré, et ne s'affadit pas soi-même. Nous allons voir maintenant comment le monde chrétien s'est construit en Gaule. Après tant de confusion et d'angoisses, ce nous sera un spectacle consolant d'assister à cette triple construction dogmatique, morale et littéraire, d'en constater la portée immense, d'en remarquer les caractères principaux et d'y reconnaître le programme d'après lequel se sont établies nos institutions, les bases fondamentales sur lesquelles se sont assises les sociétés modernes.

LECTURE.

Biographie de Grégoire de Tours (539-595) composée de différents passages de J.-J. Ampère [1].

« Georges-Florent Grégoire, que nous appelons Grégoire de Tours, naquit en Auvergne, l'an 539; il appartenait à une famille de sénateurs et d'évêques. Etant venu dans sa jeunesse à Tours, attiré au tombeau de saint Martin par la dévotion générale et par une dévotion particulière, il se fit connaître avantageusement et, quelques années après, l'épiscopat de Tours étant devenu vacant, il y fut appelé (575). Il avait été élevé dans la ville d'Avernum par un oncle évêque; il avait reçu dans cette ville une éducation littéraire.

Dans plusieurs circonstances de sa vie Grégoire soutint son personnage d'évêque avec beaucoup d'énergie et de prudence. La première occasion qui s'offrit à lui de dessi-

1. *Hist. litt. de la France,* t. II, chap. X et passim.

ner la vigueur de son caractère, ce fut lorsqu'il protégea le jeune Mérovée qui avait conspiré contre son père, et qui lui avait surtout déplu en épousant la célèbre Brunehaut. Mérovée avait été tonsuré par l'ordre de Chilpéric, et envoyé dans un monastère; puis, il s'en était échappé et était venu à Tours chercher un asile près du tombeau de saint Martin. Malgré quelques insolentes fougues de jeunesse auxquelles se livra Mérovée à son entrée dans l'église, Grégoire de Tours le défendit contre Chilpéric et contre la terrible Frédégonde, qui haïssait particulièrement celui qu'avait subjugué Brunehaut. Frédégonde fit dire à Grégoire de chasser de son église le jeune Mérovée. Fidèle à son caractère, l'évêque répondit : On ne peut faire sous les rois catholiques ce qu'on n'a pas fait sous les rois ariens. » Et il refusa d'obéir.

Telle fut constamment l'attitude de Grégoire de Tours, ferme et calme. L'idée d'une règle s'élevant au-dessus des passions sans frein qui agitent la société, cette idée n'est alors que dans l'Eglise.

Supérieur à ce qui l'entourait, par les dernières traditions de la civilisation romaine, il voyait tous ces personnages, dont les passions violentes s'agitaient autour de lui, entraînés par la fatalité de ces passions à une commune ruine, et ce pressentiment communique à plusieurs endroits de son livre une gravité mélancolique. Le récit suivant en donnera un exemple.

« Un jour que la famille de Hilpérik, rétablie dans ses grandeurs, résidait au palais de Braine, deux évêques gaulois, Salvius d'Albi et Grégoire de Tours, après avoir reçu audience, se promenaient ensemble autour du palais. Au

milieu de la conversation, Salvius., comme frappé d'une idée, s'interrompit tout à coup et dit à Grégoire : Est-ce que tu ne vois pas quelque chose au-dessus du toit de ce bâtiment?— Je vois, répondit l'évêque de Tours, le nouveau belvédère que le roi vient d'y faire élever. Et tu n'aperçois rien de plus ?— Rien du tout, répartit Grégoire; si tu vois autre chose, dis-moi ce que c'est. L'évêque Salvius fit un grand soupir et reprit : Je vois le glaive de la colère de Dieu suspendu sur cette maison. Quatre ans après, le roi de Neustrie avait péri de mort violente. »

Grégoire de Tours n'ignore pas l'antiquité; il cite plusieurs fois Virgile; il cite aussi d'autres auteurs, tels que Salluste, Pline, Aulu-Gelle; mais en même temps il proteste de son ignorance et d'un certain dédain pour les artifices de la parole; il fait profession d'écrire dans un style rustique; il dit ne pas connaître la valeur des mots et des syllabes, et dans l'occasion, ne pas éviter un solécisme (solecismum non refugio) et il oppose fièrement la simplicité, la rudesse de son langage, à la science, à l'habileté littéraires de ceux qui ont étudié les sept arts libéraux d'après Martianus Capella.

Cependant il ne manque pas l'occasion de plaisanter les prétentions littéraires des rois barbares. Chilpéric composait des vers, mais ces vers, dit Grégoire de Tours, boitaient sur leurs pieds; les brèves étaient à la place des longues, et les longues à la place des brèves. Il avait voulu ajouter quatre lettres à l'alphabet; et joignant la tyrannie du chef barbare au pédantisme du grammairien il prescrivit à tout le monde d'employer ces lettres; il eut même un moment la pensée de détruire les livres écrits autrement, ce qui

nous aurait privés probablement de plus d'un auteur classique.

Chilpéric avait la passion de la théologie, comme celle des vers latins, mais il n'y réussissait pas beaucoup mieux. Sans trop comprendre les questions, il inclinait vers le sabellianisme. Il ne voulait pas du mot *personnes* en parlant de la Trinité. Un jour il dit à Grégoire de Tours, avec son emportement ordinaire: « J'entends que vous et les autres docteurs, vous pensiez ainsi. » L'argument était tout à fait digne d'un théologien tel que Chilpéric. Grégoire de Tours qui ne cédait pas volontiers, ne céda pas ce jour-là, il discuta contre le roi. Mais, ce qui prouve à quel point les études théologiques étaient peu fortes, c'est que Grégoire de Tours, l'un des hommes les plus éminents de son temps, fut battu par l'ignorant Chilpéric. Il allégua saint Hilaire et Eusèbe, mais Chilpéric, avec une science qu'on n'aurait pas attendue de lui, fit remarquer que saint Hilaire et Eusèbe n'étaient pas du même avis. Ainsi, c'était le barbare qui avait raison et l'évêque se trompait. Celui-ci termina la discussion en disant avec plus de courage que de charité, « qu'il fallait être fou pour penser ainsi, » et le roi se tut en grondant (frendens siluit). Petit échantillon des altercations théologiques à la cour des rois barbares.

Tel fut l'historien de la barbarie. La barbarie a sa vie propre, vie terrible, mais réelle, indépendante, originale, et pour cette vie il faut un biographe. Or, ce biographe, quel sera-t-il? un barbare? mais ils ne savent pas écrire et dédaignent de l'apprendre. S'ils essayent d'écrire, ils ne savent faire que des caricatures monstrueuses de la littérature

latine ; ce ne peut donc pas être un barbare. Ce ne sera non plus un rhéteur, un rhéteur n'eût pas su comprendre et peindre les Barbares ; il n'eût pas trouvé dans sa langue de convention des ressources pour reproduire avec vérité la langue de ces peuples ; et quand il l'aurait pu, il ne l'eût pas voulu ; il eût jugé de pareils sujets indignes de son génie. Il fallut donc un homme qui ne fût ni un Barbare ni un rhéteur, qui sût tout juste assez de latin pour écrire presque en latin, et en même temps qui n'eût pas assez étudié pour mettre des idées reçues, des expressions transmises à la place des faits présents et réels. Or, Grégoire de Tours se trouvait précisément remplir toutes ces conditions.

Grégoire a intitulé son livre : *Histoire ecclésiastique des Francs*.

Il commence avec le monde. C'est à partir de la mort de saint Martin, vers la fin du quatrième siècle, que prend réellement corps la narration de Grégoire de Tours. C'est alors qu'il entame à la fois l'histoire de l'Eglise dans les Gaules, et celle de la barbarie ; car tel est le double but qu'il indique lui-même d'une manière très précise, dès les premières lignes du second livre. « Je vais raconter, dit-il, d'une manière mêlée et confuse, tant les vertus des saints que les carnages des peuples. » Rien ne peint mieux cette association des fastes de l'Eglise et des fastes de la barbarie que certains monuments de l'art au moyen âge ; les vitraux de la cathédrale de Reims, par exemple, représentent constamment un évêque et un roi placés l'un au-dessus de l'autre, l'évêque toujours au-dessus du roi. Ainsi se regardent, pour ainsi dire, dans l'histoire de Grégoire de

Tours, les légendes et les miracles des saints d'une part; et, de l'autre, les affreuses tragédies qui se passent dans les familles des princes barbares.

Les derniers livres contiennent toute la partie contemporaine ; c'est là qu'il est le plus complètement lui-même ; c'est là qu'il raconte les événements qu'il a vus, auxquels il s'est mêlé ; il va jusqu'à la vingt-unième année de son épiscopat, c'est-à-dire jusqu'à 594. Il écrivait donc encore très peu de temps avant sa mort. D'après cette date, et la confusion même des récits, on peut croire qu'une partie au moins de l'*Histoire ecclésiastique des Francs* a été écrite sous l'impression encore vive des événements. Cette forte chronique serait comme un journal de la société barbare.

Le style de Grégoire de Tours est lui-même une fidèle image de la situation qu'il décrit. La condition de la civilisation romaine, broyée par une force immense et brutale, se peint parfaitement dans cette latinité *germanique*, qui ressemble si bien au monde germanisé. L'écrivain est pareil à ses héros ; son livre, moitié dévot, moitié sauvage, est une épopée barbare traduite en langage monacal ; c'est tour à tour un chant de scalde et une légende psalmodiée au lutrin.

Après Grégoire de Tours, l'histoire que sa main rude et forte avait soulevé un moment au-dessus de la chronique, y retombe. Frédégaire, son continuateur, se débat en vain contre l'abrutissement de son siècle qui gagne son style et sa pensée. Au moins Grégoire pouvait encore exprimer nettement cette décadence qu'il déplorait. Frédégaire ne sait pas même énoncer clairement son impuissance. Il se donne pour un continuateur indigne de ce qui l'a précédé,

et il a bien raison. Il a un sentiment très humble, très vrai, de la misère de son temps et de la misère de son propre esprit. Il parle de la rusticité, de l'*extrémité de son esprit*, et en effet, c'est l'extrémité, c'est la limite, c'est la fin.

L'histoire est toujours en raison de la société. Quand la barbarie a paru, elle a changé l'état du monde, et elle a pris la place de la civilisation romaine ; alors de grands faits se sont accomplis, de grands événements sont survenus : c'est là ce qui a produit Grégoire de Tours. La barbarie n'est plus maintenant qu'une désorganisation lente, de tous les jours, de toutes les heures, mais qui n'a rien de grand, rien de saillant, rien de général. Il n'y a pas lieu à l'histoire : l'histoire n'existe plus, parce qu'il n'y a plus rien à raconter.

Maintenant, pour la trouver, il faudra aller jusqu'à Charlemagne. A ce moment, la société reprend une nouvelle vie, et, avec la société, l'histoire. Et remarquez que le monument historique de cette époque sera une biographie, la vie de Charlemagne, par Eginhart. Pourquoi une biographie ? C'est qu'alors la civilisation, et, on peut le dire, la société s'incarnent dans un homme, dans Charlemagne. »

CHAPITRE XIII.

LE CHRISTIANISME.

Sommaire : § 1er. Prédication dn Christianisme dans les Gaules. — Langue et littérature nouvelles. — Le Christianisme domine les périodes littéraires. — Pour la première période cinq sortes d'écrits : Les Actes des Martyrs. — Les apologies. — Les Traités dogmatiques. — Les légendes des Saints. — Les institutions monastiques. — § 2. Les Actes des Martyrs. — Lettre des Martyrs de Lyon. — Nouveau genre d'épopée. — § 3. Les Apologistes et les Pères de l'Eglise en Gaule. — Saint Irénée de Lyon. — Lactance. — Saint Ambroise de Milan. — Saint Hilaire de Poitiers.

§ 1er.

Prédication du Christianisme dans les Gaules. — Langue et littérature nouvelles. — Le Christianisme domine les périodes littéraires. — Pour la première période, cinq sortes d'écrits : Les Actes des Martyrs, les Apologies, les Traités dogmatiques, les Légendes des Saints, les Institutions monastiques.

L'Esprit souffle où il veut. Mais il souffle quand il le faut, et où il le faut. Car ce n'est plus la fatalité aveugle des anciens, c'est *l'Esprit*. Il vient en temps et lieu et pousse dans sa voie la civilisation qui, malgré tout, s'avance toujours sous l'impulsion des lois qui la conduisent.

Ce fut au second siècle de notre ère que cet Esprit véhément s'éleva sur la Gaule. Alors que le déluge de la

barbarie noyait la corruption romaine, l'Eglise chrétienne, comme l'arche, fut portée sur ces flots tumultueux, tenant enserrés dans ses flancs les germes de la reproduction ; attendant, pour les déposer, que le souffle divin, ayant séparé et distribué ces eaux confuses, laissât apparaître une terre assainie, renouvelée et disposée pour une végétation nouvelle.

Partie de la Galilée, la prédication évangélique nous arriva par la Grèce. Le Grec saint Pothin (Ὁ Θεινός, l'homme du désir), fonda, vers 150, l'Eglise de Lyon, métropole religieuse des Gaules. Pothin était disciple de saint Polycarpe. Ce dernier avait vu les apôtres. Lyon se rattache donc au berceau même de la religion chrétienne. Dans la suite, sous l'Empereur Dèce (249), Paris fut évangélisé par saint Denis, qui fut, selon la tradition, martyrisé sur la colline qui a pris le nom de Mont-des-Martyrs, et par abréviation Montmartre. Une ressemblance de nom a fait confondre, à force d'anachronismes, le premier évêque de Paris avec saint Denis l'Aréopagite, converti à Athènes par saint Paul. A la même époque, Tours, Arles, Narbonne, Toulouse, Limoges et l'Auvergne reçurent aussi leurs apôtres, Grecs pour la plupart. Les populations Gallo-romaines se précipitèrent dans les bras du christianisme avec un merveilleux élan.

Cet esprit nouveau devait créer une littérature et même une langue nouvelles. Il fallait bien des termes nouveaux pour rendre des idées que l'antiquité avait ignorées. Toute cette vie de l'âme, tout ce monde spirituel, aura donc un vocabulaire à part, où les mots de Verbe, de Trinité, d'incarnation, d'ange, d'Eglise, de martyr, de religion, de Foi,

de Charité, etc., prendront une acception et auront une application inconnues jusqu'alors. Nous n'avons pas à nous arrêter à ce langage ecclésiastique, puisqu'il n'est pas spécial à la France, mais commun à toute l'Eglise.

Par contre, la littérature chrétienne doit nous occuper d'autant plus, qu'à l'apparition du Christianisme dans les Gaules, la Barbarie achevait d'éteindre les faibles lueurs que jetait encore la littérature classique.

Le Christianisme est donc *le point de départ de notre littérature ;* et même, si plus tard nous rentrons en possession des œuvres de l'antiquité, c'est des mains de l'Eglise que nous les recevrons.

Dans la période qui nous occupe les écrits qui paraissent sont grecs ou latins, et, à quelques exceptions près, exclusivement ecclésiastiques.

Dans la seconde période, à savoir de Charlemagne jusqu'à la Renaissance, le grand fleuve poétique du moyen âge reçoit un double courant du paganisme et du christianisme ; et l'on peut distinguer ces deux sources diverses à la couleur de leurs eaux, qui se mêlent sans se confondre. Le torrent épique s'échappe du souvenir des temps païens ; à côté coule, plus large et plus pur, le flot chrétien qui jaillit du pied de la croix.

A la Renaissance, le Christianisme reprend le paganisme, se l'approprie et le surnaturalise. De même que Sixte-Quint couronne de la croix l'obélisque d'Héliopolis, et que du bronze du Jupiter Capitolin les papes coulent la statue de saint Pierre, ainsi l'Eglise, à ce moment, christianise les plus belles conceptions de l'antiquité. Désormais la littérature aura la beauté, la proportion, la pureté des li-

gnes antiques, avec l'inspiration et le mouvement du génie chrétien.

Pour la première de ces périodes, du second au septième siècle, nous pouvons définir la littérature chrétienne en résumant d'un mot la vie même de l'Eglise : *Un combat.*

La vie de l'Eglise n'est qu'un combat. Elle-même s'appelle l'Eglise militante. Par suite, les œuvres littéraires de l'Eglise ne font que reproduire les différentes phases de cette lutte gigantesque et incessante. Ces œuvres sont de cinq espèces et répondent aux cinq différentes luttes du christianisme.

A sa naissance, la religion chrétienne aura à subir la persécution des empereurs ; les écrits connus sous le nom des *Actes des Martyrs* nous retraceront les épreuves et la constance des athlètes de la Foi.

Le Christianisme devra ensuite repousser les attaques des philosophes païens et démontrer le vide des anciennes croyances. Les *Apologistes* présenteront l'exposition ou la défense des vérités chrétiennes.

En troisième lieu, les fausses doctrines engendrées par le Christianisme lui-même veulent entrer dans son sein, le dénaturer ; les Docteurs et les Pères prendront corps à corps l'hérésie, la renverseront, et formuleront le dogme dans des réfutations qui deviennent pour ainsi dire des *Traités de théologie.* Victorieux des puissances matérielles, triomphant des attaques philosophiques ou dogmatiques, il reste à combattre la société dans sa morale encore païenne. Les Légendes des Saints retraceront les vertus des hommes éminents qui ont converti, renouvelé et sanctifié le monde.

Enfin, n'ayant plus à résister aux autres, le Christianisme

eut à se défier de lui-même, et à se prémunir contre la tiédeur et le relâchement, suites fatales de sa prospérité. Les *Institutions monastiques* et les *Ecrits disciplinaires* raviveront, affermiront et perpétueront les pratiques de la perfection évangélique.

§ 2.

Les Actes des Martyrs. — Lettre des Martyrs de Lyon. — Nouveau genre d'épopée.

Le premier monument de la littérature chrétienne en Gaule est la *Lettre des martyrs de Lyon*. Elle fut écrite en grec. C'est vers 177, sous le règne de Marc-Aurèle, que l'on place les premières persécutions dans notre pays. Avec saint Pothin moururent alors quarante-six martyrs. En 202, sous l'empereur Sévère, saint Irénée, successeur de saint Pothin, souffrit la mort avec neuf mille personnes ; d'autres disent dix-huit mille. On montre encore à Lyon les catacombes et la hauteur où monta le sang.

De ces martyrs, le plus glorieux fut une femme, sainte Blandine, esclave. C'est ainsi qu'à son début le Christianisme fait litière des préjugés antiques. Une femme, une esclave, ce qui ne comptait pas dans la société païenne, devient tout à coup l'objet de la vénération et du culte des siècles. Combien les idées de grandeur et de noblesse ont changé !

Les chrétiens qui survécurent racontèrent l'héroïsme de leurs frères. Voici le texte de la lettre d'envoi ; il est plein de simplicité et de grandeur.

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui demeurent à Vienne

et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et la même espérance. » Alors commence le récit des épreuves auxquelles furent soumis les chrétiens : L'esclave Blandine, faible jeune fille, contre laquelle s'acharnèrent les bourreaux, répondit seulement à chaque torture : Je suis chrétienne ; il ne se fait rien de mal parmi nous. Et ces mots semblaient la rendre insensible. Saint Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, faible et infirme, est amené devant le gouverneur qui lui demande quel est le Dieu des chrétiens. « Tu le connaîtras, répond le vieillard, lorsque tu en seras digne. » Enfin l'ordre de l'Empereur arrive, et l'on fixe le jour où on livrera les chrétiens aux bêtes, où l'on donnera au peuple le spectacle, la représentation des martyrs. « θεᾶτρίζοον τοὺς μάρτυρας. » Le récit se termine en nous montrant la jeune esclave Blandine demeurée seule à côté d'un martyr adolescent nommé Ponticus, qu'elle exhorte jusqu'à la fin. Blandine meurt la dernière, et ce nom d'esclave, jusque-là méprisé, est proclamé le premier à la tête de ceux des martyrs de Lyon.

Ces Actes des Martyrs introduisirent dans la littérature chrétienne un genre nouveau d'épopée. Epopée historique et merveilleuse dont le thème laisse bien loin derrière lui toutes les fictions des poètes. Les héros, les demi-dieux du Christianisme succèdent à ceux de Virgile et d'Homère. Certes, leurs exploits ne sont pas moins surprenants, leurs travaux non moins héroïques ; leurs trophées ne sont plus la Toison d'or ou la peau du lion de Némée, mais bien la délivrance et la rédemption du genre humain ! Ces Actes sont des mines fécondes que nos écrivains n'ont peut-être pas assez exploitées. Ce n'est pas que l'exemple ait man-

qué et qu'il ne soit venu de haut. Corneille a puisé dans les Actes le sujet de son *Polyeucte* et Chateaubriand son poème des *Martyrs*.

§ 3.

Les Apologistes et les Pères de l'Eglise, en Gaule. — Saint Irénée de Lyon. — Lactance. — Saint Ambroise de Milan. — Saint Hilaire de Poitiers.

Saint Irénée. — Le premier défenseur de la foi chrétienne en Gaule fut saint Irénée, évêque de Lyon (177 environ). Ses écrits ont, en général, pour objet de réfuter le gnoticisme, doctrine venue de l'Orient. Il écrivit en grec. Lui-même était un Grec de l'Asie-Mineure. Son maître, comme celui de saint Pothin, avait été saint Polycarpe, qui avait vécu avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur. Le livre d'Irénée : de l'*Unité du gouvernement du monde* fit appeler l'auteur l'illuminateur et le civilisateur de l'Occident.

Lactance. — Au troisième siècle, rien ne paraît du côté des chrétiens ; il faut aller jusqu'au quatrième siècle pour trouver l'Africain *Lactance*, venu à Trèves, et ravivant dans les Gaules la littérature chrétienne qui ne s'y éteindra plus. Lactance, né dans le paganisme, formé aux lettres antiques, passa au christianisme et lui consacra un talent puisé à des sources profanes. Il a été surnommé : le *Cicéron chrétien*.

Le principal ouvrage de Lactance est celui qui porte le titre d'*Institution divine*. C'est à la fois une apologie et une exposition de la doctrine évangélique. Mais le zélé défenseur du christianisme, imbu des enseignements de la philo-

sophie païenne, n'est pas toujours irréprochable sous le rapport de l'orthodoxie. Saint Jérôme, qui le vantait pourtant, le disait plus propre à réfuter les adversaires du christianisme qu'à établir la foi chrétienne.

Saint Ambroise. — Le plus grand apologiste dont la Gaule eut l'honneur d'être le berceau est saint Ambroise. C'est un Père de l'Eglise dans toute la force du terme. En Occident, il a sa place au premier rang, entre saint Augustin son disciple et saint Jérôme. Son père était préfet des Gaules et Ambroise naquit probablement à Trèves entre 333 et 340. Il termina ses études à Rome. Quelque temps, il exerça les fonctions d'avocat, et fut nommé gouverneur de l'Emilie et de la Ligurie, autrement dit d'une partie considérable de l'Italie septentrionale et centrale. Il se trouvait à Milan au moment où l'évêque Auxence venait de mourir. Le peuple, qui craignait le choix d'un évêque arien, se révoltait déjà. Ce fut alors qu'Ambroise, le premier magistrat du pays, paraissant au milieu de la foule pour la calmer, fut, subitement et comme par une inspiration unanime, acclamé évêque de Milan.

Son génie et son zèle mirent bientôt Ambroise à la hauteur de cette promotion improvisée. Sa prédication, son enseignement, ses règlements et ses compositions liturgiques ont amené plusieurs genres nouveaux dans la littérature chrétienne, à savoir : l'Homélie, ou instruction sur les textes de l'Evangile ; l'Oraison funèbre, le Traité de morale et les Hymnes. C'est à lui que l'on attribue communément le Te Deum, qu'il aurait composé conjointement avec saint Augustin, après qu'il lui eut administré le baptême. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces

deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique.

Les ordonnances de saint Ambroise sur les cérémonies qui se pratiquent encore dans l'église de Milan constituent le rite *Ambrosien*.

La fermeté et la pureté de ses convictions égalèrent l'étendue de sa doctrine. On sait avec quelle vigueur ce prêtre intrépide ferma l'église à l'empereur Théodose après le massacre de Thessalonique.

Saint Hilaire de Poitiers. — Au IV^e^ siècle, une hérésie de la plus dangereuse gravité divisait l'Eglise et menaçait de la dissoudre. C'était l'arianisme. Arius était parti de cette idée que, hors le Dieu créateur, il ne pouvait y avoir que des créatures. En conséquence, il niait l'égalité du Verbe avec le Père, leur coéternité et leur consubstantialité.

Saint Hilaire de Poitiers fut le champion qui, en Occident, soutint pour l'égalité du Père et du Fils, la lutte que saint Athanase soutenait en Orient. Il était né à Poitiers de parents païens et fut élevé pour les lettres et l'éloquence du barreau. La plupart des païens qui se convertissaient alors se mettaient sous le joug du Christ pour y trouver un repos dans les peines et les agitations de leur cœur ; Hilaire, lui, chercha dans la logique de la doctrine chrétienne un refuge contre les inquiétudes de son esprit. Il reçut le baptême un peu avant d'être sacré évêque de Poitiers, événement qui eut lieu en 350. Au concile de Béziers, il se trouva aux prises avec le parti arien de l'empereur Constance. La fermeté de sa résistance fut punie par un lointain exil en Phrygie. Il y languit plusieurs années, et après avoir dé-

ployé dans plusieurs conciles son éloquence et l'ardeur de sa foi il mourut en 368.

Saint Jérôme, l'oracle de cette époque, n'a pas assez d'éloges pour saint Hilaire. « L'église chrétienne, dit-il, a grandi et crû à l'ombre de deux arbres : saint Hilaire et saint Cyprien. » Il trouve en lui la grâce hellénique et la hauteur du *Cothurne gaulois*. Il l'appelle le *Rhône de la langue latine*. Expression doublement belle en ce qu'elle définit avec justesse la manière de saint Hilaire et résume le caractère général de l'éloquence gauloise, laquelle deviendra l'éloquence française.

Ce grand Rhône, large, impétueux, bruyant et cependant plein de grâce, n'est-il pas le symbole de nos orateurs passionnés qui emportent toutes les résistances dans le flot majestueux, rapide et entraînant de leur parole ?

CHAPITRE XIV.

LE CHRISTIANISME. SUITE.

Sommaire. § 1er. La mission des Saints. — Saint Martin, patron des Gaules. — Origine des trois couleurs du drapeau français. — L'Hagiographie. — Sulpice Sévère. — § 2. La légende. — Sa définition. — En quoi elle diffère de la poésie, de l'histoire, du roman. — Sa portée historique. — § 3. Institutions monastiques. — La fondation des monastères intéresse l'histoire de la littérature. — Abbayes fondées par saint Martin, près de Tours, par saint Honorat à Lérins, par Cassien à Marseille. — § 4. Conclusion. — Le christianisme. — Loi de l'Esprit.

§ 1er.

La mission des Saints. — Saint Martin, patron des Gaules. — Origine des trois couleurs du drapeau français. — L'Hagiographie. — Sulpice Sévère.

Il ne s'agissait pas seulement de mourir pour l'évangile, il fallait le faire vivre dans les cœurs. Après avoir été arrosé et engraissé du sang des confesseurs, il fallait que le champ de leurs travaux fût couvert de la moisson des vertus chrétiennes. C'était peu d'avoir renversé les temples et les idoles du paganisme, d'avoir extirpé l'erreur et étouffé l'hérésie ; après avoir arraché, il fallait planter ; après avoir détruit, il fallait édifier. Aux martyrs de la foi devaient donc succéder les martyrs de la pénitence ; aux enseignements des docteurs, les préceptes vivants, les actions, les exemples des saints.

Les noms de saint Aignan d'Orléans, de saint Loup de Troyes, de sainte Geneviève de Paris, de saint Germain d'Auxerre, font partie de l'histoire nationale. Arrêtons-nous au saint le plus populaire, à saint Martin, surnommé le *Thaumaturge des Gaules* (le faiseur de miracles). Cet homme extraordinaire naquit en Pannonie, à Sabaria, aujourd'hui Stein-am-Anger, en Hongrie.

Martin suivit la carrière des armes, mais bientôt il quitta les drapeaux et alla trouver saint Hilaire de Poitiers qui le consacra à Dieu. Depuis, sauf un voyage qu'il fit au pays natal pour ouvrir les yeux de sa vieille mère à la lumière de la foi, il vécut dans la Gaule et remplit tout le pays de ses missions, de l'influence de ses exemples et du bruit de ses miracles. Sa sainteté fit de lui comme un Dieu vivant pour le peuple.

L'empereur Maxime, qui avait conquis la Gaule avec une armée de Bretons, ne crut pouvoir s'affermir qu'en appelant saint Martin auprès de lui. L'impératrice le servait à table. Dans sa vénération pour le saint homme, elle allait jusqu'à ramasser et manger ses miettes. La mort du saint fut loin de diminuer ce prestige. Son tombeau, à Tours, devint comme l'oracle de Delphes des temps nouveaux. Avant de rien entreprendre, les rois, pour connaître la volonté céleste, plaçaient et tiraient les sorts sur le sarcophage de saint Martin. Près de Tours, Clovis frappa de son épée un soldat qui enlevait du foin sur le territoire de cette ville consacrée par les restes du bienheureux. « Où sera, dit-il, l'espérance de la victoire si nous offensons saint Martin ? »

Mais ce qui caractérise saint Martin, ce qui lui a mérité cette popularité sans pareille, c'est la pratique et l'accom-

plissement de la vertu la plus attrayante du christianisme, de la vertu sans laquelle toutes les autres ne sont rien, la charité ! Déjà comme tribun il se contenta pour sa suite d'un seul esclave, et souvent c'était le maître qui servait. Il lui déliait sa chaussure, la table était commune. Il faut se reporter aux idées du temps pour comprendre ce que cette conduite avait de singulier et d'admirable.

Lorsque saint Martin se rend à Trèves près de l'empereur, *ce n'est point comme courtisan,* c'est afin de demander et d'obtenir la grâce des condamnés politiques. Sa charité le faisait travailler non seulement à la délivrance des chrétiens orthodoxes, mais encore à celle des hérétiques eux-mêmes.

Un fait bien connu a symbolisé son amour du prochain et a rendu légendaire la couleur bleue du drapeau de la France ainsi que la devise de fraternité qu'il porte dans ses plis [1]. « Pendant un hiver plus rude que d'ordinaire et qui faisait mourir beaucoup de gens, saint Martin rencontre à la porte d'Amiens un pauvre tout nu ; le misérable suppliait tous les passants et tous se détournaient. Le saint n'avait que son manteau, il avait donné tout le reste ; il prend son épée, coupe le manteau en deux et en donne la moitié au pauvre. Quelques-uns des assistants se mirent à rire de le voir ainsi demi-vêtu et comme écourté..... Mais la nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut, couvert de cette moitié de manteau dont il avait revêtu le pauvre, et le Seigneur lui dit : Martin, Martin, c'est moi que tu as vêtu. » C'est ainsi que le commandement nouveau de la fraternité chrétienne :

1 Sulpice Sévère, *Légende de saint Martin.*

« Aimez-vous les uns les autres » fit son entrée dans la Gaule et y établit son règne.

Ce manteau partagé avec un frère fut adopté comme le labarum de la victoire par les rois de la première race. La chape bleue de saint Martin devint la bannière des Mérovingiens et le symbole de la fraternité [1].

C'est de là que le bleu figure dans les trois couleurs de notre drapeau. A la chape bleue de saint Martin on a joint l'oriflamme rouge de saint Denis, étendard des Carlovingiens et des premiers Capétiens. Enseigne glorieuse que le premier évêque et martyr de Paris avait empourprée de son sang, répandu pour la liberté de conscience. Enfin le blanc se rattache à la bannière de Jeanne d'Arc, qui devint le drapeau des Bourbons. Immortel emblème de l'égalité que tint pour la première fois une simple fille des champs placée à la tête des princes et des seigneurs et les conduisant, cet étendard en main, à la délivrance du territoire.

Ainsi ces trois couleurs résument nos souvenirs et la longue vie que la France a vécue. Sous les trois races elles sont notre histoire, comme la triple devise de liberté, d'égalité et de fraternité sont notre programme que le christia-

1 Les rois de France conservaient près d'eux, comme l'égide de la royauté, une petite chape faite à l'image du manteau bleu de saint Martin et sur laquelle ils faisaient prêter les serments. Cette chape en diminutif était appelée *capella*, petite chape, ou *chapelle*. On étendit ensuite le nom de *chapelle* au sanctuaire où dans le palais cette chape était gardée. Le nom d'Aix-la-Chapelle (Aachen) vient de la chapelle de ce genre où Charlemagne gardait la petite chape de saint Martin. Plus tard on donna le nom de chapelle à tout édifice où il y avait des reliques.

nisme a dicté. Origine sacrée, digne signification du drapeau de la fille aînée de l'Eglise, de la nation qui, la première, est née à l'évangile et dont les chefs, depuis Clovis, ont porté le surnom de rois très chrétiens!

Cette existence surnaturelle des saints, les changements opérés par la puissance de leurs exemples, la vénération dont la foule et les empereurs les entouraient durent frapper les imaginations et susciter des biographes. Il en résulta toute une littérature que l'on appelle l'*Hagiographie* ou la *Vie des Saints*.

Le premier hagiographe en Gaule fut Sulpice Sévère qui écrivit la vie de saint Martin.

(Sulpice Sévère). — Sulpice Sévère naquit dans le midi de la Gaule, vers 450. Jusqu'à ce que la perte d'une épouse tendrement aimée l'eût amené au christianisme, Sévère s'adonna aux lettres profanes, à la rhétorique et au barreau dont il tenait la palme. Comme Sidoine Apollinaire, Fortunat, Lactance, saint Paulin et Grégoire de Tours, Sulpice Sévère fait donc partie de ces hommes formés par l'antiquité classique qui devinrent les orateurs, les poètes, les apologistes ou les historiens des premiers âges de l'Eglise, mais qui n'en furent ni les Pères ni les Docteurs.

Le premier ouvrage de Sévère, après sa conversion, est son *Histoire ecclésiastique*, sorte d'histoire générale du monde entreprise au point de vue chrétien; première et imparfaite ébauche de l'histoire universelle de Bossuet. L'autre production de cet auteur est la vie ou la légende de saint Martin.

Cette dernière sorte d'écrits que Sulpice Sévère inaugure va, dans les siècles qui suivent, occuper la littérature

presque exclusivement. Jusqu'à Charlemagne, au VII^e^ et au VIII^e^ siècle, la légende est, pour ainsi dire, toute l'histoire et toute la poésie de ces temps. Il convient donc de bien définir ici ce qu'on entend par la légende et d'apprécier combien elle peut intéresser l'histoire de l'imagination humaine.

On comprendra mieux encore que nous nous arrêtions à ce genre de littérature, si l'on songe qu'au IX^e^ siècle la légende subira une transformation féconde en résultats. Alors ce sont les visions qui forment le fond de la littérature légendaire. Les saints tombent en extase et sont transportés dans l'autre monde. Quand ils reviennent à eux, ils racontent ce qu'ils ont vu et ce qui se passe dans le monde surnaturel où ils sont entrés. Or, la légende devenue vision nous conduit directement à Dante. Lui aussi traverse les diverses régions du monde invisible, conduit par des guides célestes. Ce sont toujours les mêmes éléments, mais ici combinés par une main puissante et animés par un souffle divin. Il n'en est pas moins évident que la conception de Dante est le dernier terme d'une série d'ouvrages qui commence par la légende au V^e^ siècle, qui se continue au IX^e^ par la vision et qui aboutit au XIV^e^ à la *Divine Comédie* [1].

1 Voir sur la transformation de la légende en vision la seconde partie, chap. IV.

§ 2.

La légende. — Sa définition. — En quoi elle diffère de la poésie, de l'histoire et du roman. — Comment elle se compose. — Idée consolante d'une Providence contenue dans la légende. — Sa portée historique [1].

La légende est un récit populaire reposant sur un fond historique plus ou moins altéré. Les légendes n'étaient pas seulement racontées puis écrites, elles étaient destinées à être lues, soit durant les offices, soit le jour de la fête des saints, soit pendant les repas des moines, et c'est de là que leur vient le nom de *Légende*. (Legenda, qui doivent être lues).

A côté de la poésie qui chante ce que croient et ce que sentent les hommes, il y a le récit naïf du peuple qui raconte ce que célèbrent les poètes. A tous les genres de la poésie primitive et de la poésie populaire correspond un genre de récit. Cette tradition racontée a reçu chez les anciens peuples germaniques un nom particulier qui la définit parfaitement : c'est le nom de *Saga, Sage* (de Sagen, dire), ce qu'on dit, ce qu'on raconte. La Saga n'est ni la poésie, ni l'histoire, ni le roman. Elle n'est pas la poésie, parce qu'elle n'est pas chantée mais parlée ; elle n'est pas l'histoire, parce qu'elle est dénuée de critique ; elle n'est pas le roman, parce qu'elle est sincère, parce qu'elle a foi à ce qu'elle raconte. Elle n'invente point, elle répète ; elle peut se tromper, mais elle ne ment jamais. Ce récit, quand il se

1 Les idées de ce petit aperçu sur la légende sont presque toutes tirées de l'ouvrage de J.-J. Ampère, *Hist. litt.*, t. I et II.

rapporte non à un héros, mais à un saint, s'appelle une légende.

« Autour de ces grands noms de l'histoire il se forme, dans tous les temps, mais particulièrement à certaines époques où l'imagination domine, une espèce d'atmosphère, d'auréole poétique. Ces hommes extraordinaires gravent dans la mémoire humaine une image qui commence par leur ressembler ; puis chaque année, chaque siècle y ajoute un nouveau trait, et le portrait finit par n'avoir plus rien de l'original. Ainsi l'Alexandre de la tradition, de récit en récit, est devenu un personnage entièrement différent de l'Alexandre de l'histoire.

» Ce qui s'était passé pour le conquérant de l'Inde a eu lieu pour les simples héros du christianisme ; il s'est formé autour d'eux une tradition, une *saga*, un ensemble de faits merveilleux que personne n'a inventés tout d'une pièce, mais qui ont été peu à peu altérés et amplifiés par la tendance involontaire qu'ont les imaginations humaines à dénaturer ce qu'elles transmettent, pour l'embellir. Ainsi s'est composée la légende de saint Martin ; il en a été de saint Martin comme d'Alexandre [1].

» La légende agissait surtout en vertu de son caractère religieux ; c'était en manifestant sous toutes les formes et à toutes les pages l'idée de la Providence, que la légende offrait une lecture si consolante. Il faut se rappeler combien ces temps étaient misérables, combien la vie était précaire, incertaine, traversée de misères et de fléaux, menacée de périls et de calamités. Que serait devenu le monde en

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. Ier.

pareilles circonstances s'il n'eût pas eu pour se raffermir des récits quelquefois puérils ou bizarres, mais presque toujours touchants, qui montraient de mille manières une puissance supérieure? Que dis-je, une foule de puissances supérieures intervenant, sans cesse et partout, en faveur de l'humanité? Etait-on à la veille d'une invasion, souffrait-on d'une peste, d'une famine, on se racontait qu'une flamme avait paru au-dessus de telle église, sur la tombe de tel martyr, et l'on regardait cette flamme comme l'aurore d'une prochaine délivrance, d'une prochaine guérison. On se racontait que tel saint avait apparu aux barbares, les avait arrêtés, avait désarmé des brigands, avait intimidé la colère d'un roi. De même qu'il y avait à cette époque des asiles où se réfugiaient, sous la protection de l'Eglise, les coupables et les malheureux, la légende était comme un asile pour les âmes des hommes souvent coupables et, aussi, bien souvent malheureux. La légende n'était pas seulement un amusement de l'esprit, c'était encore un aliment de la foi, c'était un appui pour les âmes en même temps qu'un charme pour les imaginations. »

Sans attribuer une grande valeur historique à ce merveilleux de la vie des saints, on ne doit pas oublier qu'il a sa réalité ; il traduit, dans la langue de l'imagination, l'influence et l'action véritable des hommes auxquels on l'attribue.

Etait-il faux de dire qu'ils avaient ouvert les yeux aux aveugles et guéri les sourds, ces hommes qui avaient fait entendre aux Barbares la parole de l'Evangile et leur avaient dévoilé sa lumière ?

Quand, par exemple, on racontait que les fers des captifs

se brisaient aux approches du tombeau de tel ou tel saint, quand on disait d'un apôtre qu'il avait chassé par un signe de croix l'ours ou le lion qui désolait la contrée, qu'il avait enchaîné un dragon, jusque-là le fléau des environs, ne disait-on pas quelque chose de vrai ? Ne disait-on pas que le christianisme, dont le saint évêque était le représentant, brisait les fers de tous les esclaves ? Ne disait-on pas que la foi nouvelle, dont le saint était l'apôtre, avait rendu à l'humanité, à la civilisation, des pays entiers jusque-là possédés par des hommes sauvages et cruels à l'égard des bêtes féroces ? Dans tous ces cas, ne disait-on pas une chose vraie dans un langage métaphorique, dans le langage de l'imagination ?

§ 3.

Institutions monastiques. — La fondation des monastères intéresse l'histoire de la littérature. — Abbayes fondées par saint Martin près de Tours, par saint Honorat à Lérins, par Cassien à Marseille.

Quand l'Eglise eut triomphé de ses ennemis extérieurs et intérieurs, par suite de la sécurité et de la puissance de sa position, sa pureté primitive commença bien vite à s'altérer. Les richesses, et avec elles l'esprit du monde, entrèrent dans le clergé ; le pouvoir absolu amena la barbarie qui en était inséparable. Dès lors il y eut lieu, pour les âmes énergiques et pures, de protester par la retraite et l'isolement contre cet amollissement des mœurs chrétiennes. C'est ce qui arriva dans le courant du IV^e^ siècle par la fondation de nombreux monastères. Désormais, à côté du

siècle où l'application de l'Evangile est imparfaite, il y aura le couvent où l'on ignore la distinction des préceptes et des conseils. Le génie spiritualiste de l'Eglise se réfugiera dans les moines. L'état monastique sera désormais un asile pour l'Eglise, comme l'Eglise l'avait été pour la Société.

Ce grand fait intéresse l'histoire de la littérature, car les cloîtres ne furent pas seulement le refuge des âmes avides de la perfection, ils furent encore, aux jours de la barbarie, la sauvegarde des lettres chrétiennes aussi bien que de la culture antique. L'histoire de la vie monastique est, pendant des siècles, l'histoire de l'activité humaine. Le zèle littéraire et scientifique des moines était aussi infatigable que leurs prières et leurs vertus. Ce sont les moines qui défrichent et cultivent les terres, qui exercent les divers métiers dont, sans cela, les secrets et les traditions eussent été à jamais perdus. Ce sont eux qui occupent les chaires de l'Université, eux qui prêchent, qui bâtissent, qui copient les manuscrits et qui écrivent les livres ; eux, en un mot, qui gardent les reliques du passé et qui préparent la résurrection de l'avenir.

Vers 360, saint Martin fonda le premier couvent de la Gaule, à Ligugé, près de Tours. Le midi ne tarda pas à suivre cet exemple. Après le monastère institué par saint Martin, le plus ancien est celui de Lérins, dont on voit les ruines imposantes près de Cannes. Là, dès les premières années du v^e^ siècle, saint Honorat établit une abbaye qui a joué un très grand rôle dans l'histoire ecclésiastique de ce temps. Presque tous les hommes éminents de la Gaule méridionale sortirent de Lérins.

A la même époque, le célèbre Cassien écrivait ses ou-

vrages sur les *Institutions* ou *Règles* des monastères. Ces écrits sont, pour ainsi dire, le code du monachisme. Cassien mourut à Marseille après y avoir fondé l'illustre abbaye de Saint-Victor. Ce mouvement de fondations se propagea rapidement. Dans les temps de désolation et de ténèbres qui vont suivre, les foules aspirent à quitter une telle société et à se réfugier parmi les moines. Les grands du monde déposent l'épée et demandent dans les couvents une toute petite place pour se cacher. Les religieux n'ont d'autre peine que d'empêcher les ducs et les rois d'abdiquer leur grandeur et de disparaître sous le froc. Au bout d'un siècle la Gaule était couverte de monastères qui, bientôt, devinrent des écoles célèbres et nombreuses. Ces écoles devront nous occuper grandement lorsque nous serons arrivés à la partie qui traite du moyen âge.

§ 4.

CONCLUSION.

Le Christianisme. — Loi de l'Esprit.

A ce moment, nous avons les éléments fondamentaux de notre civilisation, et par suite nous connaissons tous les principes qui ont influé sur la formation de notre littérature. Nous avons d'abord exploré et reconnu les anciennes populations celtiques et ibériennes, et alors nous avons demandé à la nation celtique les premiers rudiments de ce que serait un jour la nationalité française. Ensuite nous avons considéré le génie grec et latin laissant sa double empreinte dans la Gaule. Nous avons constaté l'influence des nations germaniques, et enfin nous avons vu s'accomplir

le grand événement duquel relève la civilisation moderne : l'*établissement du christianisme*.

Nous venons d'assister à la construction du monde chrétien. Nous avons vu l'Eglise lutter contre les oppositions de tous genres, les vaincre l'une après l'autre, se faire un appui de tout, même des obstacles et des ruines, et s'avancer par tous les chemins dans sa marche dogmatique, morale et littéraire.

Maintenant que nous sommes en possession de tous les facteurs de notre formation sociale et intellectuelle nous devrons, dans la seconde partie de cet ouvrage, assister à la combinaison et au jeu de ces éléments.

Nous verrons après bien des résistances la barbarie domptée, soumise et dressée par le christianisme. Cette agglomération de races et de principes divers, cette masse étrange et complexe sera pénétrée, inspirée et transformée par l'esprit nouveau qui a soufflé sur le monde.

« La lettre tue et l'esprit vivifie. » La lettre, c'était l'antiquité. Elle avait divinisé les forces et les formes de la matière. Le paganisme, c'était le culte des sens ; le christianisme sera la religion de l'âme. L'esprit évangélique va inspirer d'une vie puissante et harmonieuse cette société engourdie et incrustée dans la matière. Il va la transfigurer. « De même que chez l'homme l'esprit travaille la figure humaine dans laquelle il est enfermé, creuse l'œil de méditations, d'espérances et de douleurs, laboure le front de rides et de pensées, plie et courbe toute la charpente du corps aux mouvements de la vie intérieure [1] » ; ainsi l'esprit

1 Michelet.

du christianisme sera l'artisan du corps social dans lequel il se meut. Il formera son enveloppe à son usage, la marquera au dedans et au dehors de la divinité et de la grandeur de ses idées.

Les aspirations de l'homme, qui rampaient terre à terre dans l'égoïsme, vont prendre les ailes de la charité et monter jusqu'au trône de l'infini. A la triste ivresse des sens vont succéder les sérieuses voluptés de l'âme. La philosophie va tendre à la métaphysique, la littérature au spiritualisme, l'art lui-même se surnaturalisera.

Non content d'animer les matériaux nouveaux l'esprit chrétien va s'emparer des anciens et les adapter à sa convenance. Il va délier le paganisme, le détendre, le gonfler, le soulever, lui faire quitter la terre, lui faire perdre de vue les sommets de l'Olympe, et, de sphère en sphère, le transporter dans les régions infinies du surnaturel. En philosophie, en morale, en poésie, aussi bien qu'en architecture, il se trouvera dans tous les genres des Michel-Ange pour prendre la voûte du Capitole antique, la lancer dans les nues et fixer ce miracle de la foi qui transporte les montagnes en immobilisant une coupole de Saint-Pierre à quatre cents pieds dans les airs.

DEUXIÈME PARTIE

MOYEN AGE.

ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE Ier.

LES TROIS RENAISSANCES.

SOMMAIRE. — § I. Il y a eu trois Renaissances : celle du neuvième siècle, celle du douzième et la grande Renaissance du seizième siècle. Analogies et enchaînements de ces trois Renaissances. — § 2. Unité et harmonie des lois de la civilisation. — § 3. Les deux divisions de la période du moyen âge.

§ Ier

Il y a eu trois Renaissances : celle du neuvième siècle, celle du douzième et la grande Renaissance du seizième siècle. Analogie et enchaînement de ces trois Renaissances.

Le phénomène historique que l'on nomme une Renaissance ne s'est pas produit qu'au seizième siècle. Pour notre langue et notre littérature, aussi bien que pour la société française, il y a eu trois Renaissances. La première

date du neuvième siècle; la seconde du douzième siècle; la dernière est la grande Renaissance du seizième.

Ces trois Renaissances ont été accompagnées des mêmes symptômes qui annoncent que l'esprit humain se réveille, et que le corps social se relève.

Chacune d'elles est précédée d'un temps d'obscurité, d'engourdissement et de langueur. Pour la première Renaissance, nous avons le silence du huitième siècle; pour la seconde, les ténèbres du dixième et pour la troisième la médiocrité du quinzième. Il semble que chaque fois que la civilisation touche à une période décisive, l'esprit humain, avant de déterminer son mouvement, entre comme en repos; il fait un temps d'arrêt, comme pour prendre son élan. Ce sont les époques critiques, qui marquent dans l'histoire universelle, aussi bien que dans la vie des individus, la transition d'un âge à l'autre. Ce sont les années maladroites, les *Foelpel-Jahre* des Allemands. L'humanité est alors dans l'âge ingrat.

Ces trois Renaissances ont été signalées par de grands faits politiques. La première, par la création de l'empire d'Occident; la seconde, par les croisades; la troisième, par l'établissement de la Réforme.

A ces trois moments, des hérésies nombreuses ou de grandes secousses religieuses ont révélé le travail de la pensée et les agitations de la conscience. Citons le schisme grec, les Albigeois, Luther et Calvin.

Au neuvième siècle et au douzième, les doctrines et les travaux littéraires se répandent par la multiplication des manuscrits. Au seizième siècle cette diffusion devient générale, grâce à l'invention de l'imprimerie.

A chacune de ces périodes, l'architecture, cette suprême lecture de l'historien, ce livre de pierres, dont les pages racontent les aspirations, les préoccupations et les idées des générations contemporaines; l'architecture prend une nouvelle forme, adopte un nouveau système qui constitue un style. Au neuvième siècle l'architecture byzantine ou romane se montre en France et reçoit le nom de *Carolingienne*. Au douzième siècle le plein-cintre s'élance en ogive, et alors surgit, dans l'Isle-de-France, le style qu'on a appelé gothique. Enfin, la troisième Renaissance crée l'architecture à laquelle elle a donné son nom.

La langue subit une révolution analogue. C'est vers le temps de Charlemagne que se manifeste l'apparition de la langue vulgaire. A partir du douzième siècle cette langue est formée, elle produit des monuments et parvient à l'état littéraire. Au seizième siècle le français du moyen âge a fait place au français moderne, tel qu'il est parlé de nos jours.

Chacune des trois Renaissances a acquis son complet développement sous un grand prince, qui en a personnifié l'achèvement et lui donné son nom. C'est Charlemagne, c'est saint Louis, c'est Louis XIV.

Enfin, un phénomène constant se reproduit aux trois phases de notre croissance littéraire. C'est qu'à chaque fois, le génie celtique réapparaît sur le sol gaulois, en reprend possession, et qu'ensuite l'influence romaine survient en conquérante, et sans le détruire, impose à ce génie les lois qui doivent discipliner et régler son progrès.

En effet, de même que nous avons vu, dans les origines, les Celtes de la Gaule être l'élément primordial de notre

nationalité et Rome en être l'éducatrice, de même pour la première Renaissance, nous tiendrons notre régénération des Celtes d'Irlande. Les fils des Druides, les *Culdées* accourent sous la conduite de saint Colomban et renouvellent la Gaule. A son tour, la discipline de Rome, représentée non plus par les *Scots*, mais par les *Bénédictins*, arrive avec Benoît d'Aniane, elle régularise et affermit l'œuvre mobile des moines gaéliques.

A la seconde époque ce sont les traditions Kymriques d'Arthur et de la *Table ronde* qui suscitent en France la poésie épique; c'est le cycle breton. De nouveau, cette poésie naissante recevra de Rome sa métrique. Elle puisera son vers *Alexandrin* dans l'antiquité classique.

Rabelais, Marot ouvrirent la troisième Renaissance en laissant percer un peu trop la verve et la malice du Gaulois. Au nom de Rome, Malherbe et Boileau remettront dans la voie romaine ces écarts de l'humeur celtique, et lui traceront une ligne de conduite empruntée aux Latins. Le législateur du Parnasse français traduira fidèlement les préceptes de l'art poétique d'Horace.

Donc, à chaque évolution se reproduit, se confirme et se constate le caractère dominant que ces études voudraient mettre en lumière, à savoir : que la civilisation française est et a toujours été une *œuvre gallo-romaine*, sauvegardée par les Franks, et transformée par le christianisme. Avant de reprendre leur cours, les idées se refoulent et remontent vers leur source. Ce n'est qu'un perpétuel recommencement. Constante et merveilleuse application de la parole profonde, qui surprit tant Nicodème, docteur en Israël, cette nuit où le maître lui dit: « Il faut renaître

une seconde fois pour entrer dans le royaume de gloire. » Aussi, est-ce dans un sens admirablement philosophique et complètement juste que l'on appelle chaque nouvelle métamorphose de l'esprit humain : *une Renaissance*.

§ 2.

Unité et harmonie des trois Renaissances.

Ces trois Renaissances se suivent; mais elles ne sont pas indépendantes les unes des autres. Elles se tiennent, s'enchaînent ou plutôt s'engendrent; et l'on peut dire que la première est la mère des deux autres. Ver, chrysalide, papillon, c'est toujours le même être, qui passe d'un état à l'autre. Il a pris une autre forme, et c'est tout !

On le voit, dans l'ordre intellectuel, aussi bien que dans le monde physique, tout est variété et se réduit à l'unité; tout est un et divers et compose *l'univers*.

Dans ce concert incessant, les mélodies les plus capricieuses, les thèmes les plus variés, les accompagnements les plus fleuris, les plus heurtés, toutes les parties secondaires sont disposées dans un rapport constant autour d'une partie principale et invariable. La succession des sons roule sur une base continue, se déploie sur un accord soutenu et progressif, qui maintient dans le ton fondamental les modulations multiples qui montent et descendent l'échelle harmonique de l'artiste divin.

§ 3.

Les deux divisions de la période du moyen âge.

Puis donc que la première Renaissance est la clef des

deux autres, on comprendra que, pour bien apprécier le douzième siècle et juger en connaissance de cause la grande Renaissance, nous les rattachions ici à l'époque de Charlemagne, laquelle a donné le ton à toute l'exécution.

Voilà pourquoi cette partie du moyen âge se fractionne à son tour en deux subdivisions, qui répondent aux deux Renaissances qui se sont accomplies durant cette période.

Première subdivision : Charlemagne, les deux siècles qui l'ont précédé, et les deux siècles qui l'ont suivi; c'est-à-dire, du septième au douzième siècle.

Seconde subdivision : Saint Louis, du douzième jusqu'au seizième siècle.

CHAPITRE II.

ÉTAT DES LETTRES EN GAULE AVANT CHARLEMAGNE.

LE SEPTIÈME ET LE HUITIÈME SIÈCLE.

SOMMAIRE. — § 1er. Silence du septième et du huitième siècle. — La légende est le rêve de l'esprit humain qui sommeille. — § 2. Les saints barbares dans la légende. — § 3. Les saints anti-barbares dans la légende. — Saint Colomban. — Saint Boniface. — § 4. L'Histoire de l'art dans la légende. — Saint Eloi. — § 5. L'histoire au septième et au huitième siècle. — Les Annales. — § 6. La civilisation ne disparaît jamais complètement, elle se déplace.

§ 1er.

Silence du septième et du huitième siècle. — La légende et le rêve de l'esprit humain qui sommeille.

Le silence et le recueillement sont le milieu dans lequel se combinent tous les grands desseins, l'atmosphère dans laquelle éclosent et respirent les pensées destinées à prendre possession de l'humanité. Les maîtres du monde ont été des hommes de silence, et lorsqu'ils ont paru « *La terre s'est tue* » terra siluit.

Egalement, les périodes pendant lesquelles l'esprit humain ne dit rien sont loin d'être aussi nulles qu'elles le semblent. Cet engourdissement extérieur cache une activité interne au sein de laquelle toutes les facultés sociales se ramassent au dedans, se résument, se concentrent, jusqu'au moment où cette fermentation dilate son élasticité long-

temps comprimée fait explosion, et pousse le monde dans une combinaison nouvelle.

Aussi, est-ce dans l'obscurité et le repos que s'opéra, au septième et au huitième siècle, l'élaboration mystérieuse qui devait transformer la société ancienne en Europe chrétienne.

Il n'est donc pas étonnant, qu'à cette heure solennelle de la rénovation, il se fasse un grand silence dans le monde. Quand la nuit s'achève, avant que l'aube se lève, la nature redouble son silence déjà si profond. La brise écoute, tout bruit est suspendu ; car la terre est dans l'attente de la lumière.

A cette heure aussi tout se tait autour de nous ; tout mouvement s'arrête, car nous sommes arrivés à l'instant historique où le jour va reparaître, où une vie pure et fraîche va se manifester et remplir le cœur des jeunes peuples ; nous touchons à l'un des matins de l'histoire universelle.

Pendant ces ténèbres l'esprit humain sommeille ; mais jamais l'esprit n'est inactif. Le jour, il pense, et la nuit, il rêve. C'est pourquoi l'expression littéraire de cette nuit de deux siècles se réduit à la Légende, qui n'est elle-même qu'un rêve ; en effet, comme le rêve, la Légende n'est-elle pas une combinaison d'images et d'idées, ordinairement confuses, quelquefois très nettes et très suivies ; telles que les imaginations qui se présentent à l'esprit dans le sommeil, et qui ont pour causes habituelles les faits marquants, les réalités et les impressions les plus fortes de la journée? En un mot, la légende est un songe, mais un songe que l'on peut facilement interpréter pour en démêler le sens

historique, puisque les fantômes qu'elle évoque se groupent toujours autour d'un corps d'événements réels.

Celui qui a stationné dans la galerie du Belvédère, à Vienne, n'a pu oublier le délicat tableau du Corrège; Io assise sur un tertre de gazon fleuri, est couverte d'un nuage. Le regard s'arrête, et peu à peu les spirales vaporeuses de la nuée se précisent, se dessinent, s'incarnent, le vague se dégage et à l'œil ravi se présentent, au lieu du nuage, le corps, la passion et la beauté d'un Dieu.

Au milieu des fleurs poétiques de la fiction sur laquelle elle repose, la légende, elle aussi, est enveloppée d'un nuage. Mais pour le lecteur attentif, la nuée prend bientôt les fermes contours, les lignes, le mouvement et la majesté de l'histoire.

On peut même dire qu'à la fin du septième siècle on ne doit quelques données sur les événements qu'aux légendes des saints. Non seulement, elles nous révèlent les faits, mais encore elles nous font remonter et redescendre les courants des passions et d'idées qui entraînaient la société d'alors.

Par exemple, pendant les deux siècles qui nous occupent, l'histoire se résume dans ces deux mouvements: d'abord, la barbarie envahit l'Eglise; puis l'Eglise réagit sur la barbarie, la pénètre et la transfigure. Cette double action se reproduit exactement dans l'hagiograghie. De là, deux classes de personnages différents célébrés par la légende: d'une part, les saints qui expriment la prédominance de la barbarie; de l'autre, les saints qui représentent la réaction par laquelle le christianisme refoulait la barbarie. En deux mots, il y a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les saints *barbares* et les saints *anti-barbares*.

§ 2.

Les saints barbares dans la légende.

La légende des saints dont la vie reflète l'action de la barbarie commence ordinairement par ces mots : « Il était de très bonne extraction ; il exerça des fonctions élevées ; mais il fut encore plus illustre par sa piété. » Plût à Dieu que la seconde partie de la phrase fût toujours aussi exacte que la première !... Les biographies de ces étranges bienheureux sont mouvementées d'autant de scènes violentes que de pieux récits. Quand saint Arnulf veut se retirer de la cour, Dagobert lui dit pour le retenir : « Si tu me quittes, je couperai la tête à ton fils. » Saint Bavon a une jeunesse des plus orageuses. La cathédrale de Gand lui est consacrée. Sur la porte on le voit encore figuré en costume de guerrier, à cheval, et le faucon au poing. La chasse illustrera également le fameux saint Hubert. Saint Léger (Leodogher) était maire du palais en Burgundie. Dans sa lutte contre Hébroïn, maire du palais en Neustrie, saint Léger n'est guère moins ambitieux, guère moins cruel que son antagoniste. Ce qui l'a sanctifié aux yeux de ses contemporains, c'est évidemment l'importance de son rôle, sa dignité d'évêque d'Autun, son courage obstiné et les affreux tourments dans lesquels, après avoir eu les yeux crevés, il périt victime de son rival.

On ne doit pas oublier que l'époque en question est antérieure de deux siècles à la plus ancienne canonisation de l'Eglise. Seule, l'opinion populaire décernait alors le titre de saint, et elle ne le conférait qu'à ses favoris, qu'à ceux

qui représentaient ses instincts. De là ces bienheureux si singuliers. Mais l'abus même est une lumière pour l'histoire. Selon les personnages que la foule choisissait pour les décorer des attributs de la sainteté, nous pouvons estimer quelle classe d'hommes et quel ordre de choses avaient du prestige aux yeux des peuples.

La plupart de ces saints peu édifiants sont de race franque, signe manifeste de la supériorité politique des Germains vainqueurs sur les Gallo-Romains.

Ce qui est vrai des saints l'est pareillement des saintes. Leurs noms tudesques indiquent suffisamment leur origine. C'est sainte Gertrude, sainte Rictrude, sainte Waltrude et autres. Beaucoup de ces princesses franques ont une allure aussi farouche que les fiers compagnons de Charles Martel, qui se croyaient évêques quand ils avaient tondu en rond sur le crâne leurs longs cheveux roux et endossé une chasuble sur leur jaque de fer.

Le monastère de Poitiers, où le poète Fortunat adressait jadis de petits vers à Radegonde, est peuplé maintenant de filles de rois ou de chefs francs. Elles font la guerre, ont une armée à leur solde et soutiennent des sièges dans l'église de Saint-Hilaire. Une émeute de religieuses est dirigée par la princesse Chrodilde. Les couvents d'hommes sont dans un état aussi déplorable. Les écoles de Saint-Victor et de Marmoutier étaient en pleine décadence. La glorieuse, la douce Lérins, le sanctuaire des lettres, au IV^e^ siècle, était devenu un repaire. L'abbé du monastère, saint Argulf, voulut y introduire la réforme. Les moines l'embarquèrent, le conduisirent dans une île déserte, et coupèrent court à ses remontrances en lui arrachant la langue

On le voit, ce qui s'accomplissait dans l'histoire de la société est traduit mot à mot dans l'histoire de la sanctification. Le martyrologe se peuple de saints plus cuirassés de fer que de vertus. C'est bien le cas de dire que « le ciel souffre violence, et que ce sont les violents qui le ravissent. »

Le christianisme en Gaule semblait donc pris d'assaut par les guerriers germains. Toute autre puissance que celle du sabre avait disparu. L'on eût dit que les derniers rayons de l'intelligence chrétienne allaient s'amortir dans notre pays, lorsque le génie celtique vint rallumer dans son ancien foyer le flambeau de la civilisation prêt de s'y éteindre.

§ 3.

Les saints anti-barbares. — Saint Colomban. — Saint Boniface.

Nous le répétons (peut-être à satiété), à chaque évolution de cette nation gallo-romaine appelée la France, on rencontre le Celte qui fonde, le Romain qui organise et le Frank qui combat.

Vers 590, au fond de l'Irlande gaëlique, les Celtes devenus chrétiens se sont souvenus du berceau de leurs aïeux. Les Culdées [1] ou religieux celtiques avaient succédé aux Druides et avaient fondé sur l'emplacement même des anciens colléges druidiques d'immenses monastères qui étaient devenus comme des villes saintes. Ces villes des Culdées remplaçaient les fameux centres ou *milieux sacrés* auxquels

1 *Cul-Dee,* en gaëlique, solidaire de Dieu. En latin : *Cellucelare* et *Deus*. Ces mots ont des racines identiques dans les langues celtique, latine et grecque.

ressortissait chacune des grandes régions du monde gallo-kymrique [1]. Le plus considérable de ces établissements se trouvait dans une petite île des Hébrides : Jona ou Icolm-Rill, qui fut la mère des moines, l'oracle de l'Occident au VII^e^ et au VIII^e^ siècle.

Ces abbayes, où les Culdées vivaient douze à douze, sous un abbé élu par eux, furent dans ces temps arides des oasis où s'épanouissait la charité chrétienne unie à la science druidique. Les études hébraïques, grecques et latines, toutes les connaissances, et principalement l'astronomie y étaient cultivées avec éclat. Ce fut cette Gaule libre et éclairée qui vint au secours de notre Gaule opprimée par la corruption romaine et la brutalité teutonique.

Ici, la légende nous offre un spectacle opposé à celui qui vient de nous attrister. Nous sommes en présence de cette seconde classe de saints que nous avons surnommés les *Saints Anti-Barbares*.

Ceux-ci sont les représentants de la réaction chrétienne, soit que ces fervents apôtres tiennent tête à la tyrannie des chefs francs, soit qu'ils affrontent les nations païennes de la Germanie pour leur annoncer la bonne nouvelle. C'est la légende des missionnaires.

La plus attrayante pour nous est la vie de saint Colomban, dans laquelle l'histoire consolante de notre rénovation s'allie aux imaginations les plus radieuses. Nous le voyons débarquer en Gaule avec douze Culdées, ses com-

1 On a cru reconnaître dans ce milieu sacré des Druides le symbole du soleil ou centre du système planétaire. En effet, c'était dans ces colléges que brûlait le père-feu, gardé par un pontife forgeron. (Voir les *Origines*, chap. III, § II).

pagnons. Il cherche les terrains les plus incultes, les hordes les plus sauvages pour les civiliser. Il lutte contre des dangers de tous genres, contre des bêtes féroces, contre des hommes plus cruels encore, contre les rudes Mérovingiens, contre la formidable Brunehaut et enfin contre un pape.

Le roi Thierry l'exile, le fait enfermer, et afin de se débarrasser d'un censeur si importun, il veut l'embarquer pour l'Angleterre. La mer repousse et rejette obstinément le navire à la côte. Les éléments, moins aveugles que les hommes, ne permettent pas que la civilisation soit bannie de nos rivages. Faute d'autre asile, Colomban se retire chez le roi de Neustrie, Clotaire. Etait-il donc écrit que le chef qui devait un jour réunir toutes les portions de la monarchie franque sous un seul sceptre, subirait lui-même la direction de l'homme qui en était le rénovateur et l'apôtre?

Les Culdées fondèrent un grand nombre de couvents. Alors, comme au premier âge, le christianisme de la Gaule reprit la chaîne des traditions druidiques. Par exemple, à côté des abbayes d'hommes, on vit des vierges savantes en ouvrir pour les femmes sur les ruines mêmes des anciens collèges des druidesses. Ces nouveaux cloîtres observèrent plusieurs usages druidiques. Dans le couvent de Sainte-Brigite, en Irlande, le feu perpétuel, le *père-feu,* continua de brûler pendant plusieurs siècles comme au temps de *Belenus*. Les monastères doubles, où une abbesse et un abbé gouvernaient de concert deux grandes communautés de moines et de religieuses, s'étaient propagés de l'Irlande en Austrasie. L'on connaît ceux de Nivelles, de Maubeuge et de Remiremont. Ce retour au druidisme, pour les communautés doubles, se manifestera encore à la seconde renais-

sance dans la France chevaleresque, notamment à Fontevrault, en Anjou. Ici, l'abbesse, ayant la crosse en main, tiendra même les hommes sous son obédience et sous sa juridiction.

La principale fondation de saint Colomban fut l'abbaye de Luxeuil. C'est de cet asile de piété et d'érudition que sortit l'irlandais Virgile, évêque de Salzbourg. Le premier, il affirma que la terre est ronde et que nous avons des antipodes.

De Luxeuil, Colomban partit avec son disciple saint Gall (Gallus) et alla fonder en Suisse le monastère de Saint-Gall, lequel jouera un rôle si prépondérant à partir de Charlemagne. A cet endroit, la légende raconte un incident significatif pour l'histoire des religions germaniques. « Au bord du lac de Zurich, le saint rencontra des gens qui sacrifiaient à Odin (Wodanus). Ces païens offraient un grand vase de bière à leur dieu. Le saint souffle sur le vase et le brise. » En effet, à cette époque, il ne fallait plus qu'un souffle du christianisme pour briser les derniers restes du paganisme en Germanie [1].

Ce souffle, l'anglo-saxon Winfried, saint Boniface, l'apportera aux nations d'outre-Rhin. L'apostolat de ce missionnaire incomparable dépasse de beaucoup les limites de la Gaule. Pourtant nous avons droit d'en revendiquer une part. Saint Boniface écrivait lui-même du fond de la Germanie : « Sans le patronage du prince des Francs (Charles-Martel), sans son ordre et la crainte de sa puissance, je ne pourrais ni diriger le peuple, ni défendre les prêtres, les

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. II.

diacres, les moines, ni les servantes de Dieu, ni interdire dans ce pays les rites des païens et leur culte sacrilège pour les idoles. » De plus, en devenant archevêque de Mayence, en provoquant la fondation du cloître de Fulda, en établissant neuf évêchés et tant de monastères, qui seront plus tard les pépinières où grandiront plusieurs des docteurs qui ont illustré l'Université de Paris, Boniface n'a-t-il pas travaillé très efficacement à la civilisation de la France ?

§ 4.

L'Histoire de l'art dans la légende. — Saint Eloi.

La légende ne nous permet pas seulement de suivre à travers ces âges nébuleux la marche politique, intellectuelle et morale de la nation, elle dévoile encore la situation faite aux beaux-arts. A ses pâles reflets, nous voyons que, si altéré que fût le goût antique, les arts de luxe qui flattaient l'orgueil des conquérants barbares étaient moins déchus que les métiers essentiels à l'existence. Il n'y avait plus d'artisans, il y avait encore des artistes.

C'est ce qui ressort de l'aimable légende du saint resté l'un des plus populaires de la France. Nous voulons parler de la vie du *bon saint Eloi,* le ministre du *grand roi Dagobert.* Cette biographie fut écrite par son ami intime, saint Ouen (Audoïn), évêque de Rouen.

Saint Eloi (Eligius) était un Gallo-Romain comme son nom l'indique. Il était né à Limoges de parents anciennement chrétiens. Il s'attacha au trésorier du roi Clotaire II, et il eut bientôt occasion de déployer son savoir-faire. Dans plusieurs commandes qu'on lui fit, il prouva que celui qu'on

appelait l'*Orfèvre* (Aurifaber) était un véritable artiste. Plus tard, Dagobert commanda un trône d'or à Eloi. Avec la matière mise à sa disposition, notre saint fabriqua deux trônes au lieu d'un. Dagobert nomma directeur de la Monnaie royale de Paris l'homme dont il avait reconnu le talent, et, chose plus rare, éprouvé la probité. Dans la suite, le roi créa Eloi évêque de Noyon.

« Saint Eloi nous apparaît dans l'histoire comme le premier type de l'artiste chrétien. Saint Ouen le représente travaillant aux merveilles de son art qui faisait l'étonnement de ses contemporains, entouré de nombreux élèves qu'il traitait comme ses enfants. La plupart étaient des esclaves qu'il avait rachetés et avec lesquels il vivait dans une sorte de communauté religieuse ; c'était un cloître d'artistes.

« Comme évêque, saint Eloi a laissé quelques sermons. De même que la douce et calme figure du pieux artiste se détache avec grâce du milieu des figures barbares de tant de saints, ses contemporains ; de même le style de ses homélies tranche avec tout ce qui reste de son temps, par un accent de tendresse qui lui est particulier, par une onction touchante et une sensibilité ingénieuse [1]. »

§ 5.

L'histoire au VII^e^ *et au* VIII^e^ *siècle. — Les Annales.*

Derrière le voile de la légende nous avons aperçu l'état de la société : d'un côté, la civilisation violentée par les

1 Ampère, *Hist. litt.*, t. II, ch. XII.

gens de guerre ; de l'autre, le christianisme luttant contre la force brutale. Si de la légende nous passons à l'histoire de cette époque, nous ne trouverons plus le symbole ni le voile transparent, mais un réseau inextricable d'anachronismes dans les dates, de barbarismes dans les mots et de croyances absurdes dans les faits. On peut dire que jusqu'à Charlemagne l'histoire est nulle ou presque nulle.

Le Franco-Burgonde Frédégaire ou Frédégher mérite à peine le nom d'historien, et cependant il est aussi supérieur à ses successeurs qu'il est inférieur à Grégoire de Tours, dont il se dit le continuateur. Dans son pauvre langage, il exprime bien tristement l'affaissement du monde mérovingien. Après avoir annoncé qu'il essaiera de poursuivre l'œuvre de Grégoire : « J'aurais souhaité, dit-il, qu'il me fût échu une telle *faconde* que je pusse quelque peu lui ressembler. Mais l'on puise difficilement à une source qui ne coule plus. Désormais le monde se fait vieux, la pointe de la sagesse s'émousse en nous. *Ideoque prudentia acumen in nobis tepescit.* » Il emploie ici *tepescit* pour *hebescit*. Les expressions comme les idées se brouillent.

Frédégaire écrivit son *Histoire des Francs* de 650 à 660. Son récit va depuis le commencement du monde jusqu'à l'année 641. C'est chez lui que l'on trouve cette opinion qui règnera pendant tout le moyen âge : que les Franks tirent leur origine de Troie et qu'ils sont issus des compagnons d'Enée. A la fin du xv^e^ siècle, elle sera encore assez répandue pour que Ronsard en fasse la base d'un poème épique : *La Franciade*.

A partir de Frédégaire, on vénéra comme fondateur et premier roi de la nation française, Francus ou Francion,

fils d'Hector. La parité des noms sert de base à la chronologie. L'histoire, semblable au jeu des homonymes, roule sur la ressemblance des sons : Francus est le premier chef des Franks ; le beau Pâris bâtit la ville de Paris ; Noé la ville de Noyon ; Caïn, celle de Caen ; les soldats de Rémus celle de Reims, et ainsi de suite. L'étymologie devient du calembour.

« Mais ni Frédégaire, ni Marius d'Avenches, ni les continuateurs de la chronique de Prosper d'Aquitaine, tout décharnés qu'ils sont, n'approchent de la maigreur des *Annalistes* du VII^e^ ou du VIII^e^ siècle.

» L'origine des *Annales* explique leur sécheresse excessive. En traçant les cycles de dix-neuf ans qui servaient à retrouver l'époque de la pâque, il tomba dans l'esprit de quelques moines d'employer la marge que laissaient les chiffres du cycle pascal, à écrire ce qui était advenu dans l'année. Il y avait peu de place pour les développements, dans cette histoire tracée en appendice, à la marge d'un almanach. Les années où se sont accomplies les plus grandes choses n'y occupent pas plus d'espace que les années les plus insignifiantes. Les bons moines qui se succèdent, sans se nommer, dans la rédaction des annales mettent sur la même ligne les événements qui intéressent le genre humain et ceux qui n'intéressent que leur couvent. Je lis dans une de ces chroniques, à l'année 732 : « *Charles-Martel fit la guerre aux Sarrazins.* » Rien de plus ; il s'agit de la bataille de Poitiers, qui a bien eu quelque influence sur les destinées du monde. Puis je trouve à peu près le même nombre de mots consacrés à l'an 726, et voici ce que le chroniqueur nous apprend : « Martin est mort. » Martin

est un moine de Corvey dont personne n'a entendu parler. Dans une autre chronique, pour 732, il n'y a rien. L'annaliste n'a pas trouvé la bataille de Poitiers digne d'être mentionnée [1]. »

Et cependant, si jamais une date fut mémorable pour l'histoire politique et pour l'histoire des lettres, ce fut bien cette année de 732 dans laquelle Charles-Martel décida, dans les champs de Poitiers, le sort de la civilisation française et européenne. Les mahométans étaient arrivés en Gaule, ce pays était le dernier boulevard de la chrétienté. Il ne leur restait à vaincre que les Franks, et après les Franks plus rien. Or l'islamisme était un immense élan, mais quel élan ! un élan en arrière qui relançait le monde, non plus à Jésus-Christ ni à Moïse, mais à Abraham et aux patriarches. Le Frank Charles-Martel a été le rocher qui arrêta cette avalanche, et qui l'empêcha de tout emporter dans son éboulement rétrograde.

Encore une fois, la culture que le Celte avait reçue de Rome, et que le christianisme allait féconder, fut préservée par la vigueur germanique, personnifiée en Charles-Martel.

§ 6.

La civilisation ne disparaît jamais complètement. — Elle se déplace.

Par tout ce qui précède, on voit qu'au septième et au huitième siècle, la Gaule était bien déchue de la grandeur intellectuelle qu'elle avait atteinte dans les temps anté-

1 Ampère, *Hist. litt. de la France sous Charlemagne,* ch. 1.

rieurs. Est-ce à dire qu'il fait nuit à la fois sur toute la terre? Non, assurément. La civilisation dans ses phases est semblable au mouvement alternatif des eaux. La mer ne délaisse une plage que pour se porter à un autre bord. De même, dans son flux et reflux perpétuel, la civilisation ne tarit pas, elle se déplace ; quand elle disparaît, elle se transporte ; quand elle descend ici, elle monte ailleurs et court envahir d'autres grèves.

Si donc notre pays était le moins favorisé, en revanche l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre et l'Irlande avaient conservé la culture ancienne, la tradition des lettres et des sciences. L'Espagne eut au sixième siècle Isidore de Séville. En Italie, après Boëce et Cassiodore, deux grands papes s'élevèrent : saint Léon et saint Grégoire. Enfin l'Angleterre produisit Bède le Vénérable, homme extraordinaire par l'étendue de ses connaissances.

C'est à ces pays que Charlemagne demandera des instruments et des hommes pour l'œuvre de reconstruction qu'il doit entreprendre, et que nous allons contempler.

CHAPITRE III.

CHARLEMAGNE.

Sommaire. — § 1er. Charlemagne prédestiné par ses dons naturels à l'œuvre de rénovation qu'il doit accomplir. — § 2. Charlemagne, considéré comme Germain, comme lettré, comme chrétien. — § 3. Influence indirecte des guerres et des controverses religieuses de Charlemagne sur la civilisation. — § 4. Action directe de Charlemagne sur les lettres. — Savants appelés de l'étranger. — Alcuin. — L'école du palais. — Etablissement des écoles. — § 5. La copie des manuscrits.

§ 1er.

Charlemagne prédestiné par ses dons naturels à l'œuvre de rénovation qu'il doit accomplir.

A l'époque où nous sommes parvenus, par suite des événements que nous avons signalés : la conquête des Romains, l'arrivée des Franks et l'établissement de la foi chrétienne, on ne distinguait plus en Gaule que deux populations : les Gallo-Romains et les Gallo-Franks. Ces deux dénominations indiquent suffisamment le phénomène accompli ; à savoir : que les Gaulois étaient comme le substratum, qui avait reçu et qui s'était assimilé les conquérants, sans se laisser absorber par eux. Le Gaulois vivait sous le Romain et engendrait le Gallo-Romain ; il subsistait sous le Frank et produisait le Gallo-Frank. Rome et la Germanie avaient apporté leurs qualités à la Gaule, sans lui enlever les

siennes. Les vainqueurs avaient remporté une de ces victoires où il n'y a pas de vaincus.

Cependant, pour réaliser une France, il fallait que ces deux groupes de nations en vinssent à se toucher par tous les points et à sentir partout la même cohérence. Il était réservé au christianisme d'opérer cette fusion, de consommer ces membres disjoints dans l'unité d'un seul corps, en communiquant à tous un même esprit. Car à l'esprit, et à l'esprit seul, il est donné d'unir. Seul il *comprend*.

A ce moment, la France sera constituée, et suivant notre définition toujours répétée : le Français sera le Gaulois cultivé par le Romain : fortifié par le Germain, civilisé et transformé par l'Evangile.

Or, si jamais homme a rassemblé en lui ces divers facteurs de notre nationalité, a concentré les énergies capables d'imprimer à ses peuples leur caractère définitif, c'est assurément ce géant de l'histoire, gardien, guide et initiateur, placé au seuil de notre moyen âge pour lui ouvrir les portes de l'avenir ; ce type le plus complet de la civilisation moderne, ce Germain pénétré de la civilisation antique et animé de l'esprit chrétien, qui s'appelle : Charlemagne.

Gaulois par le lieu de sa naissance et les intérêts de son pouvoir, Germain par le sang, par ses habitudes et par les attraits de son cœur, Romain par l'intelligence et la culture ; et par-dessus tout chrétien en esprit et en vérité, Charlemagne est le parfait exemplaire sur lequel doit être taillée la société, dont il est le premier ouvrier ; et si sa destinée pouvait être résumée et exprimée d'un seul mot, elle le serait parfaitement par la singulière transformation que la postérité a fait subir à son nom. De Karloman, elle

a tiré le mot de *Charlemagne,* nom moitié germanique, moitié latin, et qui a cessé d'être l'un et l'autre pour devenir français [1].

Nous allons rapidement considérer Charlemagne sous les trois aspects que nous venons de signaler, c'est-à-dire : comme Germain, comme Romain et comme Chrétien. Nous considérerons après, et dans la même suite, son action et son influence sur la civilisation, comme guerrier, comme lettré et comme théologien. Dans les chapitres suivants, nous exposerons quels ont été les résultats de son entreprise, pendant le neuvième, le dixième et le onzième siècle.

§ 2.

Charlemagne considéré comme Germain, comme lettré et comme chrétien.

Sorti d'une famille franchement germanique, Charlemagne conserva toutes les qualités natives de sa race. Loin d'affecter, comme les Mérovingiens, une lourde imitation des mœurs romaines, il fut religieusement fidèle aux usages, à la langue et aux traditions de ses aïeux. « Il repoussait, dit Eginhard, les vêtements étrangers. Son habit était celui de ses pères, l'habit frank. » A Rome, s'il revêtit la longue tunique et la chlamyde, ce ne fut que pour complaire au Pape.

Quant à sa langue maternelle, il la cultiva avec tant de

1 *Charlemagne,* où l'on veut voir : *Carolus* et *magnus*, n'est qu'une corruption de Karloman ou Karl-mann. En langue romane, le nom germanique s'était altéré en Karlemaines et Challemaines.

soin, que, voulant lui appliquer les notions de linguistique qu'il avait puisées dans les idiomes classiques, il composa une grammaire franque, qui a précédé de huit cents ans les plus anciennes grammaires allemandes.

Son culte pour les traditions teutoniques lui fit concevoir et exécuter le projet de rechercher et de rassembler les vieux chants épiques de l'Allemagne, précieux recueil dont la disparition est à jamais regrettable. Il en subsiste pourtant quelques restes, par exemple: le combat de Hildebrand [1]. Beaucoup d'autres fragments, anéantis sous leur forme primitive, sont fondus dans les Nibelungen.

Si Charlemagne retint les habitudes du Frank, ces dehors recouvraient aussi un cœur dont tous les battements étaient germaniques. Les qualités du guerrier éclateront dans ses grandes campagnes de Saxe, dans la conquête de la Lombardie, dans ses incursions en Espagne, dans ses expéditions contre les Slaves, les Serbes et les Avares.

Comme lettré et comme savant, nous voyons que Charlemagne possédait plusieurs langues. Le frank était son idiome, le latin lui était familier et il connaissait le grec. Il semble même qu'il ne fut pas étranger aux langues orientales, puisque la veille de sa mort, il était occupé à corriger soigneusement le texte des quatre évangélistes, avec des Grecs et des Syriens.

Il donna beaucoup de temps et d'application à la rhétorique, à la dialectique et au calcul. Il questionne Alcuin tour à tour sur le ciel de Dieu et sur le ciel des astres, sur la théologie et sur l'astronomie. Un jour il lui écrivit pour

1 Voir les *Origines*. Chap. XII, § III.

lui demander ce qu'était devenu la planète de Mars, qu'il ne trouvait plus au firmament. En même temps qu'il s'enquérait de la situation des étoiles, il n'était pas moins curieux de s'orienter dans le monde des bienheureux ; à table, il se faisait lire la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

On a souvent dit que Charlemagne ne savait pas écrire ; et voici sur quel passage d'Eginhard on s'appuie : « Il s'essayait à écrire et plaçait d'habitude la nuit, sous son oreiller, des tablettes et des cahiers, afin de pouvoir, durant ses moments d'insomnie, s'exercer la main à tracer des caractères. Toutefois ce travail ne lui réussit guère, il l'avait commencé trop tard. »

Or, le même auteur nous apprend ailleurs que Charlemagne recueillit d'anciens chants barbares et *qu'il les écrivit : « Barbara carmina scripsit.* » Quand donc Eginhard dit qu'il réussit peu à écrire, il faut conclure qu'il s'agit, non de la simple écriture, mais de la *calligraphie*. La calligraphie était alors un art presque égal à la peinture. Un écrivain s'appelait *pictor* (peintre), *rubricateur* ou *enlumineur*. Les auteurs dictaient d'ordinaire et des artisans voués à cette industrie spéciale écrivaient les mots en couleur. C'est dans ce talent particulier que Charlemagne n'aurait pas fait de grands progrès.

Comme chrétien, Charlemagne fut aussi zélé à relever et à maintenir la discipline ecclésiastique, qu'il était attentif à garantir l'intégrité du dogme, duquel il avait une connaissance approfondie. Dès le commencement de son règne, ses capitulaires [1], sont pleins de règlements, qui attaquent

1 On appelle *Capitulaires* de Charlemagne le recueil des lois, des

les divers abus, introduits dans le clergé par l'ignorance, la corruption ou la brutalité.

Dans les disputes théologiques, Charlemagne entre lui-même en lice, prend fait et cause pour l'orthodoxie. Ses écrits sur ces matières sont de véritables traités dogmatiques. Il se déclare le soldat de l'Église contre l'hérésie, aussi bien qu'il s'était constitué le champion armé de la civilisation contre la barbarie. Ajoutons que dans ces controverses, il montra constamment une tolérance et une modération bien rares chez un empereur théologien. Malheureusement, il semble qu'il n'ait pas agi de même dans les conversions qu'il opéra par le sabre. L'égorgement des cinq mille Saxons, s'il est avéré, est une tache de sang sur son front.

Les deux principales questions agitées sous son règne furent celles de l'*adoptionisme* et des *iconoclastes*. La seconde de ces hérésies touche de près à l'histoire des lettres. Les *iconoclastes* (de Εἰκών, image et κλαότος, brisé) soutenaient, comme leur nom l'indique, que toutes les images du Christ, de la Vierge et des Saints devaient être détruites ; attendu que leur culte, et même leur présence dans les temples, constituaient une véritable idolâtrie. Charlemagne sut éviter les deux extrêmes opposés, approuvant le respect dû aux images saintes, mais réprouvant les honneurs et les hommages directs qu'on leur rend. Sur ce thème il écrivit, ou fit écrire un livre, qui porte son nom et qu'il avait intitulé : *Traité sur les Images*.

ordonnances, des jugements particuliers et des actes administratifs émanés de Charlemagne.

Nous venons d'esquisser les traits saillants de cette figure colossale ; voyons maintenant comment il porta au dehors ces ressources personnelles comment il se voua à l'œuvre de rénovation, à laquelle le prédestinait un ensemble si rare de tant d'éminentes qualités.

§ 3.

Influence indirecte des guerres et des controverses religieuses de Charlemagne sur la civilisation.

Ce n'est pas sans dessein que, nous occupant de la rénovation opérée par Charlemagne, nous avons mentionné ses campagnes militaires, ainsi que ses réformes et ses controverses dans l'Eglise. L'influence du guerrier et du théologien, sans être directe, n'en a pas moins été réelle et très efficace pour la littérature.

Cette glorieuse guerre de quarante ans, qui porta son vol impétueux du Danube au Tibre, et du Rhin à la Durance, se présente comme tout un système de défense contre la barbarie. Au midi, il relègue les Arabes au delà des Pyrénées. Au nord et à l'est, il dompte les Saxons, rejette sur la rive droite du Danube, accule aux Carpathes les Avares et les Slaves qui se poussaient derrière les populations germaniques. Désormais, son large glaive est la barrière infranchissable qui arrête ces hordes toujours prêtes à ravager et à ruiner les champs de la Gaule, que sa main va ensemencer et fertiliser.

Ses guerres elles-mêmes, ne frayaient-elles pas la voie à la civilisation ? Ne l'avaient-elles pas pour objet ? Dans ses expéditions Charlemagne se fait accompagner de mission-

naires et d'érudits; en sorte que, sous les pas du conquérant, on voit naître des évêchés et des écoles qui seront longtemps des centres d'instruction. A la tête de son armée, il ne perd point de vue son œuvre civilisatrice. Lorsque cet aigle se balance sur ses ailes robustes pour fondre sur une proie, le premier et le dernier regard de son œil de flamme s'adressent à la lumière.

En restaurant la discipline et les études ecclésiastiques, Charlemagne rend le prêtre à sa mission divine, qui est d'édifier le monde. Il s'empare, il est vrai, des élections de l'Eglise ; toutefois ce n'est plus, comme les Mérovingiens, pour vendre les évêchés et les abbayes au plus offrant, ou pour les jeter en pâture au plus servile, c'est pour en faire la récompense du mérite et du travail. Or, la régénération du sacerdoce impliquait la régénération des lettres, dont la grandeur ou la décadence apparaît toujours dans l'histoire comme intimement liée à la moralité et à l'instruction du clergé.

Enfin les controverses religieuses, auxquelles il se mêla, étaient loin d'être indifférentes à la civilisation. Pour ne citer que l'hérésie des iconoclastes, on se souviendra que dans le concile de Constantinople en 755, la peinture fut traitée de blasphème. « Si cette manière de voir eût triomphé, c'en était fait de l'art chrétien. Nous n'aurions eu ni les madones de Raphaël, ni le jugement dernier de Michel Ange [1].»

1 Ampère. *Hist. litt. sous Charlemagne,* ch. III.

§ 4.

Action directe de Charlemagne sur les lettres. — Savants appelés de l'étranger. — Alcuin. — L'Ecole du Palais. — Etablissement des écoles.

Si nous passons à l'action directe de Charlemagne sur la Renaissance des lettres, notre attention et notre admiration devront se partager comme son activité. Il nous faudra le suivre dans toutes les voies qui conduisent un peuple à son perfectionnement.

La Gaule avait laissé s'éteindre le flambeau de la science. Tout ce qui subsistait de lumière en Occident s'était concentré, d'une part, à Rome et dans quelques cités italiennes; de l'autre, dans les monastères de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. C'est donc à l'étranger que le roi des Franks dut recourir, afin de s'entourer des hommes et des instruments indispensables à ses nobles desseins.

A son appel tous les pays et toutes les races ont répondu et lui ont apporté leur contingent. La Bavière envoya Leidrade, qui fut plus tard évêque de Lyon. La Lombardie donna Paul Warnfried, que l'on nomma aussi Paul Diacre. Celui-ci fut fait prisonnier dans la guerre contre Didier. Le vainqueur, non moins attentif à gagner des savants qu'à conquérir des royaumes, le ramena avec lui comme le plus précieux butin de la victoire. De la Toscane vinrent Pierre de Pise, qui enseigna la grammaire à Charlemagne lui-même, et Benoist d'Aniane, qui réforma les monastères de la Gaule, en détruisant les diversités intro-

duites par saint Colomban et les missionnaires irlandais du septième siècle[1].

Nous trouvons encore près de Charlemagne le Goth Théodulfe, théologien et poète, qui devint évêque d'Orléans. De la Germanie, sortirent Angilbert, qui faisait des vers latins, et Eginhard ou Einhard, *un barbare peu versé dans la langue des Romains*, à ce qu'il dit lui-même, et qui néanmoins fut le remarquable historien de Charlemagne. L'Ecosse et l'Irlande fournirent plusieurs hommes d'un mérite éminent, entre autres le Scot Irlandais Clément. Il fonda l'école Palatine de concert avec Alcuin. Alcuin est le plus illustre de tous, le *premier ministre intellectuel* du souverain, protecteur des lettres, *le lieutenant*, l'aide de camp de Charlemagne dans sa longue et glorieuse campagne contre la barbarie.

Ce fut en Angleterre, alors le pays le plus civilisé de l'Europe, que naquit en 755, Albin surnommé Alcuin[2]. Il était issu d'une famille noble qui prétendait remonter à Odin. Il sortait à peine de l'école d'York que l'archevêque de cette ville l'envoya deux fois à Rome, le chargeant de messages importants. Ce fut dans son second voyage qu'il rencontra Charlemagne à Paris. L'empereur comprit de suite qu'il avait trouvé l'homme qu'il cherchait, et fit tout pour attacher Alcuin à son entreprise. Celui-ci, qui était venu en Italie prendre le pallium pour son archevêque, voulut avant tout accomplir sa mission et commença par retourner en Angleterre. Mais à partir de ce moment il

1 Voir le chapitre II de la seconde partie, § III.

2 Albinum cognomento Alcuinum. (Eginhard.)

entra en correspondance suivie avec le roi des Franks : « Envoyez-moi, lui écrivait-il, quelques savants traités, aussi excellents que ceux dont j'ai soin ici (à la bibliothèque d'York) et qu'a recueillis mon maître Eghbert; à mon tour, je vous enverrai de mes jeunes gens, qui porteront en France les fleurs de Bretagne, en sorte qu'il n'y ait plus seulement à York un jardin enclos, mais qu'à Tours aussi, puissent germer quelques fleurs du paradis. » Deux ans après, en 782, Alcuin vint s'établir dans le palais de Charlemagne. Il y formait des disciples ou plutôt des apôtres intellectuels, qui se dispersaient ensuite et portaient le feu sacré des études dans toutes les parties de l'empire. Tel fut le fameux Scot Rabanus Maurus, élève d'Alcuin ; le premier il donna de l'importance à l'école de Fulda. Mais le disciple de prédilection d'Alcuin, c'était Charles lui-même. Le zèle de cet élève faisait dire au maître : « si les sujets ressemblaient au souverain, on ferait bientôt de la France une nouvelle Athènes. » Lorsque Alcuin commença à vieillir, il voulut se retirer au monastère de Fulda ; par une heureuse rencontre, l'abbaye de Tours étant venue à vaquer, Charlemagne lui donna ce célèbre cloître à diriger et à relever. Alcuin ne s'occupa plus que du soin de son abbaye et surtout de l'école de Tours, sur laquelle il répandit un si grand éclat. « Nous avons dans les lettres d'Alcuin assez de détails pour nous former une idée exacte de ce qu'était l'enseignement dans l'école de Tours ; on peut la considérer comme un type des écoles fondées par Charlemagne, puisqu'elle était la plus florissante et la plus célèbre ». « Alcuin donnait un enseignement divers à ses divers élèves ». « Aux uns, dit-il dans une lettre à Charle-

magne, j'offre le miel de l'Ecriture, je m'efforce de nourrir les autres des fruits de la subtilité grammaticale. Il en est que j'enivre des sciences antiques; il en est un petit nombre que j'éclaire de la splendeur des astres..... ». Alcuin n'excluait donc pas les connaissances profanes, et, à côté de la théologie, il fondait la science. Son enthousiasme pour elle lui a inspiré ces nobles paroles : « Tout passe, la science seule, immortelle comme l'âme, demeure [1]. »

Cette citation nous amène à la grande pensée de Charlemagne, qui fut de fonder ou de rétablir des écoles.

Et d'abord, ce grand prince était loin de ressembler à ces rois qu'on a accoutumé de surnommer les *Pères des lettres*, lesquels, s'en tenant eux-mêmes au pur dilettantisme, se contentent d'être les *hauts protecteurs* des arts libéraux. Ceux-là rappellent les grands seigneurs dont parle Voltaire : « Ils savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet, ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils *paient*. » Charlemagne, lui, paya de sa personne. Dans cette reprise en sous-œuvre de l'édifice social, lui-même appliqua l'échelle contre le mur croulant et y monta tout le premier à la tête de ses travailleurs.

Cette réunion d'hommes érudits, avec lesquels et sous lesquels Charlemagne étudiait, ainsi que les personnes de sa famille, ses sœurs, ses filles et aussi les jeunes seigneurs de sa cour, composait comme une académie, qu'on a appelée l'Ecole palatine. Cette école du Palais, dirigée par

1 Ampère. *Hist. litt. sous Charlemagne*. Chap. IV, passim.

Alcuin, de 782 à 796, fut le modèle de toutes celles qu'on institua dans les monastères et dans les cathédrales.

Dans leur admiration pour l'antiquité, et comme pour s'identifier avec elle, les membres de cette espèce d'académie ne se donnaient entre eux que des noms hébreux, grecs ou latins. C'est un trait de conformité de plus avec les savants de la grande renaissance. Charlemagne s'y nommait David ; il indiquait, par le choix de ce nom biblique sa préférence pour la littérature sacrée. Alcuin s'appelait Albinus Flaccus, du nom du poète Horace, qu'il avait traduit. Angilbert se qualifiait d'Homère, Eginhard avait le nom de Callopeus, les princesses Gisla et Gondrade étaient Lucie et Eulalie.

Et voilà tous ces érudits affublés de noms antiques, cherchant au milieu des copeaux de la littérature classique les débris d'Horace, de Virgile, de la Bible et des Pères pour les rajuster comme ils peuvent. Le grand empereur courbé sur cette besogne minutieuse a paru plus petit, pédant et presque ridicule. On en a fait, d'après le moine de Saint-Gall, un maître d'école et un chanteur de lutrin. « Mais, au milieu des chantres de sa chapelle ou des académiciens de son palais, Charlemagne est aussi grand pour nous que Pierre, le rabot à la main, dans les chantiers de Saardam ; tous deux descendent à des occupations mesquines, pour policer leur empire [1]. »

Cette ardeur qui l'embrasait, le souverain était impatient de la communiquer à ses sujets. L'année 789 est mémorable dans l'histoire de la civilisation moderne. De 787, en

1 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne,* ch. II.

effet, est datée la première circulaire que Charlemagne adressa aux évêques et qui traite de l'instruction populaire. Deux ans après, dans un capitulaire de 789, Charlemagne entrant dans les détails d'organisation, ordonna qu'auprès de chaque monastère et de chaque évêché (*per singula monasteria vel episcopia*) fussent instituées des écoles où l'on enseignerait la grammaire, le calcul et la musique. En outre, dans chaque paroisse, le curé devra apprendre à lire aux enfants qu'on voudra lui confier ; et cette instruction doit être gratuite.

L'enseignement universel et gratuit est proclamé, il est fondé. A partir de ce moment, la France se couvre d'écoles. Les plus remarquables furent celles de Tours, de Ferrières, d'Aniane en Languedoc, de Fontenelle en Normandie, de Fulda et de Reichenau dans le diocèse de Constance. Ces écoles ont été mères de toutes les autres, et l'on peut dire que « s'il y a eu au moyen âge une école de Paris célèbre dans toute l'Europe, s'il y a eu des siècles glorieux pour les lettres françaises, comme le XVI^e^, le XVII^e^, le XVIII^e^, s'il y a aujourd'hui des musées, des bibliothèques et des chaires, nous le devons, au moins en grande partie, à Charlemagne [1]. » Ce n'est donc pas sans quelque fondement que le 28 janvier, l'Université de France fête *saint Charlemagne* comme le patron de la jeunesse des lycées.

Mais il ne suffit pas de décréter la science pour former des savants, et ce n'était pas chose facile que de fonder l'instruction dans un pays qui en était complètement dénué. La grandeur des difficultés doit nous faire mesurer l'énergie

1 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne,* ch. II.

et la constance de la volonté du vieil empereur. Alcuin lui-même semble quelquefois pris de découragement. « Je fais peu de progrès, écrit-il, j'avance peu, me buttant chaque jour avec la rusticité des Tourangeaux. » Il se plaint de manquer de livres, il regrette sa chère bibliothèque d'York « si supérieure à toutes celles de la Gaule. » Il demande à Charlemagne de faire venir des ouvrages d'Angleterre.

§ 5.

La copie des manuscrits.

Le vœu d'Alcuin ne pouvait manquer d'être entendu. Par tous les moyens, par toutes les voies : d'Angleterre, de Rome, de Byzance, l'empereur se procure des manuscrits hébreux, grecs ou latins. Il céderait une province pour un livre original. Une fois en possession des textes, il s'ingénie à multiplier les copies. Le réformateur s'oublie pour le bibliophile. Il devient tolérant afin d'augmenter le nombre des volumes. Par exemple, il défend, en principe, la chasse aux moines ; malgré cela, il la permet aux religieux qui en ont la passion, mais à la condition de tuer ce qu'il leur faut de cerfs et de daims pour relier les manuscrits de leur bibliothèque.

Dans l'école de Tours, il y avait une salle destinée aux copistes. Dans cette salle étaient inscrits des vers d'Alcuin qui invitaient les scribes à la plus minutieuse exactitude, à ne point mettre un mot pour un autre, à ponctuer avec soin. Les fautes d'attention furent réputées ou vénielles ou mortelles, selon la valeur et la quantité des mots négligés. En revanche, on racontait qu'un novice, employé à copier

des livres, avait dû son salut à une singulière compensation ; les pages qu'il avait transcrites surpassaient d'une lettre le nombre des péchés qu'il avait commis. Cette bienheureuse lettre jetée dans la redoutable balance suffit pour faire pencher le plateau trop léger des bonnes œuvres.

Si l'on songe que la copie des manuscrits jouait alors le rôle que jouera plus tard l'imprimerie, on comprendra l'immense service que ces copistes patients ont rendu aux lettres. Alcuin et ses disciples, en restituant les textes altérés des monuments de l'antiquité sacrée et profane, ont été les précurseurs des savants de la grande renaissance.

Au IXe comme au XVIe siècle ces correcteurs infatigables et sagaces ont sauvé de la destruction les matériaux dont le génie moderne se sert pour construire ses plus beaux édifices.

Tel a été Charlemagne, telle a été son œuvre. Et maintenant, est-ce trop de placer son nom en regard de ceux qui dans l'histoire dépassent tous les autres : Alexandre, César et Napoléon et d'avancer avec Ampère : « que si le genre humain avait à distinguer parmi eux et à donner des places à ces émules de l'immortalité, le genre humain prononcerait d'après ce qu'ils ont fait pour lui. Jugés à ce point de vue, les deux plus grands sont certainement Alexandre et Charlemagne, car tous deux ont agi uniquement dans le sens de la civilisation. Alexandre a hellénisé l'Orient, Charlemagne a latinisé l'Occident. L'humanité aura des hommages pour les ambitieux de génie, comme César et Napoléon, mais elle aura un culte pour les civilisateurs comme Alexandre et Charlemagne [1]. »

1 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne,* ch. III.

CHAPITRE IV.

RÉSULTATS DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

IX^e SIÈCLE.

SOMMAIRE. — § 1^er. Le mouvement littéraire imprimé par Charlemagne continue pendant tout le IX^e siècle. — § 2. La théologie et la dialectique. — Scot Erigène. — § 3. La légende prend une nouvelle forme. — La vision. — Principes celtiques de cette évolution. — La Divine Comédie de Dante se rattache aux pérégrinations infernales des Celtes et au purgatoire de saint Patrice. — § 4. L'histoire d'Eginhard. — Le moine de Saint-Gall. — § 5. La littérature politique. — § 6. La poésie. — § 7. Les beaux-arts au IX^e siècle.

§ 1^er.

La mouvement littéraire imprimé par Charlemagne se continue pendant tout le IX^e *siècle.*

On répète que le règne de Charlemagne a été un éclair entre deux nuits. Or, sous Louis le Débonnaire et sous Charles le Chauve la condition des études s'améliora constamment. Cet éclair aurait donc projeté sa lueur de l'an 780 jusqu'à la déposition de Charles le Gros en 888, c'est-à-dire pendant un siècle. Pour un éclair, nous trouvons ce sillon lumineux un peu long. Considérons donc plutôt cette renaissance comme l'aube ou l'aurore de l'illustre journée que nous commençons à parcourir et dont, au XIX^e siècle, nous ne voyons pas encore le crépuscule.

Pour compléter notre comparaison, nous envisagerons les obscurités du x^e^ siècle comme ces brumes du matin qui, dans les jours du printemps, s'élèvent dans l'air après le plus éclatant lever du soleil. Le temps est menaçant pendant toute la matinée jusqu'à ce que le soleil montant acquière assez de force pour dissiper le brouillard, et qu'il balaie vers midi les nuages qui voilaient sa lumière et interceptaient ses rayons.

Les deux successeurs de Charlemagne, qui lui étaient si inférieurs sous tant de rapports, furent ses émules dans l'amour des études ; ils marchèrent sur ses pas dans la voie scientifique qu'il avait ouverte. Sous leur règne, l'*Ecole du Palais* transpose son nom d'une manière qui en marque l'importance croissante, elle s'appelle : *le Palais de l'Ecole*. Pendant le IX^e^ siècle toutes les branches de la littérature sont cultivées par une foule d'hommes remarquables. Cette fécondité est si grande que la France qui avait dû appeler de l'étranger des érudits pour opérer sa rénovation, déverse maintenant son trop-plein sur les autres pays. Elle envoie des maîtres dans les écoles d'Allemagne et d'Italie. Le roi Alfred fait venir de France des savants pour raviver l'enseignement en Angleterre. A son tour, notre pays peut rendre avec usure ce qu'il avait emprunté. Rien ne manifeste mieux la révolution opérée par Charlemagne.

Au VIII^e^ siècle, nous étions attristés par le vide et la rareté des monuments littéraires ; à présent nous allons être accablés par le nombre et obligés de trier seulement les plus marquants pour ne faire que les mentionner. La théologie, la philosophie, la légende, l'histoire et la poésie nous

offrent des noms et des ouvrages par séries. On voit que l'esprit humain s'est décidément remis en marche, et que désormais lorsqu'il s'arrêtera ce ne sera que pour faire étape, pour reprendre haleine et s'avancer ensuite plus résolûment.

§ 2.

La théologie et la dialectique. — Scot Erigène.

Les hérésies sont un combat, elles sont la condition même de la vie et du mouvement de la pensée. Dans la période qui nous occupe elles se multiplient, et chacune d'elles provoque d'éclatantes réfutations.

Claude de Turin ressuscite la querelle des *images*, et dans la question de la grâce il soutient la justification sans les œuvres. Il est combattu par le docte Jonas, évêque d'Orléans. Le moine Gotescalk part des environs de Soissons, va en Italie, parcourt l'Allemagne et prêche la prédestination absolue, laquelle immole la liberté humaine à la prescience divine. Raban Maur s'oppose à cet enseignement fataliste et le fait condamner par un concile. Dans cette controverse sur le libre arbitre se signala surtout Jean Scot dont nous parlerons tout à l'heure. Il renversa la théorie de la prédestination par une doctrine commune à Origène et aux Druides. Mais il prit lui-même un essor si audacieux que le regard des théologiens ne put le suivre qu'avec inquiétude et défiance.

Cette littérature ecclésiastique produisit quelques traités de morale. L'un des plus curieux est le livre des *Vertus et*

des Vices, par Halitgar. Les commentaires sur la Bible sont nombreux ; il faut remarquer celui de Raban Maur. Enfin les ouvrages liturgiques occupent une grande place et prouvent que ce siècle fut, surtout en Gaule, un moment décisif pour l'organisation du culte.

Aux côtés de la science purement théorique marche une science libre qui examine les mêmes questions, mais qui les envisage du point de vue de la raison, c'est la philosophie. Souvent, il y a eu entre les deux sciences rapprochement et tentative d'alliance, presque toujours il y a eu opposition. Ces alternatives d'union et d'antagonisme se sont perpétuées pendant tout le moyen âge, jusqu'à ce que la séparation complète éclatât au XVI^e^ siècle.

Ce fut sous le règne de Charlemagne que la dialectique ou l'art de discuter fut appliqué à la théologie. Alcuin, s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, s'attacha à démontrer qu'on ne peut approfondir la religion qu'à l'aide des *Catégories d'Aristote*. Ceux qui pensaient comme Alcuin étaient les pères de la scolastique.

Mais voici un homme extraordinaire qui ne se contente pas d'introduire quelques procédés philosophiques dans l'examen des dogmes. Il entreprend de résoudre les plus grands problèmes en leur appliquant tout un système de démonstrations rationnelles, tout un ensemble d'arguments philosophiques.

Ce dialecticien par excellence, c'est l'irlandais Jean Scot[1].

1 Le nom de Scot s'appliquait aux Irlandais aussi bien qu'aux Ecossais. L'Irlande ou Erin était aussi nommée Scotia, dénomination qui, plus tard, a été réservée à l'Ecosse exclusivement.

Il passa sa vie à la cour de Charles le Chauve, fut mêlé aux principales controverses qui naquirent alors dans l'église gallo-franque. Il reçut à cause de sa patrie le surnom d'*Erigène* [1].

On ne sait pas au juste en quelle année Jean Scot vint en France et fut admis à la Cour. Il est certain qu'il entra très avant dans l'intimité de Charles le Chauve. C'est ce qui ressort d'une anecdote qui, bien que suspecte, suppose cependant l'existence de cette familiarité.

Voici ce que rapporte Guillaume de Malmesbury : « Jean était assis à table en face du roi, et de l'autre côté de la table. Les mets ayant disparu, et comme les coupes circulaient, Charles, le front gai, et après quelques autres plaisanteries, voyant Jean faire quelque chose qui choquait la politesse gauloise, le tança en lui disant : « Quelle distance y a-t-il entre un *sot* et un *scot?* (Quid distat inter sottum et scotum ?) — « Rien que celle d'une table, répondit Jean, renvoyant l'injure à son auteur. »

A la requête de Charles le Chauve Scot traduisit du grec les ouvrages attribués à Denis l'Aréopagite. Ces livres excitèrent une telle admiration que, de Constantinople, le bibliothécaire Anastase écrivit à Charles pour le complimenter de posséder un homme aussi savant qu'Erigène.

Néanmoins, l'œuvre principale de Jean Scot est le traité intitulé : *de la Division de la Nature*. Synthèse et analyse

1 Ce surnom d'Erigène signifie natif d'Erin, l'Irlande. D'autres attribuent ce nom à Scot, parce que, d'après eux, il serait né à Ergine, dans le comté d'Hereford, en Angleterre.

prodigieuses par lesquelles l'auteur descend d'abord de Dieu jusqu'aux dernières limites de la création, et remonte ensuite tous les degrés de l'échelle des êtres, depuis les existences inférieures jusqu'à l'idée suprême qui les a produites. Dans cet immense parcours Erigène met au même niveau la raison et l'autorité. « La vraie autorité, dit-il, n'est point opposée à la vraie raison, ni la vraie raison à la vraie autorité. Toutes deux découlent d'une même source qui est la sagesse divine. » Ainsi, par l'indépendance de son point de vue rationaliste, Scot est un devancier de la philosophie moderne, et l'un des ancêtres de Descartes.

Du reste Scot Erigène est comme un sphynx placé sur le seuil du moyen âge ; non que sa philosophie soit énigmatique, mais parce que l'apparition d'une telle philosophie, à une pareille époque, est une espèce d'énigme historique qu'il serait intéressant de chercher à résoudre.

Voici en quoi consiste principalement ce mystère : Le livre d'Erigène : *de Divisione naturæ*, commence par un passage qui se trouve presque textuellement dans la *Karèka*, ancien monument de la philosophie hindoue : « La nature, racine de tout, dit la Karèka, *n'est pas produite*. Sept principes sont en même temps *produits* et *productifs*. Seize sont *seulement* produits. L'âme n'est ni produite, ni productive [1]. » Or tel est le passage d'Erigène : « Il me semble que la nature comprend quatre espèces différentes de choses : Premièrement la nature des choses, qui *crée et qui n'est pas créée;* secondement, celle qui *est créée et qui crée ;* la troisième,

1 Karéka, III.

qui *est créée et qui ne crée pas ;* la quatrième, *qui n'est pas créée et qui ne crée pas*[1]. »

Comment a-t-il pu se faire que cette formule de la philosophie Sankia ait été en quelque sorte l'inscription placée par Erigène sur le frontispice de sa philosophie qui, d'ailleurs par beaucoup d'autres points, se rapproche du panthéisme indien ? Les uns ont voulu voir dans cette singulière conformité la confirmation de ce qu'on a raconté des voyages de Scot en Orient, voyages que la plupart des historiens ont traités de fables ; pour nous, nous serions facilement inclinés à penser que les traditions druidiques, qu'Erigène, par le lien de sa naissance et par sa race, tenait de première source, offraient ces merveilleux rapports avec l'ancienne philosophie de l'Inde. En tous cas, nous avons à constater que c'est un Celte qui rallume chez nous le flambeau de la philosophie, et qui devance de mille ans les révélations que les monuments indiens offrent maintenant aux regards de la science européenne.

§ 3.

La Légende se transforme en Vision. — Principes celtiques de cette évolution. — La Divine Comédie *de Dante se rattache aux pérégrinations infernales des Celtes.*

Au neuvième siècle la Légende n'a plus l'originalité native qu'elle avait au septième et au huitième siècle. Maintenant les principales occupations des légendaires n'est pas de créer de nouveaux récits, mais de remanier, de

1 Colebrooke, *Essais sur la philosophie des Indous,* t. I.

rédiger dans un latin moins barbare, ceux qui avaient été formés dans les âges précédents. On mit aussi en vers les relations qui avaient été écrites en prose.

Mais, à côté de ce travail de transcription, la légende subit une transformation capitale et fertile en conséquences : Les récits légendaires devinrent des *Visions*.

Un personnage pieux, durant une sorte d'extase ou de léthargie, est emporté hors de lui-même. Conduit par un guide céleste, il parcourt les diverses régions du monde invisible ; il y rencontre des personnages de son temps ; il y entend accuser, avec beaucoup de sévérité, les désordres du siècle et en particulier les scandales de l'Eglise. Revenu à la réalité il raconte ce qu'il a vu et entendu dans les demeures éternelles. Telle est la base fondamentale d'un genre qui, de degré en degré, s'élèvera jusqu'à la sublime conception de Dante [1].

D'ailleurs, comme dans la légende, mais avec plus de transparence encore, les faits de l'époque se montrent au travers de la vision. Nous avons ici la perception des réalités pour l'esprit ; c'est la seconde, la double vue qui découvre les choses avec cette vérité intuitive de l'inspiration, parfois plus vraie que la vérité même de l'auteur.

Voilà donc une transformation considérable, et qui conduira la légende loin de ses modestes commencements. Or, ce mouvement trouve son point de départ dans les mythes druidiques, et il est plus que probable que si, au neuvième siècle, la légende a pris en Gaule un tour si original, ce changement s'opéra sous l'action des traditions celtiques

1 Voir à la première partie, chap. XIV, paragraphe I.

rapportées par les Scots, compagnons de saint Colomban, lesquels nous avons vus rendre au christianisme la vigueur et la ferveur en le retrempant dans les souvenirs et les rites chers aux Gaulois.

En effet, ces pérégrinations dans l'autre monde, ces voyages de l'âme dans l'autre vie sont le thème favori des plus anciennes poésies irlandaises et armoricaines. Notamment les *Triades*, dont nous avons fait mention, exposent la croyance à *trois cercles d'existence* que l'homme parcourt après sa mort. Cet enseignement druidique, qui prédestinait ses adhérents au christianisme, inspirera aux premiers chrétiens de l'Irlande des légendes merveilleuses qui embrassent les idées celtiques et les croyances catholiques, sur l'autre vie et ses états divers.

Si l'on croit que nous surfaisons ici l'influence celtique, que nous obéissons naïvement à l'esprit de notre système, qu'il est chimérique d'aller chercher si loin l'origine de la Vision, et surtout qu'il est outrecuidant de donner de tels antécédents et de créer une généalogie celtique à la *Divine Comédie* de Dante, nous citerons au lecteur cette belle page du critique le plus compétent [1].

« L'instinct le plus profond peut-être des peuples celtiques, c'est le désir de pénétrer l'inconnu. En face de la mer, ils veulent savoir ce qu'il y a au delà ; ils rêvent la terre de promission. En face de l'inconnu de la tombe, ils rêvent ce grand voyage qui, sous la plume de Dante, est arrivé à une popularité si universelle. »

1 Ernest Renan, *la Poésie des races celtiques*. Extrait de la *Revue des deux mondes*. Livraison du 1er février 1854.

« La légende raconte que saint Patrice prêchant aux Irlandais le paradis et l'enfer, ceux-ci lui avouèrent qu'ils se tiendraient plus assurés de la réalité de ces lieux, s'il voulait permettre qu'un des leurs y descendît, et vînt ensuite leur en donner des nouvelles. Patrice y consentit. On creusa une fosse par laquelle un Irlandais entreprit le voyage souterrain. D'autres voulurent après lui tenter l'aventure. On descendait dans le trou avec la permission de l'abbé du monastère voisin, on traversait les tourments de l'enfer et du purgatoire, puis chacun racontait ce qu'il avait vu. Quelques-uns n'en sortaient pas ; ceux qui en sortaient ne riaient plus et ne pouvaient désormais prendre part à aucune gaieté. Le chevalier Owen y descendit en 1153, et fit une relation de son voyage qui eut un succès prodigieux. »

« D'autres disaient que quand saint Patrice chassa les *Gobelins* (esprits follets) de l'Irlande, il fut fort tourmenté en cet endroit, durant quarante jours, par des légions d'oiseaux noirs. Les Irlandais y allaient et éprouvaient les mêmes assauts, qui leur valaient pour le purgatoire. Suivant le récit de Gérault de Cambrie, l'île qui servait de théâtre à cette superstition bizarre était divisée en deux parties ; l'une appartenait aux moines, l'autre était occupée par des cacodémons, qui y faisaient la procession à leur manière avec un vacarme infernal. Quelques personnes pour l'expiation de leurs péchés s'exposaient volontairement dès cette vie à la fureur de ces êtres méchants. Il y avait neuf fosses où l'on se couchait la nuit, et où l'on était tourmenté de mille manières. Il fallait pour y descendre la permission de l'évêque. Celui-ci devait détourner le pénitent de tenter

l'aventure et lui exposer combien de gens y étaient entrés qui n'en étaient jamais sortis. S'il persistait, on le conduisait au trou en cérémonie. On le descendait au moyen d'une corde, avec un pain et une écuelle d'eau pour le réconforter dans le combat qu'il allait livrer au démon. Le lendemain matin, le sacriste tendait de nouveau une corde au patient. S'il remontait, on le reconduisait à l'église avec la croix et en chantant des psaumes. Si on ne le retrouvait pas, le sacriste fermait la porte et s'en allait. Dans des temps plus modernes, la visite aux îles sacrées durait neuf jours. On y passait sur une barque creusée dans un tronc d'arbre ; on buvait de l'eau du lac, une fois par jour ; on faisait des processions et des stations dans les *lits* ou *cellules* des saints [1]. Le neuvième jour, les pénitents entraient dans le puits. On les prêchait, on les avertissait du danger qu'ils allaient courir, et on leur racontait de terribles exemples. Ils pardonnaient à leurs ennemis et se faisaient leurs derniers adieux les uns aux autres, comme s'ils étaient à l'agonie. Le puits, selon les récits contemporains, était un four bas et étroit, où l'on entrait neuf par neuf, et où les pénitents passaient un jour et une nuit, entassés et serrés les uns contre les autres. La croyance populaire creuse au-dessous un gouffre pour engloutir les indignes et ceux qui ne croyaient pas. Au sortir du puits, on allait se baigner dans le lac, et ainsi l'on avait accompli son purgatoire. Il résulte du rap-

1 On trouve l'analogie de ceci dans les *penity* ou cellules des saints de Bretagne du VI^e^ et du VII^e^ siècle ; mais il faut observer que la plupart de ces saints étaient Irlandais, et qu'ils auront probablement apporté avec eux l'idée de leur purgatoire.

port de témoins oculaires qu'aujourd'hui encore les choses se passent à peu près de la même façon. »

« L'immense réputation du *Purgatoire de saint Patrice* remplit tout le moyen âge. Les prédicateurs en appelaient à la notoriété publique de ce grand fait, contre ceux qui doutaient du purgatoire. En l'an 1358, Edouard III donne à un noble Hongrois, venu tout exprès de Hongrie pour visiter le puits mystérieux, des lettres patentes attestant qu'il avait fait son purgatoire. Les relations de ces voyages d'outre-tombe devinrent un genre de littérature fort à la mode, et ce qu'il importe de remarquer, c'est la physionomie toute mythologique et aussi toute celtique qui y domine. »

« Il est évident, en effet, que nous avons ici affaire à un mystère ou culte local antérieur au christianisme, et fondé probablement sur l'aspect physique du pays. L'idée du purgatoire, dans sa forme concrète et arrêtée, fit surtout fortune chez les Bretons et les Irlandais. Bède est l'un des premiers qui en parlent d'une manière caractérisée, et le savant M. Th. Wright fait observer avec raison que presque toutes les visions du purgatoire viennent d'Irlandais ou d'Anglo-Saxons qui ont résidé en Irlande, tels que saint Fursy, Tundale, le Northumbrien Drihthelm, le chevalier Owen. Il est remarquable aussi que les Irlandais seuls pouvaient voir les merveilles de leur purgatoire. Un chanoine d'Emsteede en Hollande, qui y descendit en 1494, ne vit rien du tout. »

« Evidemment cette idée de pérégrinations dans l'autre monde et des catégories infernales est celtique. La croyance aux trois cercles d'existence à parcourir après la mort se

retrouve dans les *Triades* avec une physionomie qui ne permet pas d'y voir une interpolation chrétienne. Les voyages de l'âme dans l'autre vie sont aussi le thème favori des plus anciennes poésies armoricaines. Un des traits par lesquels les races celtiques frappèrent le plus les Romains, ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide, les prêts et les contrats qu'ils signaient en vue de l'autre monde. Les peuples plus légers du midi voyaient avec terreur, dans cette assurance, le fait d'une race mystérieuse, ayant le sens de l'avenir et le secret de la mort. Toute l'antiquité classique est pleine de la tradition d'une île des ombres, située aux extrémités de la Bretagne, et d'un peuple voué au passage des âmes, qui habite le littoral voisin. La nuit, ils entendent les morts rôder autour de leur cabane et frapper à leur porte. Ils se lèvent alors, leur barque se charge d'êtres invisibles ; au retour, elle est plus légère. Plusieurs de ces traits feraient croire que la renommée des mythes de l'Irlande pénétra, vers le I^er^ ou le II^e^ siècle, dans l'antiquité classique. *On ne saurait douter du moins*, après les belles recherches de MM. Ozanam, Ch. Labitte, Th. Wright, *qu'au nombre des thèmes poétiques, dont l'Europe est redevable au génie des lettres, il faut compter le cadre de la* Divine Comédie. »

§ 4.

L'Histoire. — Paul Warnfried. — Eginhard. — Le moine de Saint-Gall.

L'histoire, qui s'était traînée depuis Frédégaire, se relève

au neuvième siècle, avec les événements. Les faits créent les historiens. Un grand homme a paru, de grandes choses se sont accomplies ; par suite, de grands narrateurs se produisent, capables de les écrire. Eginhard composa une histoire des Saxons, malheureusement perdue. Paul Warnfried, ce Lombard conquis au siège de Pavie, nous a laissé une histoire de sa nation divisée en deux parties. La première renferme un certain nombre de récits qui tiennent plus des Sagas ou de la tradition épique que de l'histoire, mais, qui par là même, sont d'un grand secours pour les recherches sur la mythologie germanique.

Les grandes abbayes fondées ou restaurées par Charlemagne étaient assez importantes pour avoir leurs historiens : L'abbaye de Saint-Gall eut le sien, tout comme un petit Etat, il en fut de même de plusieurs évêchés. Paul Warnfried donna l'histoire des évêques de Metz, et Flodoard l'histoire de l'Eglise de Reims, en sa qualité d'archiviste de la Cathédrale.

Les annales et les chroniques, si maigres auparavant, prennent du corps et de la vie, elles tournent à l'histoire. Telles sont les célèbres *Bertiniennes*, ainsi appelées parce qu'elles ont été trouvées dans l'abbaye de Saint-Bertin (à Saint-Omer). Elles paraissent avoir été rédigées par Hincmar, le fameux archevêque de Reims ; elles contiennent les documents les plus curieux sur les incursions des Normands.

Mais l'œuvre d'histoire qui occupe le premier rang c'est la biographie de Charlemagne par Eginhard. Cet historien imite les écrivains latins, et en particulier Séutone.

La disposition générale de son livre est calquée sur le

plan de la Vie d'Auguste. Comme Suétone, Eginhard divise son sujet en trois parties ; d'abord les événements à l'intérieur et à l'extérieur ; en second lieu, les mœurs et les études ; enfin l'administration. L'ouvrage d'Eginhard est d'une valeur immense et à peu près l'unique source où l'on a puisé tout ce que l'on sait d'authentique sur Charlemagne. Par sa gravité, sa concision, par une certaine élégance et le talent avec lequel il a saisi et rendu l'individualité de son personnage, Eginhard est bien supérieur à ce qui l'a précédé et à ce qui l'a suivi. Pour lui trouver des rivaux il faut aller jusqu'à Villehardouin et à Joinville.

Louis le Débonnaire et ses fils, dont les démêlés remplissent une grande partie du neuvième siècle, ont eu aussi leurs historiens ; l'un est Thégan, le nom de l'autre est inconnu. On l'appelle l'Astronome.

Nithard écrivit l'histoire de Charles le Chauve. Par sa mère il était petit-fils de Charlemagne, et son père était cet Angilbert qui, dans l'Académie du Palais, avait reçu le nom d'Homère.

Nous terminerons cette course, à travers la littérature historique du neuvième siècle, par la chronique du moine de Saint-Gall. Cette chronique est surtout consacrée à Charlemagne. Il y est aussi question de Louis le Débonnaire et de ses fils.

Les récits du moine de Saint-Gall, même lorsqu'ils sont puérils ou imaginaires, éclairent vivement les différents côtés de la vie ou du caractère de Charlemagne. Ils sont intéressants à un autre point de vue, en ce sens que cette narration est le canevas déjà bien marqué de l'histoire fabuleuse de Charlemagne. Nous avons là le thème sur

lequel le moyen âge va broder ses étincelantes fantaisies, dans les innombrables épopées du *cycle carlovingien*.

De plus, dans cette composition, nous saisissons sur le fait la manière rapide dont se construit la légende. Nous assistons à la métamorphose presque instantanée de l'homme réel en héros idéal. Nous discernons au sein de l'histoire l'épopée qui commence.

En effet, le moine de Saint-Gall raconte soixante-dix ans après la mort de Charlemagne ; il écrit dans une abbaye célèbre, où l'on devait être au courant des souvenirs qu'avait laissés le grand empereur. Sa relation est faite d'après un comte Gevold, qui avait assisté aux dernières guerres de Charlemagne. La transmission orale est donc à son premier degré. Eh bien, le croirait-on, cette narration presque directe a déjà perdu tout caractère de vérité !

§ 5.

La Littérature politique.

La littérature n'a pas seulement pour objet de discuter les questions de l'âme et de décrire les opérations de l'esprit, de raconter et de célébrer les actes solennels du corps social ; la littérature vit aussi de la vie journalière de ce corps.

Elle en retrace le mouvement quotidien, elle s'anime des passions du moment ; en un mot, il y a une littérature du jour, qu'on appelle la littérature politique. De notre temps, c'est la presse quotidienne, *le journal*.

A une époque où, comme au neuvième siècle, apparaît la

vie politique, dans un temps de révolutions comme le règne de Louis le Débonnaire, pendant toute une période où, par le fait même de la dislocation qui suit la mort de Charlemagne, toutes les forces de la société entrent en jeu, il y a eu nécessairement un nombre imposant d'hommes politiques qui ont soutenu la cause de leur parti, et qui l'ont défendue par la parole et dans les livres. Auparavant il existait aussi des factions : Brunehaut et Frédégonde; Ebroïn et saint Léger sont des factieux; mais il n'y avait entre les rivaux nulle négociation, nulle discussion, il n'y avait que la violence et la lutte à main armée. Il n'en est pas de même après Charlemagne. Désormais les partis savent s'exprimer autrement que par le meurtre; la plume remplace le sabre, la guerre est devenue de la polémique.

De là vient que ceux qui jouent un rôle politique au IXe siècle sont presque tous des écrivains célèbres. En même temps qu'ils ont été poètes, historiens, philosophes ou théologiens, Eginhard, Théodulfe, Agobard et Hincmar étaient ministres et diplomates, quelquefois conspirateurs, souvent factieux.

Celui de ces personnages qui dans cette direction attire le plus l'attention c'est Hincmar. Nommé archevêque de Reims en 845, il fut mêlé à toutes les affaires du temps. Pendant sa longue vie de plus de quatre-vingts ans, Hincmar embrasse le siècle presque en entier, il traverse quatre générations de rois, et exerce une action qui résume à peu près toute l'histoire de France durant cette vaste période. Ses ouvrages de polémique religieuse et politique sont nombreux. L'un des plus intéressants, au moins par

le sujet, est une *Politique sacrée* tirée de l'Ecriture, absolument comme le livre de Bossuet ; c'est un rapport de plus entre ce prélat énergique et l'évêque de Meaux, à qui on l'a parfois comparé.

§ 6.

La Poésie.

La grande abondance de vers dont on est frappé après Charlemagne ne signifie pas que la poésie fût alors florissante, la quantité est plus sensible que la qualité. Tout le monde est emporté par l'ardeur de versifier ; c'est une fièvre, c'est une épidémie. Chaque écrivain, comme eût dit Voltaire, paraît avoir été mordu du chien de la métromanie. A chacun des genres littéraires répondent des travaux de versification ; ce sont des traités de théologie et de morale en vers, des légendes, des inscriptions, des énigmes et surtout des combinaisons métriques qui sont de vrais tours de force : Acrostiches et pièces à compartiments géométriques, lesquels dessinent des croix, divisent un grand carré en quatre carrés plus petits, etc., etc.; délicats petits ouvrages, fouillés et évidés comme au tour, qui font plus honneur à la patience et à la dextérité du versificateur qu'au talent du poète.

Le chef-d'œuvre du genre est le poème d'Hucbald *sur les Chauves*, adressé à Charles le Chauve lui-même. Chaque mot commence par un *c* et de dix en dix vers reparaît ce refrain :

« Carmina Clarisonæ Calvis Cantate Camenæ. »

(Muses harmonieuses, chantez des airs en l'honneur des chauves). » Vers la fin, l'auteur, se livrant à l'enthousiasme que son sujet lui inspire, exalte le mérite des chauves et après avoir cité Elisée et saint Paul, s'écrie :

« Calvitii Culmen Cœli Cognoscite Centrum. »

(Sachez que le sommet d'une tête chauve est le centre du Ciel). Poursuivant sa comparaison céleste et sublime, il dit que la lune subit des éclipses, mais qu'une tête chauve est une lune toujours pleine!

Assurément la vraie poésie n'était pas dans cette versification artificielle, pas plus que l'art n'est dans la fameuse frégate hollandaise en ivoire que l'on admire au trésor royal saxon. Alors la vraie poésie coulait à pleins bords dans les souvenirs populaires. Elle se répandait dans les récits, déjà exaltés, que faisaient les vieux guerriers à leurs petits-enfants sur les hauts faits de leur grand Charles. La vraie poésie était dans toutes ces traditions racontées et déjà chantées, qui allaient fournir au moyen âge les éléments de l'épopée carlovingienne.

§ 7.

Les beaux-arts au neuvième siècle.

Nos facultés ne peuvent s'adonner au culte des idées sans se porter invinciblement vers le culte des beaux-arts. Après que notre pensée en travail a conçu, porté et nourri l'idéal dans son sein ; après qu'elle en a contemplé la beauté immatérielle, qu'elle en a entendu la mystérieuse mélodie dans l'intimité de l'âme, elle appelle à son aide les arts, qui

la délivrent de ces germes qui fermentaient et travaillaient en elle. Car ce sont eux qui incarneront les créations de notre esprit, eux qui mettront au monde les conceptions de nos plus nobles facultés, qui les feront vivre de la vie des sens, qui les feront entrer dans le commerce et la communion du genre humain.

Sous Charlemagne, le réveil de l'esprit devait donc amener nécessairement la renaissance des beaux-arts ; et si le beau est la splendeur du vrai, on doit dire qu'il en fut alors la conséquence et le prix.

En effet, en prenant parti contre les iconoclastes, Charlemagne s'était attaché à la vérité. Son zèle pour l'orthodoxie attira dans son empire une foule d'artistes peintres et sculpteurs que les briseurs d'images chassaient de Constantinople, en les frappant du même coup dans leur foi et dans l'exercice de leur profession. Le nord de l'Italie, le sud de la France, les bords du Rhin virent arriver par caravanes ces moines qui, persécutés pour les images saintes, étaient animés, à la fois, par l'enthousiasme religieux et par l'amour de leur art. C'est ainsi qu'une question dogmatique provoqua en France la résurrection des beaux-arts.

Cet art du neuvième siècle constitue une époque dans l'archéologie : Il s'appelle indifféremment carolingien, byzantin ou roman ; et ces trois appellations lui conviennent également. Il est carolingien puisqu'il est dû à l'impulsion de Charlemagne ; byzantin, car ce sont les artistes de Bysance qui en ont été les maîtres ; roman puisqu'il s'inspira des souvenirs de Rome, qu'il s'adapta, s'incorpora même les ornements, les sculptures, les fûts de colonne, les chapiteaux provenant des monuments romains.

Il en fut donc de l'art comme de la langue. Elle aussi, dans le même temps, se formait des débris du latin et, au même titre, prenait le nom de langue romane. L'expansion des arts et la construction des mots suivirent ainsi un développement simultané et parallèle qui correspondait au cours des idées et à la suite des événements.

Au neuvième siècle, l'art de peindre les manuscrits reçut tout son éclat. Auparavant, l'enluminure est insignifiante. Or la miniature est la mère de la peinture moderne. Il y a là une généalogie facile à suivre. C'est là qu'ont été pris les types des figures et des conceptions qu'ont immortalisées les peintres du XVI^e^ siècle. En ceci encore la renaisnaissance de Charlemagne prépare celle de Léon X.

La peinture proprement dite décora les palais et les temples, orna les vitraux, les étoffes et les vases précieux, il en fut de même de la mosaïque, dont nous conservons des fragments considérables. La sculpture se conforma aux bas-reliefs antiques et fut le point de départ de toute la statuaire du moyen âge. Enfin la gravure sur métaux et sur pierres fines de ce temps nous a livré des monnaies, des sceaux et des camées qui font honneur à l'habileté de ceux qui les ont burinés.

La musique fit aussi un progrès notable. Charlemagne appela de Rome des chantres, afin d'établir partout le chant grégorien, appelé le contre-point, c'est-à-dire l'art de composer la musique à plusieurs parties.

Mais la sculpture se brise, les ondes sonores de la musique s'évanouissent, l'éclat des couleurs se ternit et s'efface; fragiles incarnations de nos pensées, les œuvres de l'art tombent en poussière, comme se réduisent en cendres nos

corps, frêles enveloppes de nos âmes. Aussi, par leur courte durée les arts sont-ils d'un faible secours pour l'histoire. Toutefois il en est un qui offre plus de résistance à l'action de ce grand dissolvant qu'on appelle le temps, c'est l'art qui fait sortir des entrailles de la terre les aspirations de l'homme et qui n'en porte l'expression vers le ciel qu'après l'avoir profondément enracinée dans le sol ; nous voulons dire l'architecture.

A l'instigation de Charlemagne l'art de bâtir prit un essor, acquit un caractère et une originalité qui font de cette architecture un style. Le souverain lui-même se mit à l'œuvre et dirigea les constructions. Ce devait être un spectacle surprenant et grandiose pour les députés Avares et Saxons, de voir (comme le chante Théodulfe dans ses vers) Charlemagne inspectant les travaux de sa ville, où il faisait bâtir son palais et tous les établissements d'une métropole [1]. Se reposant alors de la conduite des troupes, le grand empereur marchait à la tête d'une armée de tailleurs de pierres, de charpentiers et de maçons. Posté en haut de la citadelle déjà terminée, il indiquait, le plan en main, la direction des rues, la place du forum, de l'amphithéâtre et de la basilique. Des canaux courant de tous côtés allaient chercher les eaux thermales et les amenaient captives dans de vastes piscines, où l'on descendait par des degrés de marbre. En même temps, les colonnes transportées de Ravenne se dressaient en cercle pour supporter la coupole d'or de la chapelle où devaient reposer ses ossements.

1 *Theodulphi carmina,* op. I. Bouquet. 2. V.

Ainsi, avec l'aide de ces moines réfugiés de Byzance, Charlemagne créa ce style purement monastique, où se reflètent si fidèlement l'esprit, les tendances et la mission de cette époque, qui s'instruisit dans le cloître. La bonne assiette de tout l'édifice carolingien, la fermeté des arêtes, l'austérité des ornements, ne répondent-elles pas exactement à la vocation de cette première période de rénovation qui devait servir d'assise et de support aux deux autres Renaissances ?

Celui-là comprendra notre pensée à qui il a été donné de considérer à loisir l'un de ces édifices, nombreux en France, où se sont superposés les trois styles, roman, gothique et renaissance ; où chaque flot du temps est venu apporter son alluvion, de sorte que chaque étage laisse voir la main du siècle novateur qui est venu l'ajouter, absolument comme dans les couches géologiques, les lits de substances terreuses ou pierreuses classifient et racontent la suite des révolutions du globe.

Voyez la carrure de cette base importante, elle n'a de reliefs que les robustes contreforts destinés à braver le choc et à porter le poids des siècles à venir. Tout y présente un point d'appui, rien qui inquiète l'œil, rien qui trouble cette rassurante symétrie.

Cependant la masse se lève, et au moment où sonne l'affranchissement des communes, où l'idiome, débarrassé de ses langes, court librement dans sa voie et atteint l'indépendance littéraire, la tour, elle aussi, secoue son froc de pierre, le plein-cintre se soulève, la voûte s'échappe comme un soupir de délivrance longtemps comprimé. Alors, les nervures de la colonne, partant d'un seul jet, ne s'ar-

rêtent qu'en rencontrant l'ogive : La libre ogive qui a pour principe générateur le triangle, symbole, règle et énigme du franc-maçon !

L'édifice monte encore, et quand vient l'heure où la langue et la pensée modernes héritent de tous les trésors antiques et de tous les trésors du moyen âge enfin, la noble flèche porte dans la nue la couronne rayonnante que la Renaissance a posée sur son front. Diadème à jour, sur lequel les figurines des dieux païens et les images des saints chrétiens se jouent ensemble et s'enlacent. Encyclopédie de pierre dans laquelle les signes du zodiaque, les arabesques, les hiéroglyphes de l'alchimie et les bêtes héraldiques s'enroulent autour des pensées de Socrate, de la parole du Christ, des formules de l'éristique et des devises du blason.

Oui, voilà bien l'arbre prodigieux sur lequel se sont posés tous les oiseaux du ciel, et que toutes les imaginations ont touché de leurs ailes. Le tronc est sorti de terre au temps de Charlemagne ; il s'est couronné de rameaux et d'ombrages sous saint Louis, il s'est chargé de fleurs et de fruits à la Renaissance. Végétation passionnée de l'esprit, il a grandi d'une croissance conforme aux lois de l'intelligence, au progrès des institutions et à la savante économie de l'histoire.

CHAPITRE V

LE X^e SIÈCLE.

SOMMAIRE. — Désolation du x^e siècle. — L'an mil. — Continuité latente de la civilisation. — Gerbert.

La société française va descendre et remonter l'abîme qui sépare l'âge de l'enfance de celui de l'adolescence. Ce passage difficile sera franchi pendant les cent années qui s'écoulent entre la déposition de Charles le Gros, en 888, et l'avénement de Hugues Capet, en 987. Dans cette période de décadence on peut dire que le corps politique et l'esprit humain sont arrivés au point inférieur de la courbe que décrit la civilisation à travers les temps modernes. Dans la suite, elle reprendra la ligne ascendante pour ne plus la quitter.

A cette heure l'empire carlovingien s'effondre, la royauté française s'efforce de naître, la société féodale s'ébauche, le règne des *Francs* finit : celui des *Français* commence.

Or, pendant toutes ces convulsions, la force vitale du pays s'écoule par les larges plaies que lui font les Sarrazins au midi, les Hongrois à l'est, les Normands à l'ouest et au nord. Ce n'est pas encore assez, une peste terrible désole l'Aquitaine. C'est le *mal des ardents*, qui en une nuit consume et dévore ses victimes. L'effroi est si grand qu'on

n'ose plus récolter. La plus horrible famine s'ajoute à toutes ces calamités. Les forêts s'épaississent entre la Seine et la Loire. Une bande de trois cents loups parcourut le midi sans que personne osât l'arrêter. Les bêtes fauves semblaient prendre possession de la France.

Voilà pour le matériel. Au spirituel, la désorganisation n'est pas moins générale. Outre les abus ordinaires, qui ne disparaissent jamais complètement de l'Eglise, on en vit alors de monstrueux. Le premier siège épiscopal de la France, Reims, est confié à un archevêque de cinq ans, et la papauté elle-même n'eut jamais des représentants aussi peu dignes.

Au même moment les hérésies les plus grossières se montrent et attestent non plus les luttes de la conscience et les tourments de la pensée, elles indiquent seulement l'enfoncement des esprits dans l'ignorance et la matière. Malheur sur malheur, ruine sur ruine, l'abomination de la désolation règne dans le lieu saint ! Ne devait-on pas croire que cette terre misérable allait enfin se résoudre en fumée, au son de la fatale trompette du jugement ? C'est aussi ce que l'on imagina. Selon une tradition ancienne et souvent reprise, le monde, créé en six jours, devait durer six mille ans. Le dernier millenium serait rempli par le règne visible du Christ. L'an mil de l'Incarnation, le cinquième millénaire de la création amènerait donc la suprême catastrophe. « La menace, longtemps flottante comme un nuage sinistre, s'était arrêtée sur un point du temps, et toute la terreur accumulée depuis des siècles se concentra sur la dernière année du dixième. » [1] Dès lors, pour qui doit

1 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne,* ch. XIV.

mourir, à quoi bon le combat pour la vie ? Mieux ne vaut-il pas s'asseoir sur le sillon commencé, regarder venir la fin, et sortir de peine une fois pour toutes ? Car la dissolution est une délivrance et la mort est un gain.

Toutefois, si malade, si bas qu'il soit, ce douloureux x^e^ siècle vit encore. On l'appelle le siècle de fer, le siècle de plomb. Plomb et fer tant que l'on veut, toujours est-il que dans ce fer et ce plomb, il y a encore quelques filons d'or, quelques anneaux d'un métal précieux qui retiennent la chaîne de la civilisation et empêchent la solution de continuité. Le courant civilisateur et littéraire qui a jailli sous Charlemagne s'est infiltré dans les terres, on ne le voit plus, on l'entend à peine murmurer ; cependant ce filet souterrain n'en suit pas moins son cours silencieux ; plus loin il jaillira plus pur et plus abondant.

Sans doute le x^e^ siècle, comparé au IX^e^ et au XI^e^, jette une lueur bien pâle, cependant toute lumière intellectuelle n'est pas éteinte. Quelques écoles jettent encore de l'éclat. Ce sont, en particulier, les écoles de Fleury-sur-Loire, de Reims et de Lyon. Il y avait des bibliothèques assez riches : Abbon, qui dirigeait l'école de Fleury, possédait cent volumes ; le savant Gerbert, archevêque de Reims, avait réuni Cicéron, César, Pline, Suétone, Stace, Démosthène, Manilius, Claudien et Boëce.

Plusieurs écrits sur l'Eucharistie, des commentaires sur la Bible, des sermons, des traités de morale, des légendes, quelques ouvrages politiques témoignent que la pensée veille encore au chevet de la société agonisante.

L'histoire et la poésie sont encore cultivées. La chronique de Saint-Vaast est des plus intéressantes. Flodoard

en écrivit une qui se prolonge jusqu'en 966. Mais l'historien qui marque le plus à cette époque, c'est Richer.

En premier lieu moine de Saint-Denis, puis chanoine de Reims, alors disciple et confident de Gerbert, Richer présente dans son ouvrage la peinture la plus animée de la politique contemporaine, et nous apporte les plus sérieux documents sur la grande révolution du siècle : l'avènement de Hugues Capet au trône.

Le récit de Richer est souvent entrecoupé de faits qui lui sont personnels, c'est aussi ce que l'on peut remarquer dans Grégoire de Tours. Ainsi, dès l'origine de notre littérature, se montre le penchant naturel des Français pour les *Mémoires*, genre de composition dans lequel ils ont excellé, et vers lequel on les trouvera, de tout temps, entraînés par l'invincible besoin qu'éprouvera le Gaulois de parler de lui, et d'attirer l'attention sur sa personne.

Dans le pêle-mêle des compositions poétiques de ce temps, toutes d'une médiocrité rare, nous distinguerons le *Siége de Paris par les Normands* [1], écrit par Abbon, moine de Saint-Germain, qu'il ne faut pas confondre avec Abbon de Fleury. Ce poème, où le pédantisme remplace le talent, est le premier dans lequel nous voyons le latin vulgaire ou rustique employé en notes comme glose ou explication du latin savant. Au-dessous de *Tela* on lit : *Dardi* (les dards), au-dessous de *Adaugens* (augmentant), etc., etc.

Nous avons encore à signaler une pièce satirique sur les événements de la cour du roi Robert [2]. Ce petit poème

1 Le titre porte : *De bellis parisiensis Urbis, Adonis principis, ac de miraculis Sancti Germani.*

2 *Rhytmus satiricus de temporibus Roberti regis.*

écrit en vers rimés semble avoir été écrit pour être chanté. Ce serait, en ce cas, le plus ancien exemple de la chanson satirique en France. Ce genre se montre dans notre littérature en même temps que naît notre nationalité. Le génie de la moquerie est, lui aussi, essentiellement gaulois, il devait donc se trouver au berceau même de notre monarchie, pour en chansonner les moindres ridicules.

Dans les diverses directions littéraires que nous venons d'indiquer, un personnage extraordinaire et mystérieux occupe une place magistrale. C'est Gerbert, qui fut un savant homme d'Etat et pape; tout à la fois écrivain, dialecticien, astronome et mathémacien.

Gerbert naquit à Aurillac, en Auvergne, dans la condition la plus obscure. Il étudia au collége de sa ville natale, voyagea en Espagne pour s'appliquer à la science du calcul. A Rome, il connut l'empereur Othon I, qui le choisit pour précepteur de son fils et de son petit-fils, puis le nomma ensuite abbé de Bobbio, monastère fondé jadis par saint Colomban.

Lassé de la turbulence de ses moines, cet illustre Gallo-Franc quitte l'Italie et vient chercher un asile à Reims. Il y dirigea l'école épiscopale et y eut pour élève notre bon roi Robert. Bientôt Gerbert est sacré archevêque de Reims, il passa plus tard au siège de Ravenne. Enfin en 999 il est porté à la papauté, et prend le nom de Silvestre II.

Gerbert, le premier, conçut l'idée des croisades. Il écrivit au nom de l'Eglise de Jérusalem une lettre adressée à l'Eglise universelle. Cette lettre fut, dit-on, cause que quatre mille Pisans s'embarquèrent pour aller délivrer le Saint-Sépulcre. Ainsi, un pape français eut l'initiative de

ce grand projet ; un autre pape, français aussi, le mettra à exécution au concile de Clermont.

Malheureusement on disait que ce Gerbert n'était rien autre qu'un magicien. « Un astrologue a prédit qu'il ne mourra qu'à Jérusalem. Tout va bien ; mais un jour qu'il siégeait à Rome, dans une chapelle qu'on appelait Jérusalem, le diable se présente et réclame le pape. C'est un marché qu'ils ont passé, en Espagne chez les Musulmans. Gerbert étudiait alors ; trouvant l'étude trop longue, il se donna au diable pour abréger. C'est de lui qu'il apprit la merveille des chiffres arabes et l'algèbre, et l'art de construire une horloge, et l'art de se faire pape. Eût-il pu sans cela ? Il s'est donné ; donc il est à son maître. Le diable prouve, et puis l'emporte : *Tu ne savais pas que j'étais logicien*[1]. »

A l'an mil, au pontificat de Gerbert, à l'avénement du roi Robert, la période de décadence s'arrête. L'esprit humain cesse de descendre. « Au moment où il semblait toucher le fond de l'abîme, par une élasticité merveilleuse qui lui est propre, il a rebondi et s'est élancé de nouveau vers la lumière[2]. »

1 Michelet, *Histoire de France,* t. II, Livr. IV, Ch. I.

2 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne,* Ch. XII.

CHAPITRE VI.

LE XI^e SIÈCLE.

SOMMAIRE.— § 1^er. Symptômes de la seconde Renaissance apparaissant dès le XI^e siècle. — § 2. Théologie dogmatique. Morale. — Bérenger, Hildebert du Mans. — Yves de Chartres. — § 3. Histoire de Raoul Glaber. — § 4. Poésie, apparition de la rime, — l'épopée, — la satire, — les beaux-arts. — § 5. Conclusion. La Renaissance du XII^e siècle s'est élaborée dans la nuit du X^e.

§ 1^er.

Symptômes de la seconde Renaissance, apparaissant dès le XI^e siècle

Lorsque nous divisons par siècles l'histoire littéraire, nous ne voulons pas dire que l'esprit humain règle son mouvement sur les pas du temps avec la précision d'un balancier. Ce serait trop commode. Une heure sonne à l'horloge des idées, et il n'est souvent qne la demie au cadran des siècles. C'est de cette façon que la seconde Renaissance, dite du XII^e siècle, commence à poindre dès le milieu du XI^e ; elle est partielle vers 1150, suit sa phase de croissance pendant le XII^e siècle, et est dans son plein au commencement du XIII^e, sous saint Louis.

Le présent chapitre qui traite de la littérature au XI^e siècle, aura donc pour objet de signaler les indices, les signes avant-coureurs de cette seconde Renaissance, et de montrer dans les œuvres de cette époque le germe des productions du

moyen âge. Ce siècle, en effet, porte dans ses flancs la chevalerie, les croisades, l'art monumental, l'affranchissement des communes, la nouvelle littérature qui va créer la nouvelle langue ; bref, tout ce ce que sera la France intellectuelle et politique du XII^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle.

Aussitôt que le monde fut revenu de la panique de l'an mil, l'Eglise, la première, remit la civilisation sur pied en réformant les anciens ordres religieux et en organisant de nouvelles confréries, utiles aux lettres et aux mœurs. Ensuite, afin de laisser respirer cette féodalité batailleuse, les évêques imaginèrent la *Treugue* ou *Trêve de Dieu*, nom que l'on pense dériver de l'allemand *trauen* (se fier, se confier). Cette paix de Dieu défendait aux chrétiens de s'attaquer, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, en mémoire de la Passion du Sauveur. Les autres jours on pouvait combattre et s'entre-tuer. Comme dans un vaste incendie, il fallait bien faire la part du feu pour sauver le reste.

Les écoles reprirent leur état. De Tours va sortir l'esprit le plus libre du temps, l'audacieux Bérenger. Chartres a pour maître le savant Fulbert. Au X^e^ siècle, Richer nous a laissé la courte et amusante description d'un voyage qu'il fit de Reims à Chartres, où il allait étudier Hippocrate, ce qui semble prouver que la médecine florissait dans cette dernière ville. Orléans se distingue par ses théologiens et ses juristes. Paris n'est pas encore organisé comme université, mais déjà l'affluence des étrangers qui viennent y étudier fait prévoir les destinées qui attendent ce futur centre d'études. Dès lors un grand nombre d'évêques se forment et s'instruisent à cette école. Du nombre se trouve

Stanislas, évêque de Cracovie ; il passa sept ans à Paris et en rapporta dans son pays, encore barbare, une nombreuse bibliothèque.

Les Normands, ces anciens ravageurs, s'étaient laissé promptement pénétrer par la civilisation. Au bout de trois générations, ils avaient oublié leur idiome. Le danois était devenu pour eux une langue morte qu'ils allaient étudier à Bayeux, où on le cultivait encore. Il arriva ainsi que, dès le milieu du xe siècle, la Normandie se trouva être le pays de France dans lequel il y avait le plus de vie intellectuelle. Guillaume lui-même mérita le nom de *Grand bâtisseur*. Rouen, Jumiéges, Fontenelle, Fécamp, Lisieux, Caen, le Mont-Saint-Michel, avaient des écoles réputées. La plus célèbre de toutes fut celle de l'abbaye du Bec que dirigeait l'abbé Lanfranc. C'est au Bec que virent le jour les écrits de saint Anselme, desquels date le réveil de la pensée moderne.

Ainsi s'annonçait sous toutes les formes la belle et grande époque de saint Louis.

§ 2.

Théologie dogmatique. — Morale. — Bérenger. — Hildebert du Mans, Yves de Chartres.

L'éternel antagonisme que les hommes veulent trouver entre la Foi et la Raison recommence. La dispute qui alors agita le plus l'Eglise fut la controverse sur l'Eucharistie. Bérenger, qui devait y jouer le rôle capital, naquit à Tours, vers l'an 1000. Il fut le disciple du célèbre Fulbert, évêque de Chartres, et à son tour devint écolâtre à Tours (Magister

scholarum). Sa renommée s'étendit au loin ; il brillait surtout comme dialecticien et comme littérateur. Ses adversaires lui reprochent d'être un bel esprit, un beau parleur, plutôt qu'un théologien solide. Dans le fait, c'était un homme de lettres, dans toute l'acception du terme. Un de ses opuscules renferme jusqu'à cinq citations d'Horace.

Bérenger enseignait que l'Eucharistie n'est qu'un pur symbole ; il niait la Transubstantiation. Le bruit de son hérésie se répandit rapidement. Les réfutations ne tardèrent pas à pleuvoir de toutes parts. C'est alors, qu'en témoignage solennel de la présence réelle, on institua dans le rite de la Messe, la cérémonie de l'Elévation, qui offre le corps de Jésus-Christ à l'adoration des fidèles, aussitôt que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration.

Les évêques écrivirent à Bérenger pour le ramener à la foi orthodoxe. « Je te conjure, lui disait Hugues, évêque de Langres, de te rappeler le temps que nous avons passé dans l'académie de Chartres, écoutant ensemble les accents de notre vénérable Fulbert, le Socrate chrétien. » « Il faut bien se soumettre à ne pas comprendre, lui écrivait Adelmar, car pénétreras-tu jamais la grande énigme de Dieu. » Mais son principal adversaire fut Lanfranc, abbé du Bec, plus tard conseiller et confident de Guillaume le Conquérant, et enfin primat d'Angleterre.

Bérenger fut condamné dans plusieurs conciles, et eut pour juge Hildebrand, légat du pape, qui, peu d'années après, devenait le fameux Grégoire III. Hildebrand fut très modéré dans la discussion et très indulgent pour l'hérésiarque. Ce grand esprit, tolérant pour les égarements de l'intelligence, réservait la vigueur de son bras pour les

désordres de la chair, et les abus temporels qui engravaient la barque du Christ, ou menaçaient de la faire sombrer. Après s'être rétracté plusieurs fois, dominé, dit-il, par l'effroi de la mort, Bérenger reprit ses opinions. Il semble cependant qu'il les abjura définitivement ; car il se retira dans l'île Saint-Côme, près de Tours et y mourut, presque nonagénaire, en odeur de sainteté.

Vers le milieu du dernier siècle les œuvres de Bérenger étaient encore inconnues. Ce fut Lassing qui, à Brunswick, découvrit son manuscrit, et en publia plusieurs fragments. Luther ne se doutait pas que ses hardiesses sur *l'impanation* dormaient depuis tantôt cinq cents ans dans la poudre des bibliothèques.

Dans la troisième partie, nous nous occuperons en particulier de la *philosophie dogmatique* de saint Anselme, de ses lettres contre Roscelin, des Nominalistes et des Réalistes. Ici, nous ne voulons que saluer cette grande figure philosophique dont les idées domineront le XII^e^ siècle.

L'esprit le plus poli, le plus charmant et le plus varié de ce temps fut peut-être Hildebert, évêque du Mans. Ce n'est pas un génie comme saint Anselme, mais un de ces écrivains délicats dont la recherche annonce et prépare le réveil du goût dans les lettres. Au seizième siècle il eût faït partie de la Pléiade, au dix-septième nous l'eussions rencontré parmi les précieux de l'hôtel de Rambouillet.

Hildebert conçut la pensée d'écrire un traité de morale dont les divisions sont empruntées aux moralistes païens, surtout à Cicéron et à Sénèque.

On croirait parfois entendre un sage du paganisme. Hildebert serait ainsi le premier qui implanta en France une

des branches de littérature destinées à produire les rejetons les plus florissants.

D'Hildebert du Mans nous arriverons, à travers les satiriques du moyen âge, à Montaigne, à La Bruyère, à La Rochefoucauld et aux moralistes du dix-huitième siècle. Moraliser a été presque de tout temps un tour d'esprit propre à notre pays. L'instinct critique du Gaulois a toujours trouvé une maligne satisfaction à dresser le catalogue des laideurs humaines.

Ce fut encore au onzième siècle que l'Église parvint à régler sa hiérarchie. Jusque-là les trois grands corps ecclésiastiques, la papauté, l'épiscopat et le monachisme, se sont heurtés en cherchant à s'asseoir à leur place respective. Grégoire VII coordonna la société religieuse en fixant au sommet l'inébranlable suprématie de la papauté. A ce travail romain d'organisation et de classement répondit en France le livre d'Yves de Chartres. Son *décret*, traité de droit économique, fut dans notre pays le code ecclésiastique du moyen âge.

§ 3.

L'histoire. — Raoul Glaber.

Les commencements du XI^e^ siècle n'ont guère que des chroniques. Les grands hommes, les événements d'importance suscitent les historiens marquants. Par suite, les premiers Capétiens, qui s'assirent à petit bruit sur le trône, ne méritaient guère d'occuper l'histoire. Seul, parmi eux, le roi Robert a eu son biographe ; c'est un moine de Fleury, nommé Helgaud. « L'harmonie est parfaite entre le sujet,

l'ouvrage et l'auteur. C'est une sorte de biographie monacale, écrite par un auteur moine, dont le héros est un roi moine [1]. » Il n'y est pas question de campagnes militaires, mais de pieux pèlerinages ; pas de faits politiques, en revanche, abondance de miracles ! Helgaud produit le pieux Robert, non sur le champ de bataille, mais devant le lutrin de la basilique de Saint-Denis. Là, revêtu de la chape royale, la couronne en tête, le monarque dirige le chœur à matines et défie les moines au combat du plain-chant.

L'invasion des Normands trouva son narrateur chez Odon de Saint-Quentin. Odon a raconté dans la première partie de son livre un certain nombre de *Sagas* scandinaves. Par là, son ouvrage mérite l'attention des érudits. Guillaume de Jumièges, qui appartient à la seconde moitié du siècle, fut l'historien des ducs de Normandie ; son style s'anime déjà du souffle de la Renaissance, qui est proche. Ces deux écrivains ont eu une influence littéraire digne de remarque. Leurs récits ont communiqué un peu de couleur et de vie poétiques à la fameuse *Chronique du roman de Rou* (Rollon). Cette chronique, puisée dans leurs œuvres, fut écrite par Wace au XII^e^ siècle, en vers français. C'est aussi au XI^e^ siècle que l'on peut faire remonter la prétendue chronique de l'évêque Turpin qui a inspiré l'épopée carlovingienne. Le flot de la poésie épique, qui inondera bientôt la France, monte et s'avance déjà, il coule dans les récits en langue vulgaire et imprègne les narrations en langue latine, surtout chez les historiens de la première croisade.

Mais le véritable représentant de l'histoire au XI^e^ siècle,

1 Ampère, *Hist. litt. sous Charlemagne*, ch. XX.

c'est Raoul Glaber (le Chauve). Le dessein de son œuvre est de rapporter tout ce qui s'est passé dans le monde depuis la création. On le voit, la pensée agrandit son domaine. Il lui faut un champ de plus en plus vaste pour se mouvoir. A Raoul Glaber incombera la triste mission de dépeindre les calamités qui désolèrent le monde avant et après l'an mil. Glaber l'a fait souvent avec recherche, entassant les adjectifs et les épithètes les plus sinistres ; néanmoins, sa peinture sombre et pittoresque exprime bien l'horreur de ces temps déplorables, où, sur soixante-treize ans, nous en comptons quarante-huit de famines et d'épidémies. La chronique de Glaber s'illuminera plus tard de l'enthousiasme qui fit rayonner l'Europe lorsqu'elle tourna ses regards consolés vers le tombeau du Christ. L'élan des croisades qui souleva l'Europe transporte aussi le narrateur. « Les plus pauvres, dit-il, partirent les premiers, puis ceux de moyenne condition, enfin les rois, les comtes, les marquis, les prélats. » Il parle d'un homme nommé Lethbald qui, arrivé sur le mont des Oliviers, fut saisi d'une telle ferveur qu'il s'écriait éperdu : « Je puis fouler cette terre, moi ! » Et se prosternant avec ardeur, versant des larmes de joie, il fut pris d'un incroyable désir de s'élancer dans les airs, de monter aussi vers Dieu. Il faisait le mouvement d'un homme qui s'envolerait au ciel. Au milieu de ce délire, il priait Dieu de le faire mourir, et il mourut en effet à la suite de cette extase.

§ 4.

Poésie. — Apparition de la rime. — L'épopée. — La satire. Beaux-arts.

Les œuvres poétiques du XIe siècle ne sont guère que des pièces de versification. Il est à noter qu'au penchant de l'oreille pour le rythme, s'en ajoute un nouveau, le goût de la rime. La rime n'apparut d'abord que comme un caprice, elle passa plus tard en habitude, et enfin devint une règle. Ce serait donc sur la tête des rimeurs du XIe siècle, que tomberait l'imprécation de Boileau :

« Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison [1]. »

Cependant l'uniformité des sons dans la terminaison des mots qui finissent le vers semble avoir été puisée dans les chants celtiques. Au XIe siècle, elle apparaît en premier lieu dans les hymnes d'église ; presque toutes sont rimées. Odilon, abbé de Cluny, le père spirituel de Grégoire VII, écrivit plusieurs proses qui sont restées dans le chant ecclésiastique. « Le roi Robert, raconte l'auteur de la chronique de Saint-Bertin, était très pieux, sage, lettré et passablement philosophe. Il composa la prose du Saint-Esprit : *Adsit nobis gratia*... et plusieurs autres belles choses. » Il avait pour femme Constance, de qui l'humeur acariâtre faisait de Robert un vrai martyr. Elle lui demanda un jour

1 Boileau, *satire* II.

de versifier quelque chose en mémoire d'elle, il écrivit alors le rythme : *O constantia martyrum* (O constance des Martyrs). La reine, à cause du mot de *Constance,* crut avoir été composé en son honneur ce chant qu'en réalité le bon roi, trop plein de son sujet, aurait pu écrire pour lui-même.

Hildebert versifia une *Exposition de la messe,* les *Six jours de la création* (sorte d'Hexaméron), le *Physiologus,* dans lequel le poète passe en revue un certain nombre d'animaux ; dans chacun d'eux il essaie de reconnaître un symbole du chrétien ou du Christ. Le lion, l'aigle, la panthère, par différentes belles raisons, offrent des types du Christ. Le cerf, l'araignée, la baleine, l'éléphant, par des applications non moins superbes, enseignent ce que doit être le chrétien. Le moyen âge laissera de côté le Christ et le chrétien pour chercher dans les animaux l'image de l'homme pur et simple. C'est dans le singe, le chat, le loup et le renard qu'il trouvera les pendants raccourcis de la bête humaine.

Hildebert mit encore en vers le *Livre des Rois* et les *Machabées ;* peu de temps après, ces mêmes livres étaient traduits en français. Le moment est venu où les deux littératures, la latine et la romane, se coudoient et se confondent. Quelquefois les deux langues étaient employés simultanément. C'est ce qui est notable dans le plus ancien mystère connu, celui des *Vierges sages* et des *Vierges folles,* qui est probablement du XI^e^ siècle. Le latin y alterne avec le roman.

Marbode, évêque de Rennes, composa sur les ornements du discours un petit traité de rhétorique (*De ornamentis verborum*). Il écrivit de plus : *Le Livre des pierres précieuses*

(Liber de gemmis). C'est une imitation des poèmes analogues écrits dans les derniers âges de l'antiquité et dont le plus célèbre est attribué à Orphée. Ces différents ouvrages décrivaient les propriétés médicales et magiques des minéraux. Le livre de Marbode fut traduit de bonne heure en vers français. Il a servi de type aux *Lapidaires* du moyen âge.

La prétention est un caractère dominant dans toutes ces poésies. On sent l'effort et non la force. L'auteur y court après la finesse, il attrape la subtilité, il force l'antithèse, il arrive au calembour. « Sub *securi* stat *securus*. » (Sous la hache il se tient tranquille), lisons-nous dans la prose que l'on chante encore le jour de saint Denis. « Est vacuus *sensu*, quisquis rogat hos sine *censu*. » (Celui-là est vide de *sens*, qui les sollicite sans payer le *cens*.) En cet endroit, Adalbéron vise la cour romaine, trop sourde, paraît-il, aux raisons qui ne sont pas sonnantes.

La satire, dont les dernières années du x^e^ siècle nous ont apporté quelques échantillons, se développe pendant la durée du xi^e^. Le même Adalbéron adressa au roi Robert des vers satiriques sur les travers de son temps.

Il n'est pas jusqu'à saint Anselme, le grand saint Anselme, qui n'ait payé son tribut à l'humeur caustique de l'époque. Dans une pièce morale, écrite avec élégance et intitulée : *Du mépris du monde*, sont insérés des vers contre les femmes. Il reproche aux dames de son temps de jeûner et de se faire saigner pour paraître pâles. Elles savaient même rendre blonds des cheveux noirs, artifice de toilette qui fait honneur aux préparations cosmétiques de nos aïeux.

Toutes ces productions latines ne sont que les premiers

accords, que le prélude du grand concert qui va éclater dans la langue vulgaire. Voilà l'instant où l'épopée, qui frémit dans les chroniques et les vers latins, va débrider sa fougue et se lancer en pleine carrière comme un coursier longtemps refréné. De son côté, la satire va se constituer dans une moquerie encyclopédique appelée le *Roman de Renart* ou le *Roman de la Rose*. Au milieu de cette éclosion universelle les beaux-arts ne restent pas stériles. Ce fut l'architecture qui, la première, reprit vigueur. « Vers la troisième année après l'an 1000, dit Raoul Glaber, les basiliques furent réédifiées de fond en comble dans presque tout l'univers, surtout en Italie et dans les Gaules, quoique la plupart fussent encore assez solides pour ne point exiger de réparations. Les peuples chrétiens semblaient se disputer entre eux à qui élèverait les églises les plus belles et les plus riches. On eût dit que le monde entier, d'un commun accord, avait dépouillé ses antiques haillons pour se couvrir d'églises neuves, comme d'une blanche robe. » Ces monuments, tout en appartenant encore au style roman, offrent pourtant déjà quelques-uns des caractères du style ogival. Ce style mixte est désigné sous la dénomination de *roman de transition*, dénomination qui conviendrait tout aussi parfaitement à la littérature de la même époque, laquelle on ne saurait mieux définir qu'en l'appelant : *littérature romane de transition*.

§ 5.

Conclusion. — La Renaissance du XII^e^ *siècle s'est élaborée dans la nuit du* X^e^.

On le voit, le XI^e^ siècle nous apporte les germes et les

promesses de tout ce que seront, en théologie, en philosophie, en histoire, en poésie et en architecture, les productions du moyen âge. Cette terre est encore bien nue et bien dépouillée, mais la jeune et ardente sève du printemps bout dans ses veines, et déjà elle fait monter à la surface toutes les pousses de la saison nouvelle.

Et pourtant, n'aurait-elle pas dû écraser toute racine, étouffer toute germination, cette lourde machine féodale qui pesait sur la France de tout le poids de ses châteaux-forts et de son armure de fer? Dans ce système, quelle place y a-t-il encore pour l'idéal ? La terre et la pierre sont personnifiées, l'homme ne compte plus. Le noble perd sa personnalité, et prend le nom du rocher sur lequel il a bâti son aire. Le serf est identifié à sa glèbe et le seigneur appartient à son fief !

Où donc, dans un tel milieu, la semence jetée en terre par Charlemagne a-t-elle puisé sa sève, trouvé la force de germer, de percer, de soulever cette masse, d'apparaître et d'éclater dans sa fleur ? A chaque Renaissance, la réponse sera toujours la même ; car les lois du progrès se reproduisent toujours identiques. La Renaissance du XII^e^ siècle, à laquelle nous allons assister, s'est élaborée dans l'assoupissement du sombre X^e^ siècle, comme la Renaissance de Charlemagne s'était préparée dans l'obscurité et le repos du VII^e^ et du VIII^e^ siècle.

Le champ de la pensée est bien comme ce sillon labouré et ensemencé dont parle l'Evangile, où tout croît et se développe, soit que l'homme veille, soit qu'il dorme, *parce que la terre fructifie d'elle-même.*

De même donc, que dans notre esprit le sommeil mûrit

les questions que nous nous étions posées la veille, et que par une sorte de fermentation sourde qui se continue en nous et sans nous, il féconde et fait éclore les pensées que nous avions laissées le soir à l'état de rudiment. Ainsi, dans le grand travail de la civilisation, le sommeil des sociétés travaille comme celui de l'individu. Dans le sens le plus vaste, le plus profond : alors *la nuit porte conseil*. Genèse mystérieuse, où, comme dans la Bible, chaque création historique s'accomplit du *soir au matin !* Parce-qu'en effet les siècles de calme et de silence sont ceux dans lesquels les idées s'élaborent et se forment ; pendant lesquels les vérités s'épurent, s'élucident, se construisent ; semblables à l'opale et au diamant, qui se déposent, se cristallisent, prennent l'étincelle et l'orient, quand *l'eau-mère,* longtemps agitée, vient enfin à dormir.

CHAPITRE VII.

APPENDICE SUR LA LANGUE D'OÏL.

SOMMAIRE. — § 1er. Objet du chapitre. — § 2. Des langues romanes, en général, et de la langue d'Oïl en particulier. — § 3. A quelle époque s'est constituée cette langue. — § 4. Diffusion et empire de la langue d'Oïl. — § 5. Circonstances et lois principales qui ont présidé à sa formation. — § 6. Cause principale qui a retardé le développement et l'achèvement de la langue française. — § 7. C'est grâce aux éléments celtiques contenus dans la langue d'Oïl que cette dernière est devenue la langue nationale, de préférence à la langue d'Oc dérivée directement du latin.

§ 1er.

Objet du chapitre.

Après avoir traversé laborieusement les siècles obscurs de formation, dans lesquels nous n'avons rencontré que des monuments latins, nous voici parvenu aux origines françaises de notre littérature. En même temps qu'avec l'avénement des Capétiens, la France se débarrasse de ses enveloppes romaines et germaines ; en même temps que, soulevé par une force centrale, le peuple français émerge et surnage au-dessus des autres nationalités ; en même temps aussi, le latin et le tudesque, minés par l'infiltration continuelle du celtique, s'enfoncent et disparaissent, ou

du moins s'imbibent de telle sorte, que ce qui remonte à la surface semble être un composé nouveau.

Désormais nous serons en présence des œuvres littéraires de cette nouvelle langue. Nous devrons donc chercher l'expression de l'esprit français ailleurs que dans les écrits latins, qui, seuls, la contenaient jusqu'ici. Mais avant de nous engager dans cette étude, il est bon de nous arrêter un instant pour examiner ce que fut cet idiome, organe de la pensée nationale, depuis le XII^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle.

Dans les *Origines*, nous avons vu le celtique, l'ibère, le grec, le latin et le tudesque exister, se mouvoir et marcher conjointement sur le territoire de la Gaule. En s'acheminant, ces idiomes se sont rencontrés, ils se sont réunis, enlacés dans le latin, et dans cette étreinte ils ont donné naissance à une langue romane, dite *Langue d'oïl*, laquelle, accrue, développée et instruite, deviendra un jour la langue française.

Afin de donner une idée de la langue d'oïl, nous nous proposons dans ce chapitre de dire : ce qu'on entend par langue romane en général, et par la langue d'oïl en particulier ; de déterminer à quelle époque s'est constituée cette langue et quelles ont été les phases de son développement. Nous montrerons quelle a été la diffusion, l'empire de la langue d'oïl. Nous indiquerons les circonstances principales et quelques-unes des lois qui ont présidé à la formation de cette langue. Nous signalerons l'une des causes qui ont rendu l'épanouissement de notre langue si lent et si pénible, et conclurons en revenant à l'idée capitale de cet ouvrage ; à savoir que : c'est grâce aux principes *celtiques* contenus dans la langue d'oïl, que cette dernière

est devenue la langue nationale, de préférence à la langue *d'oc*, dérivée directement du latin.

Ces matières pourraient ou devraient former tout un traité. Mais, nous écrivons une histoire littéraire et non une histoire de la langue. Par suite notre rôle et notre devoir se bornent à fournir les notions indispensables pour nous guider et nous éclairer dans nos études, lesquelles croissent et confondent souvent leurs traces avec celles de la langue.

§ 2.

Des langues romanes en général, et de la langue d'oïl en particulier.

On appelle langues romanes les idiomes qui se sont constitués des débris de la grande langue romaine. Elles ont aussi le nom de langues néo-latines et se montrent encore dans l'histoire sous la dénomination de latin rustique ou de langue vulgaire.

Les langues romanes occidentales sont au nombre de quatre. Ce sont : l'italien, l'espagnol, le provençal et le français. La langue romane orientale est le valaque.

Voici comment M. Brachet résume l'histoire de la formation du français [1]. « La langue latine que les soldats et les colons romains apportèrent en Gaule ressemblait aussi peu à la langue classique de Cicéron et de Virgile que le français enseigné aux Arabes par nos soldats et nos colons algériens ressemble à l'idiome de Racine ou de

1 Aug. Brachet, *Nouvelle grammaire française fondée sur l'histoire de la langue*, Introduction, p. 6.

Bossuet. A Rome, comme en France aujourd'hui, il y avait deux langues en présence : celle du peuple et des paysans, le *latin populaire,* en un mot ; celle des savants, des écrivains et des lettrés, que l'on désigne sous le nom de *latin classique* ou *latin littéraire ;* la première plus libre, la seconde plus raffinée, mais toutes deux employant souvent des mots différents pour exprimer la même idée : tandis que le *latïn classique,* par exemple, disait *equus* pour signifier un cheval, le *latin populaire* disait *caballus,* d'où nous avons fait le français *cheval.*

» C'est naturellement le *latin populaire* que les soldats romains apportèrent aux paysans gaulois, qui le transformèrent à leur tour en français à force d'en altérer la prononciation... C'est à peu près vers le v^e^ siècle, à la chute de l'empire romain, que le latin populaire *ainsi transformé par la prononciation gauloise* commence à apparaître comme une langue distincte que les savants du temps appellent dédaigneusement *lingua romana rustica* (c'est-à-dire le *latin des rustres,* des paysans), d'où nous avons fait *langue romane* pour désigner ce nouvel idiome. »

La Gaule ne tira pas du latin un seul idiome, elle en créa deux, le provençal ou langue d'*oc,* et le français ou langue d'*oïl.* Ces deux désignations d'*oc* et d'*oïl* viennent de la manière dont on disait *oui* dans chacun de ces idiomes. *Oc* dérive de *Hoc,* c'est ceci, et *oïl* de *Hoc illud,* c'est cela. Les deux grands dialectes du pays se distinguent donc par leur terme essentiel d'affirmation, rien n'est plus conforme à l'esprit expansif et ouvert de la Gaule. Plus tard et par imitation, l'italien se nommera la langue de *si.*

Le double siége de ces langues était divisé par la corde

de l'arc que la Loire décrit, corde qui part du mont Cenis, passe par Saint-Jean-de-Maurienne, Grenoble, Vienne et se termine à Angoulême. Au nord de cette ligne, nous avons la langue d'oïl, au sud, la langue d'oc. Ces deux dialectes furent longtemps distincts et opposés comme les deux peuples qui les parlaient. En effet, le midi et le nord de la France étaient entièrement antipathiques et même hostiles. La littérature du moyen âge retentit des injures que se renvoient les deux races. Rien de plus différent, en effet, que les qualités du provençal et du gaulois ; cette opposition est toujours flagrante, et cet antagonisme a souvent l'occasion de s'affirmer [1].

Les deux langues et les deux littératures se développèrent séparément, longtemps elles grandirent à part, et lorsqu'elles se rencontrèrent, les deux sœurs ennemies entrèrent en lutte. Ce fut à la langue d'oïl que resta l'avantage. Cette longue rivalité des méridionaux et des hommes du nord s'éteignit dans le sang des Albigeois en 1272. Cette horrible guerre et la défaite du midi portèrent le coup de mort à la langue d'*oc*.

De son côté, la langue d'*oïl* fut partagée en une quinzaine de dialectes dont les quatre principaux sont : le normand, le picard, le bourguignon et le dialecte de l'Ile-de-France. Les nuances qui diversifient ces parlers provinciaux n'ont jamais consisté qu'en certaines particularités d'orthographe et de prononcation. Toutes ont avec le dialecte de l'Ile-de-France, qui était destiné à devenir la langue française, des

1 Lire sur ce sujet : *Les Français du Nord et du Midi,* par Eug. Garcin.

rapports de *vassalité* semblables à ceux qui, dans la féodalité, liaient les seigneurs au roi.

De la sorte, étudier les révolutions de la langue française, c'est du même coup étudier les révolutions militaires, politiques et religieuses qui ont abouti à la constitution de la nationalité française. Notre langue est d'abord féodale comme la société. Au XIV^e^ siècle elle devient monarchique comme la France. Lorsque la royauté aura la prépondérance, quand les provinces seront annexées, quand Paris sera devenue la capitale, alors le dialecte de l'Ile-de-France, la langue du roi, rangera toutes les autres sous son sceptre ; et de même qu'il n'y aura plus qu'un état et un chef, de même aussi il n'y aura plus qu'une langue officielle : La langue française.

A partir de ce moment, les dialectes cesseront d'exister en France. Du rang de dialectes, ils descendront à celui de *patois* Il résulte de là que les patois ne sont pas, comme on le croit communément, une corruption de la langue correcte, mais bien un dialecte qui, n'ayant pas de culture littéraire, sert seulement aux usages de la vie commune. Ils ne sont pas nés du démembrement de la langue française ; au contraire, ils lui sont antérieurs. Celle-ci n'est comme eux qu'un dialecte, mais un dialecte qui, après avoir gagné la primauté, a été choisi et employé par tous ceux qui écrivent et qui, par là, est devenu le seul interprète autorisé de la pensée nationale.

§ 3.

A quelle époque s'est constituée cette langue.

Il est difficile de préciser à quelle époque apparut la

langue d'oïl, en tant que langue complètement distincte du latin. Ce qui est certain, c'est que la langue vulgaire prévalut dans l'intervalle écoulé entre le VII^e^ et le IX^e^ siècle, à tel point que le peuple alors n'entendait plus le latin. Si bien qu'en 813 le concile de Reims ordonna aux évêques de prêcher dans l'idiome rustique afin d'être compris.

Cette prescription fut reproduite plus explicitement dans le concile de Tours tenu la même année, et dans celui de Mayence en 847. Cependant nous n'avons d'une époque aussi reculée qu'un document écrit, c'est le fameux serment que prêtèrent, aux portes de Strasbourg, Louis le Germanique à son frère Charles le Chauve, et les soldats de Charles à Louis le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Ces paroles solennelles prononcées au bord du Rhin, sur la limite des deux peuples, sont le premier monument de leurs nationalités respectives. Louis, comme l'aîné, jura le premier en langue romane, afin d'être entendu de l'armée de Charles.

« *Pro Deo amur et pro christian poblo,*

(*Traduction.*) Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien
» *et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant*
— et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant
» *Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo*
— que Dieu savoir et pouvoir me donne je sauverai (défendrai)
» *in cist meon fradre Karlo et in ajudha et, cadhuna cosa, si cum*
— ce mien frère Charles, et en aide et en chaque chose, comme
» *om per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi*
— on doit, par droit, défendre son frère, pourvu qu'il fasse
» *altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunqua*

— de même pour moi. Et de Lother nul accord jamais ne
» *prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle,*
— prendrai qui, par ma volonté, soit à mon frère Charles
» *in damno sit.* »
— dommageable.

A son tour, Charles, s'adressant aux Teutons de l'armée germanique, répéta la même formule du serment en langue tudesque. Alors, un chef Gallo-Romain reprit au nom de l'armée de Charles-le-Chauve :

« *Si Lodhuvigs sagrament, quæ son fradre Karlo*
(*Traduction.*) Si Lodewig observe le serment, qu'il jure à
» *jurat, conservat , et Karlus, meos sendra de sue part*
— son frère Karle, et que Charles, mon seigneur, de sa part
» *lo franit, si io returnar non l'int pois, ne*
— ne le tienne pas ; si je ne puis le ramener (gagner) ni
» *io ne nëuls, cui eo returnar int pois, in nulla ajudha*
— moi ni nul deceux que je pourrai ramener (gagner) ne lui
» *contra Lodhuwig nun li iver.* »
— seront en aucun aide contre Lodewig.

Ce texte tient le milieu entre ce que seront un jour la langue d'oïl et la langue d'oc. Ce n'est encore ni l'une ni l'autre. Cependant, ce langage se rapproche davantage de la langue d'oc que de la langue d'oïl. En effet, celle-ci fut formée et cultivée bien plus tard que la langue d'oc.

Une cantilène de vingt-neuf vers en l'honneur de sainte Eulalie, trouvée dans un manuscrit du XI^e^ siècle, doit remonter environ à la même date.

En voici un extrait :

« *Voldrent la faire diaule servir*
(*Trad.*) Ils voulurent lui faire servir le diable,

» *Elle non eskoltet les mals conselliers,*
— Elle n'écouta point les mauvais conseillers,
» *Ne por or, ned argent ne paramenz, etc.* »
— Ni pour or, ni argent ni parures, etc.

Le x^e^ siècle n'est pas beaucoup plus riche en documents. On ne connaît positivement, de cette époque, qu'une homélie sur la *Prophétie de Jonas*, désignée sous le nom de *Fragment de Valenciennes*. Toutefois, nous savons que dès lors la langue vulgaire fut admise même dans les assemblées des évêques. Au concile de Mousson, en 995, Haimon, évêque de Verdun, parla en français (*gallicè*). Hugues Capet ne savait que cette dernière langue, car dans une entrevue avec l'empereur d'Allemagne, Othon V, celui-ci n'ayant parlé que latin, Hugues dut avoir recours à des évêques présents, pour lui servir d'interprètes. Le xi^e^ siècle vit naître les grandes compositions poétiques ; mais, comme ces poèmes, écrits primitivement en assonances, furent remaniés dans les siècles suivants, et mis en rimes exactes, il ne nous reste que bien peu de textes intacts, que l'on puisse avec certitude attribuer à cette période.

Un passage du poème historique de Wace, le *Roman de Rou*, composé au xii^e^ siècle, ne permet pas de révoquer en doute l'existence des chansons de gestes, et en particulier l'existence de la *Chanson de Roland*, dès le milieu du xi^e^ siècle. Il y est dit : qu'en 1066, à la bataille de Hastings, un jongleur normand, nommé Taillefer, vaillant et adroit chevalier, poussa son coursier hors des rangs de l'avant-garde et entonna la chanson de Roland. A chaque tirade terminée par le cri de guerre : *Aoi !* il lançait en l'air son épée ou sa lance et la recevait dans la main droite : et les

Normands répondaient en criant : *Diex aïe ! Diex aïe !* (Dieu aide !) Enfin, il darda sa lance sur les Saxons, et se jeta après elle dans leurs rangs, où il tomba percé de mille coups [1]. Voici le texte du *Roman de Rou :*

« *Taillefer, ki mult bien chantout,*
(*Trad.*) Taillefer qui beaucoup bien chantait
» *Sor un cheval qui tost alout,*
— Sur un cheval qui vite allait
» *Devant le Duc alout chantant*
— Devant le Duc allait chantant
» *De Karlemaigne et de Rollant*
— De Charlemagne et de Roland
» *Et d'Oliveer et des Vassals*
— Et d'Olivier et des Vassaux.
» *Ki morurent en Rencevals.* »
— Qui moururent à Roncevaux [2].

Au XI^e^ siècle appartiennent encore les lois que Guillaume le Conquérant imposa à l'Angleterre. Elles étaient rédigées en langue d'oïl. Malheureusement, ces lois sont fortement imprégnées de saxon. Le poème de *Saint Alexis* est aussi un excellent texte de la langue romane de cette époque.

Malgré ces monuments, il faut arriver au XII^e^ siècle pour trouver l'âge classique de l'ancienne littérature. Au XIII^e^ siècle, sous saint Louis, les règles de cette langue, jusque-là vagues et indéterminées, furent fixées et réglées. Le XIII^e^ siècle, on peut le dire, fut à la langue d'oïl ce que le XVII^e^ siècle a été à la langue française. Alors, le langage est assez

1 Wace, *Roman de Rou*, t. II, p. 189-190.
2 Henri Martin. *Histoire de France.* Liv. XVIII.

expressif et assez vigoureux pour s'épanouir dans des œuvres d'une véritable valeur.

Le XIVe et le XVe siècle, bien inférieurs en créations littéraires, sont aussi une époque de décadence et de transition pour la langue. Le *roman* s'altère, les dialectes se confondent ; les deux cas de la déclinaison latine disparaissent ; un cas unique, le cas régime est maintenu. Ces deux siècles, où l'érudition, le raisonnement et le bel esprit se substituèrent peu à peu à l'inspiration épique, au naturel et aux sentiments chevaleresques, employèrent aussi dans les mots des formes savantes, qui dénaturèrent l'organisme, la structure naturelle et régulière de l'idiome populaire. Toutefois, ces altérations ajoutent au premier fonds et deviennent le point de départ d'une nouvelle élaboration, qui nous amène à la Renaissance du XVIe siècle. Là se termine l'histoire de la langue d'oïl ; on ne quittte cet âge que pour entrer dans le français moderne. « A ce français nouveau correspond une France nouvelle, tant les destinées de la langue sont intimement liées à celles de la nation. A la mort de Louis XI (1483), la féodalité avait presque disparu ; le pouvoir royal était solide et fort, la France organisée et la langue moderne pour ainsi dire achevée [1]. »

§ 4.

Diffusion et empire de la langue d'oïl.

Cette langue d'oïl, si imparfaite qu'elle nous paraisse en comparaison du français moderne, n'en eut pas moins de

(1) A Loiseau, *Histoire de la langue française,* chap. II, 2e partie.

brillantes destinées. Sa prompte diffusion dès la fin du xe siècle est un fait significatif, que, bien mieux que tous les textes conservés ou perdus, manifestent non seulement les qualités du roman, mais encore l'ancienneté de son existence. Un moine du mont Saint-Michel, qui vivait sous le roi Robert, fut envoyé chez beaucoup de princes, parce qu'il était *très savant* dans la langue française. Le roi Robert lui-même était très habile à parler le Gaulois (*Erat linguæ Gallicæ peritissimus*).

Les Normands furent les grands propagateurs de la langue française ; ils la portèrent, avec leurs armes, au fond de la Pouille et en Sicile. Ils la naturalisèrent pareillement en Angleterre, où elle demeura, jusqu'au xive siècle, la langue du gouvernement et des tribunaux. Les croisés la répandirent en Orient. Aujourd'hui, elle s'y perpétue encore dans une foule de locutions.

En tous cas, lorsqu'elle eut atteint sa perfection, cette langue était la plus agréable et la plus recherchée de l'Europe. Le maître de Dante, Brunetto Latini (1220-1294), l'appelait « *la parleure la plus délitable.* » Aussi l'employa-t-il pour écrire son *Livres dou trésor*. Martino da Canale (1275) disait : « Lengue françese cort (court) parmi le monde et est plus délitable à lire et oïr que nul autre. » Au xive siècle, Dante, qui créait la langue italienne, faisait l'éloge de la nôtre. On l'employait dans les cours étrangères à la rédaction des actes ; on la prenait pour le langage naturel de l'homme. « Si un sourd-muet, disait-on, recouvrait la parole, il parlerait le français de Paris. » A peine aura-t-elle fait quelques pas au delà du point où nous sommes arrivés, que Charles-Quint la qualifiera de *Langue d'Etat*.

§ 5.

Circonstances et lois qui ont présidé à la formation de la langue d'oïl.

Si nous passons aux circonstances et aux lois qui ont présidé à la transformation des idiomes primitifs de la Gaule, nous trouvons comme agents, d'abord les événements politiques, qui pèsent de tout leur poids sur le monde intellectuel, qui donnent leur tour et impriment leur mouvement aux évolutions de l'esprit. Charlemagne avait tenté de restaurer la langue latine et de régulariser celle des Franks. Son entreprise linguistique disparut avec la puissance politique qu'il avait essayé de reconstituer. Après lui l'empire se brise en royaumes et en duchés ; semblablement, la langue générale se fractionne et se dissémine en dialectes particuliers. Les races reprennent leur indépendance, elles rejettent à la fois et les dynasties étrangères et les idiomes étrangers. Chacune d'elles se fait un chef et un langage à part.

La langue germanique se retira peu à peu de la Gaule, avec l'influence qui l'avait amenée. En 911, personne ne l'entendait plus à la cour de Charles le Simple. Lorsque Rollon, duc de Normandie, s'avança pour prêter le serment de fidélité et prononça les deux mots : *By Got !* (par Dieu), tous les assitants se mirent à rire.

Si l'allemand est banni de la Gaule, le latin n'y reste que pour se corrompre ou se modifier. Tout du reste conspirait à sa ruine. Le clergé estimait la correction et l'élégance grammaticales comme un reste d'idolâtrie. Le pape

saint Grégoire le Grand écrivait à Didier, évêque de Vienne : « On me rapporte une chose, que je ne puis répéter sans honte. On dit que Ta Fraternité explique la grammaire à quelques personnes. Nous en sommes affligés..., car les louanges de Jupiter ne peuvent tenir dans une seule et même bouche, avec les louanges de Jésus-Christ. » Et ailleurs : « Pour moi, je regarderais comme une indignité d'assujétir la parole divine, aux lois du grammairien Donat. »

D'ailleurs qu'avaient à faire ces peuples jeunes et primitifs de toutes ces combinaisons méthodiques de temps, de modes et de déclinaisons, lesquelles fatiguaient leur mémoire, sans répondre à la simplicité de leurs conceptions et de leurs besoins.

Ce furent principalement les Normands qui donnèrent le coup de grâce au latin. Les conquérants du dixième siècle firent comme ceux du cinquième ; ils adoptèrent le parler de la contrée qu'ils avaient envahie. Mais, pour s'approprier la langue romane, ils l'adaptèrent à la rudesse de leurs organes.

En passant par leur bouche, la langue d'oïl devint gutturale et nasale ; elle n'eut plus l'éclat sonore de la langue d'oc. Les finales furent absorbées ; les voyelles devinrent sourdes. *O* se changea en *eu*. *No*vem, neuf, *bo*vem, bœuf. *A* s'éteignit en *é*. *Charitatem* avait donné *charitas*, les Normands en firent : *charité ; lanes* fut *laine* ; *pax, paix ; sal, sel ; qualis, quel ; amarus, amer*, etc., etc.

Quant aux règles suivant lesquelles s'est métamorphosée une langue savante en un idiome vulgaire et rustique, lequel, à son tour, est devenu une langue littéraire, nous trouvons que ces procédés sont, en premier lieu, les prin-

cipes généraux qui régissent la transformation de toutes les langues. Cette transmission s'opère, principalement, par contractions, par retranchements syllabiques, de sorte que non seulement des mots se resserrent, mais encore qu'ils perdent quelques-uns de leurs membres. *Populus* se contracte en *poplo* et s'amortit en *peuple ; ad satietatem* se réduit à *assez ; sollicitare* s'amoindrit en *soucier ; periculum* en *péril ; ministerium* en *mestier*, puis en *métier ; securus* fait *seür* et *sûr ; regina, reïne* et *reine*, et ainsi de suite.

Nous venons d'indiquer comment la prononciation sourde des Normands altéra les voyelles. Les consonnes se modifièrent dans la même mesure. Les fortes s'adoucissent ; *c* et *t* deviennent *s : ratio, raison ; placere, plaisir ; potio, poison. V* se change en *f : ovum, œuf ; navis, nef. B* et *p* sont remplacés par *v ; debere, devoir ; habere, avoir ; ripa, rive ; lupa, louve ;* etc., etc.

Outre ces lois générales, il y eut des règles particulières. Nous en citerons deux qui sont spéciales à la langue d'oïl. Premièrement, le latin n'ayant pas d'article, le peuple, obéissant au génie *gaulois*, y suppléa en joignant aux substantifs masculins : *ille*, puis *li*, enfin *le : ille* res ; *li* res, *le* roi. Aux noms féminins on ajouta *illa* et ensuite *la : illa* corona, *la* couronne. Au pluriel, on mit : *les, los*, pour le masculin ; *illas*, pour le féminin ; ensuite *les*, *las*, et enfin *les* pour les deux genres.

Voici quelle était la déclinaison la plus généralement adoptée pour l'article :

Masculin singulier.	*Féminin singulier.*
Cas sujet : li (ille).	Li ou la (illa).
Cas régime : le ou lo (illum).	La ou lai (illam).

	Masculin pluriel.	*Féminin pluriel.*
Cas sujet :	li (illi).	Lai ou les (illæ).
Cas régime :	les ou los (illos).	Las (illas).

C'est de l'accusatif singulier que nous est venu l'article *le*, et de l'accusatif pluriel que nous avons tiré *les*.

Secondement. Le français moderne n'a pas de cas ; l'ancien français en avait non pas six, comme le latin, mais deux : le cas sujet et le cas régime. Au singulier et au pluriel, le nominatif répondait au nominatif latin. La forme du régime, pour tous les cas, était prise de l'accusatif singulier ou pluriel des latins.

Exemple de la déclinaison des mots français tirés de la seconde déclinaison latine :

Singulier.	*Pluriel.*
nominatif.	nominatif.
Caballus, li che*vals*.	Caba*lli*, li che*val*.
régime.	régime.
Caba*llum*, le che*val*.	Caba*llos*, les che*vals*.

On remarque que pour les mots de cette déclinaison, l'*s* était le signe du nominatif singulier, comme en latin. L'*s* manquait au nominatif pluriel ; mais elle revenait au régime pluriel, parce qu'elle est la caractéristique de l'accusatif pluriel latin. Dans la langue d'oïl, l'*s* n'était donc pas encore la marque du pluriel, puisqu'elle pouvait se rencontrer au nominatif singulier. Elle n'était alors qu'une simple réminiscence de la déclinaison latine.

De nos jours, la forme de l'ancien régime est devenue celle de notre sujet moderne. De là provient qu'au singulier nous n'avons pas d'*s*, puisque le régime roman et latin n'en

avait jamais à l'accusatif singulier. En revanche, l'*s*, signe permanent de ce régime à l'accusatif pluriel, est devenue la caractéristique et la marque du pluriel.

Toutefois une foule de mots ont conservé l'*s*, le *z* ou l'*x*, au singulier. Exemples : le *fils*, le *héros*, le *nez*, la *voix*. Ce sont des traces de l'ancienne langue d'oïl.

De plus, il résultait de cette déclinaison que l'on n'avait pas besoin de la préposition *de* pour indiquer le régime. Au singulier l'absence de l'*s* désignait le complément : au pluriel, la présence de l'*s* marquait, au contraire, l'emploi du génitif ; ainsi : *Li chevals lo empereor* signifiait : *le cheval* de *l'empereur ; Li cheval los empereors* voulait dire : *Les chevaux* des *empereurs*.

Le souvenir de cette construction s'est conservé dans ces expressions : *De part* le *roy* pour *De la part* du *roy ; Dieu merci* pour *Merci* de *Dieu ;* et dans les noms de lieux : *Château-Thierry , Choisy-le-Roy. Bar-le-Duc ,* pour *Château* de *Thierry, Choisy* du *Roy, Bar* du *Duc,* etc., etc.

Voilà quel a été l'alambic auquel a été passé le latin ; les chimistes ont été les écrivains. Ce sont eux qui ont manipulé ces rudiments, qui les ont mis en œuvre et les ont assouplis aux exigences littéraires. Cette langue d'oïl se tamisera par Villehardouin, Joinville, Villon, Charles d'Orléans, Froissart et Philippe de Commines. Peu à peu elle déposera dans leurs écrits son sédiment barbare. Arrivé à la grande Renaissance, cet idiome, clarifié d'abord par les Rabelais, les Amyot, les Ronsard, les Du Bellay, les Régnier , mais épais encore et chargé de trop de matières impures et étrangères , devra être encore traité successivement par les précieuses et par l'Académie, avant que la

langue du dix-septième siècle réussît à s'en dégager et à couler dans toute sa limpidité.

Toutefois, cette épuration graduelle et si lente n'a pas été si complète, qu'il ne soit resté, dans le français de nos jours, quelque dépôt, quelques résidus de l'ancien idiome Ces archaïsmes, ces vestiges des formes anciennes sont, pour la plupart, ce que nous appelons : *nos exceptions*.

Il n'est donc pas juste de dire que les *exceptions confirment la règle*, on devrait plutôt avancer que les *exceptions rappellent la règle*. Ce qui est irrégulier aujourd'hui était correct autrefois. De même que souvent, dans l'ordre social, ce qui était légitime hier passe pour un crime aujourd'hui.

Ainsi, d'après la grammaire, c'est par exception que l'on écrit et que l'on prononce : *grand'mère, grand'route, grand'chose, des lettres royaux*. Or c'était la règle autrefois. Voici en vertu de quelle loi : les adjectifs de l'ancien français suivaient les adjectifs latins. Par conséquent ceux qui avaient une terminaison particulière pour le masculin (*bonus*) et une autre pour le féminin (*bona*) avaient pareillement deux terminaisons en français (*bon, bonne*). Par contre, ceux qui, en latin, avaient seulement une terminaison pour les deux genres, comme *grandis, regalis, mollis* (*homo grandis*), *femina grandis*), n'en avaient aussi qu'une dans la langue romane ; on disait donc : *une grand femme*, un *mol homme*. Le vieil usage a subsisté dans ces expressions : *la grand'route, la grand'chambre, la grand'rue, la grand'mère*, etc. L'apostrophe est venue, à tort, remplacer un *e*, qui en réalité n'avait jamais existé. Les grammairiens du seizième siècle ont introduit cette apostrophe, croyant faussement que *grand mère* avait été employé pour *grande mère, grand*

route, pour *grande route*. Semblable est l'explication pour *bel*, *nouvel*, *fol*, *mol*, usités au masculin devant une voyelle ou une *h* muette : Un *nouvel* habit, un *fol* espoir.

De la même façon, on pourrait passer en revue et expliquer nos adjectifs en *al*, qui au pluriel font *als* ou *aux;* il en serait de même d'autres caprices de la langue ; celui, par exemple, qui veut que *midi* soit masculin, et que *cette après-midi* soit féminin ; et cela, parce qu'en effet *dies* en latin est indifféremment du masculin ou du féminin. Cet examen terminé, on trouverait que ces prétendues bizarreries, anomalies, exceptions, ont presque toutes leur origine, leur histoire, leur explication et leur raison d'être, dans la grammaire de la langue d'oïl.

§ 6.

Cause principale qui a retardé le progrès et l'achèvement de la langue française.

Nous venons d'exposer le plus sommairement possible ce qu'a été la langue d'oïl, quel en a été le point de départ, l'acheminement à travers le latin et la diffusion dans le monde. Si maintenant, nous nous demandons comment des germes si féconds ont exigé sept siècles d'élaboration pour se développer et produire la langue française, nous croyons trouver la raison d'une croissance si tardive dans le préjugé qui, au moyen âge, réservait à la société cléricale le domaine exclusif des pensées sérieuses, et qui, jusqu'à Descartes, attribua à la langue *latine* seule le privilége de les exprimer.

Tout ce qui touchait aux grandes questions se traitait en

latin, dans les cloîtres, les écoles et l'Université. Au fond, l'Eglise, qui avait le dépôt de la science, avait plus d'une raison pour se servir du latin, afin de formuler ses enseignements. A des vérités immuables il fallait une expression fixe et immortelle. Les dogmes nous seraient parvenus singulièrement altérés, s'ils avaient été livrés aux caprices et aux changements d'une langue qui était dans sa formation.

Aux laïques et à la langue vulgaire étaient abandonnés les jeux de l'imagination, avec défense de pénétrer dans les affaires de l'âme, dans les passions profondes ; en un mot, de sonder l'homme et de considérer l'humanité. C'est pourquoi, seuls, l'esprit satirique et l'esprit romantique se livrent carrière dans les poésies du moyen âge. La prose, de son côté, ne nous offre que le récit des événements contemporains, autrement dits, les chroniques ou les mémoires. Mais on doit reconnaître que nos chroniqueurs d'alors ont suffisamment montré ce que l'esprit français serait capable de réaliser, lorsqu'il embrasserait une matière digne de lui.

A cette première raison, nous ajouterons que, si les progrès de la langue sont si laborieux, c'est que la France, elle-même, est lente à se former. « Elle est, dit Nisard, ravagée par deux siècles de guerres effroyables, tantôt avec l'Angleterre, qui lui arrache un moment sa couronne, tantôt avec son ancienne organisation féodale. Le génie, à cette époque, se montre là où la France en a le plus besoin. Il est dans la guerre et dans la politique. Saint-Louis, Du Guesclin, Charles V, Jeanne d'Arc, Louis XI, quelle distance de ces noms à ceux de nos chroniqueurs et de nos trouvères ! »

§ 7.

C'est grâce aux éléments celtiques contenus dans la langue d'oïl que cette dernière est devenue la langue nationale, de préférence à la langue d'oc, dérivée directement du latin.

Avant de terminer cet aperçu sur la langue d'oïl, nous devons ressaisir le fil conducteur qui nous a guidé à travers la suite de ces études. En effet, afin d'expliquer le triomphe définitif de la langue d'oïl sur la langue d'oc, sa rivale, nous nous sentons porté à revenir à ce principe : que c'est grâce aux éléments celtiques contenus dans la langue d'oïl, que cette dernière est devenue la langue française, de préférence à la langue d'oc, dérivée directement et uniquement du latin.

Assurément, nous ne fermons pas les yeux sur les influences politiques qui firent de l'Ile-de-France le siége de la monarchie et le centre du pays, et qui, par contre-coup, attirèrent la prépondérance au dialecte parlé dans cette province.

Mais ceci ne fut qu'une circonstance extérieure et auxiliaire, laquelle vint en aide à l'accomplissement d'un fait, dont la raison première est peut-être dans le caractère gaulois de la langue d'oïl.

Ce caractère capital est incontestable. Il est exprimé clairement et suffisamment par le nom même qui, dès le commencement, distingua la langue d'oïl du provençal. On appela de suite ce dialecte : *le roman wallon* ou *welsh*, c'est-à-dire *gaulois*[1].

C'est ainsi qu'à l'aurore de la nationalité française le

1. Welskes, Walli, Galli, Wallons, Gaulois.

vieux nom de *Gaulois* reparaît et efface le nom emprunté de *Romain*. Toutes les fois que les écrivains latins du moyen âge, les *latiniers*, emploient un terme emprunté à la langue vulgaire, ils ont bien soin d'ajouter : *more gallico* (à la manière gauloise) ou *gallice*, ou *in lingua gallica*. Enfin chaque transformation du latin porte une dénomination qui en définit parfaitement l'essence ; on l'appelle un gallicisme. Si donc, comme on le répète, et comme il est juste de le dire, le français *n'est qu'un prolongement du latin, il faut convenir que ce prolongement porte et roule dans son parcours sur un sol et sur une base celtiques*.

Si la France avait dû adopter un idiome formé *exclusivement* du latin, pourquoi ne pas s'être approprié la langue romane, qui était parlée et écrite en France dès le neuvième siècle?

Pourquoi avoir attendu et peiné jusqu'au seizième siècle, dans le pesant labeur d'une décomposition et d'une réformation si pénible et si lente ? Dès le neuvième siècle, n'y avait-il pas en effet, sur la plus large et la plus belle portion du territoire français, une langue et une littérature toutes faites et parfaites ? Une langue purement romaine, élève instruite de première main à Rome et à Athènes ? Une langue polie et gracieuse, dont six siècles avant Jésus-Christ Marseille la grecque avait fourni les fondements ; dont Rome la grande, dès le temps de la seconde guerre punique, avait apporté les matériaux ? Une langue, enfin, toute pénétrée de l'autorité romaine, toute vivace et toute pétulante de la grâce et de la légèreté grecques, la somptueuse langue d'oc, la langue lyrique des troubadours, langue latine par excellence, sonore et vibrante comme la trompette du Capitole ?

Qu'elle était encore chétive et minable dans ses marais du Nord, la langue d'oïl, alors que la fille aînée de Rome s'épanouissait, luxuriante de vie et de beauté, au plein soleil du midi ! D'où vient que cette langue d'oïl, qui bégayait à peine alors que depuis des siècles la langue d'oc chantait ses *romanceros* à gorge déployée ; d'où vient, demandons-nous, que le jour où il y aura une patrie, à l'heure même et du même coup la langue d'oïl deviendra, comme par droit de naissance, la langue française, la langue de la patrie ; tandis que l'autre, lui cédant la place sans conteste, descendra de son rang de langue à celui de patois ? D'où vient un tel renversement des droits, une telle interversion des rôles ? La réponse est facile.

Où l'élément latin régnait-il sans partage ? Dans la langue d'oc. Où retrouvait-on un élément celtique ? Dans la langue d'oïl. La langue qui contenait le principe celtique, c'est-à-dire le principe national, devait triompher lorsque la nation aurait une langue.

Que ceux qui font strictement dériver notre langue du latin, au point, disent-ils, qu'il est superflu de s'occuper d'autres origines, que ceux-là nous expliquent ce mystère, par lequel la plus belle des langues que le latin a formées, la première par la date et par l'importance, n'est pas devenue la langue française. Si l'on devait tirer notre idiome du latin, pourquoi ne pas avoir pris la langue que l'on avait sous la main, alors que dans sa perfection elle ravissait Pétrarque et ses contemporains ? Qu'avait-on besoin d'aller chercher au village, cette rustique langue d'oïl que l'Ecole n'avait jamais admise dans ses chaires ? Pourquoi, malgré ses airs gauches et ses façons empruntées,

lui avoir remis le sceptre et le gouvernement de la pensée française ?

C'est que la France a reconnu la langue d'oïl pour sienne, aux gouttes de sang gaulois qui circulait dans ses veines. Elle seule avait langui des douleurs de la patrie, saigné de ses blessures, vécu de sa triste vie pendant tout le moyen âge. Elle seule avait été la langue de Joinville, la langue de saint Louis, le parler de Jeanne d'Arc. Elle seule avait senti et exprimé *la pitié qui étoit au royaume de France*. La langue d'oc, si belle et si noble qu'elle fût, n'était qu'une étrangère ; les fils des Gaulois ne pouvaient lui dire : Tu es notre mère !

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE ADDITIONNELLE AU § 1er DU CHAPITRE III.

« Il y a, non pas à Saint-Théodore, mais à Saint-Tugent, dans la même paroisse de Primelin, un autel formé d'une seule pierre assez mal travaillée, et qui pourrait bien avoir servi autrefois aux sacrifices des Druides.

» Quant au dolmen de Saint-Théodore, il se trouve en dehors de la chapelle, à une distance de dix à quinze mètres. Le vieux monument des druides et l'édifice chrétien sont élevés, l'un en face de l'autre, sur la même montagne. Chose remarquable, tous les pèlerins qui viennent prier saint Théodore de les guérir de la fièvre qui brûle leur sang se font un devoir de venir ensuite toucher de la main la vieille pierre des Druides et même s'étendre dessus. Cette pratique, que les plus anciens ont recueillie de leurs pères, fait en quelque sorte partie intégrante du pèlerinage de Saint-Théodore.

» Cette association des deux cultes ne prouve-t-elle pas une fois de plus que l'apôtre chrétien, au lieu de détruire l'autel druidique, l'a consacré par un acte quelconque de religion et de foi chrétiennes? »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

Pages

DÉDICACE.

PRÉFACE..... 1

PREMIÈRE PARTIE.

LES ORIGINES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

§ 1er Nécessité de remonter aux origines de la langue et de la littérature françaises si l'on veut comprendre l'époque classique. — Les cinq périodes de l'histoire littéraire de la France. — Division de cet ouvrage en trois parties..... 1

§ 2. Objet de la première partie. — Les origines littéraires de la France depuis les âges les plus reculés jusqu'au temps de Charlemagne.— Celtes, Ibères, Grecs, Romains, Germains, le Christianisme..... 9

CHAPITRE II.

LES CELTES.

§ 1er Importance de l'influence celtique sur la formation de la littérature française..... 11

§ 2. Histoire des Celtes. — Races et populations celtiques..... 13

§ 3. Caractère celtique. — Rapports du caractère des Celtes avec le caractère des Français..... 16

§ 4. Ces rapports sont saisissants dans les écrits des auteurs anciens..... 22
§ 5. La littérature et la langue françaises reproduisent ces traits du caractère celtique..... 26
§ 6. Caractère remarquable d'universalité de la littérature et de la langue françaises. — L'originalité de la littérature et de la langue françaises est de ne pas en avoir..... 29

CHAPITRE III.

INSTITUTIONS DES CELTES.

§ 1er Les Druides ; leurs croyances préparent au christianisme. 33
§ 2. Coutumes druidiques survivant en France..... 43
§ 3. Monuments druidiques. — Dolmens et menhirs. — Leur signification. — Les alignements de Carnac..... 48

CHAPITRE IV.

LES DRUIDESSES. 55

CHAPITRE V.

LES BARDES.

§ 1er Nécessité de prendre une idée de la poésie des bardes.... 61
§ 2. Le bardisme en Bretagne..... 63
§ 3. La prophétie de Gwenc'hlan..... 65

CHAPITRE VI.

LES BARDES DANS LA GRANDE-BRETAGNE [1].

§ 1er Le bardisme dans le pays de Galles. Le Mabinogion..... 69
§ 2. Le bardisme en Irlande..... 72
§ 3. Le bardisme en Ecosse..... 75

1 Les paragraphes de ce chapitre ont été numérotés par erreur 1, 3 et 4.

CHAPITRE VII.

LANGUE DES CELTES.

§ 1er Origine de la langue celtique. Ses deux dialectes principaux. Leurs destinées..... 81
§ 2. Mots celtiques qui sont entrés dans la langue française... 84
§ 3. Analogie des idiomes celtiques avec la langue grecque et la latine..... 85
§ 4. Exemples de cette analogie..... 88
§ 5. Conséquences de cette analogie... 90
§ 6. Influence du celtique sur la syntaxe et l'esprit de la grammaire française..... 91
§ 7. Résumé des paragraphes précédents 93

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Pourquoi cette langue et cette nation gallo-romaines ont-elles pris le nom de langue et de nation françaises ?..... 98

CHAPITRE IX.

LES IBÈRES.

103

CHAPITRE X.

LES GRECS.

§ 1er Fondation de Marseille. — Constitution, caractère, mœurs et littérature de cette colonie grecque..... 109
§ 2. Expansion de la culture grecque en Gaule après la conquête des Romains. — Gaulois célèbres formés par la culture grecque..... 112
§ 3. Influence de la civilisation massaliote sur les coutumes, la langue et la littérature de la France moderne. — Génie oratoire des Français méridionaux descendants des Massaliotes..... 114

CHAPITRE XI.

LES ROMAINS.

§ 1er Conquête des Gaules par César. — Organisation des Gaules sous les empereurs. — Lyon, métropole des Gaules. — Au deuxième siècle, civilisation du midi de la Loire. — Pendant le troisième et le quatrième siècle, civilisation au nord de la Loire. — Chute de l'empire romain..... 119

§ 2. Perpétuité de l'influence romaine sur notre littérature, notre ordre politique et notre organisation administrative. — La puissance spirituelle de la Rome chrétienne continue le rôle dominateur de la Rome antique..... 124

CHAPITRE XII.

LES GERMAINS.

§ 1er L'invasion des Barbares dans les Gaules.. Les Goths, les Burgondes, les Francs. — Ces peuples étaient plutôt barbares que sauvages.— Influence qu'ils ont exercée sur le caractère et sur l'esprit de la nation française..... 129

§ 2. Action de l'idiome germanique sur la formation de la langue française. — Mots apportés par les Germains dans la langue française..... 135

§ 3. La poésie germanique. — La Mythologie. — L'Epopée. — Souvenirs qu'elles ont laissés dans l'imagination populaire de la France..... 138

§ 4. Influence désastreuse des Barbares sur la littérature latine de cette époque. — Décadence des Barbares eux-mêmes. 145

CHAPITRE XIII.

LE CHRISTIANISME.

§ 1er Prédication du christianisme dans les Gaules. — Langue et littérature nouvelles. — Le christianisme domine les périodes littéraires. — Pour la première période, cinq sortes d'écrits : les Actes des Martyrs, les Apologies, les Traités dogmatiques, les Légendes des Saints, les Institutions monastiques..... 157

§ 2. Les Actes des Martyrs. — Lettre des Martyrs de Lyon. — Nouveau genre d'Epopée..... 161
§ 3. Les Apologistes et les Pères de l'Eglise en Gaule. — Saint Irénée de Lyon. — Lactance. — Saint Ambroise de Milan. — Saint Hilaire de Poitiers..... 163

CHAPITRE XIV.

LE CHRISTIANISME (*suite*).

§ 1er La mission des Saints. — Saint Martin, patron des Gaules. — Origine des trois couleurs du drapeau français. — L'Hagiographie. — Sulpice Sévère..... 166
§ 2. La légende. — Sa définition. — En quoi elle diffère de la poésie, de l'histoire et du roman. — Comment elle se compose. — Idée consolante d'une Providence contenue dans la légende. — Sa portée historique..... 173
§ 3. Institutions monastiques. — La fondation des monastères intéresse l'histoire de la littérature. — Abbayes fondées par saint Martin près de Tours, par saint Honorat à Lérins, par Cassien à Marseille..... 176
§ 4. Conclusion. Le Christianisme. — Loi de l'esprit..... 178

DEUXIÈME PARTIE

MOYEN AGE. ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER

LES TROIS RENAISSANCES.

§ 1er Il y a eu trois Renaissances : celle du IXe siècle, celle du XIIe et la grande Renaissance du XVIe siècle. Analogie et enchaînement de ces trois Renaissances..... 182
§ 2. Unité et harmonie des trois Renaissances..... 185
§ 3. Les deux divisions de la période du moyen âge..... 185

CHAPITRE II.

ÉTAT DES LETTRES EN GAULE AVANT CHARLEMAGNE. LE VII^e ET LE VIII^e SIÈCLE.

§ 1^er Silence du VII^e et du VIII^e siècle. — La légende est le rêve de l'esprit humain qui sommeille..... 187
§ 2. Les saints barbares dans la légende..... 190
§ 3. Les saints antibarbares. — Saint Colomban. — Saint Boniface..... 192
§ 4. L'histoire de l'art dans la légende. — Saint Eloi..... 196
§ 5. L'histoire au VII^e et au VIII^e siècle — Les annales..... 197
§ 6. La civilisation ne disparaît jamais complètement. — Elle se déplace..... 200

CHAPITRE III.

CHARLEMAGNE.

§ 1^er Charlemagne prédestiné par ses dons naturels à l'œuvre de rénovation qu'il doit accomplir 203
§ 2. Charlemagne considéré comme Germain, comme lettré et comme chrétien..... 205
§ 3. Influence indirecte des guerres et des controverses religieuses de Charlemagne sur la civilisation..... 209
§ 4. Action directe de Charlemagne sur les lettres. — Savants appelés de l'étranger. — Alcuin. — L'école du Palais. — Etablissement des écoles..... 211
§ 5. La copie des manuscrits..... 217

CHAPITRE IV.

RÉSULTATS DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE. LE IX^e SIÈCLE.

§ 1^er Le mouvement littéraire imprimé par Charlemagne se continue pendant tout le IX^e siècle..... 219
§ 2. La théologie et la dialectique. — Scot Erigène..... 221

§ 3. La légende se tranforme en vision. — Principes celtiques de cette évolution. — La *Divine comédie* de Dante se rattache aux pérégrinations infernales des Celtes..... 225
§ 4. L'histoire : Paul Warnfried. — Eginhard. — Le moine de Saint-Gall..... 231
§ 5. La littérature politique..... 234
§ 6. La poésie..... 236
§ 7. Les beaux-arts au neuvième siècle..... 237

CHAPITRE V.

LE X^e SIÈCLE.

§ 1^er Désolation du x^e siècle. — L'an mil. — Continuité latente de la civilisation. — Gerbert..... 242

CHAPITRE VI.

LE XI^e SIÈCLE.

§ 1^er Symptômes de la seconde Renaissance, apparaissant dès le IX^e siècle..... 249
§ 2. Théologie dogmatique. — Morale. — Bérenger. — Hildebert du Mans. — Yves de Chartres..... 251
§ 3. L'histoire. — Raoul Glaber..... 254
§ 4. Poésie : Apparition de la rime. — L'epopée. — La satire. — Les beaux-arts..... 257
§ 5. Conclusion. — La Renaissance du XII^e siècle s'est élaborée dans la nuit du X^e..... 260

CHAPITRE VII.

APPENDICE SUR LA LANGUE D'OÏL.

§ 1^er Objet du chapitre..... 262
§ 2. Des langues romanes en général, et de la langue d'oïl en particulier..... 265
§ 3. A quelle époque s'est constituée cette langue..... 268

§ 4. Diffusion et empire de la langue d'oïl..... 273

§ 5. Circonstances et lois qui ont présidé à la formation de la langue d'oïl..... 275

§ 6. Cause principale qui a retardé le progrès et l'achèvement de la langue française.. 281

§ 7. C'est grâce aux éléments celtiques contenus dans la langue d'oïl que cette dernière est devenue langue nationale, de préférence à la langue d'oc, dérivée directement du latin..... 283

NOTE ADDITIONNELLE AU § 1er DU CHAPITRE III..... 287

Chartres. — Imp. DURAND frères, rue Fulbert.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

OCT 25 1967

rF

a39003 002297439b

CE PQ 0151
.G37 1884 V1
C00 GARREAUD, L. CAUSERIES
ACC# 1383203